

UNIVERSITE ASSANE SECK ZIGUINCHOR



UFR des Lettres, Arts et Sciences Humaines

Département de Lettres Modernes

Mémoire de Master

Parcours : Littérature africaine

Spécialité : Études Littéraires

Sujet :

**Le réalisme sociopolitique dans l'œuvre
romanesque d'Aminata Sow Fall. Les exemples
de *L'ex-père de la nation Douceurs du bercail, et
L'empire du mensonge.***

Présenté par :
OUSMANE FATY

Mémoire encadré par :
Pr. DAOUDA DIOUF

DEVANT LE JURY

Président : M Cheikh Mouhamoudou Soumoune DIOP, Professeur assimilé, UASZ

Directeur de recherche : M Daouda DIOUF, Professeur assimilé, UASZ

Examineur : M Joséph Ahimann PREIRA, Maître de conférences assimilé, UASZ

Année Académique : 2022-2023

DÉDICACE

A mon défunt et aimable père

*Notre souhait est de te voir pendant longtemps
Parmi nous. Mais le destin en a décidé autrement
Père ! Tu es parti sans nous laisser de coffre-fort*

Mais avec ta dignité et ton courage de fer

Tu as fait de nous des êtres forts

Que ton âme repose en paix ! Père

A ma très chère mère

Aidera chérif ! De ton humilité

S'accordent sans ambages tous les avis

Et la voie de ma vie

Se voit clairement et sûrement tracée

Mère ! De toi, j'ai appris la piété

Qui a fait de moi un enfant sage

Adulé et respecté malgré mon petit âge

REMERCIEMENTS

Nous rendons grâce à Dieu qui nous a accordé la chance de pousser nos études jusqu'à ce niveau.

À mon Directeur de mémoire, Professeur Daouda Diouf pour avoir accepté de diriger ce travail. Ses orientations, ses recommandations et ses suggestions nous ont été très bénéfiques, en ce sens où elles nous ont permis de mener à bien notre recherche.

À toute ma famille mes parents, mes frères et sœurs pour leur assistance et leur soutien considérables à mon égard.

À notre père et guide spirituel, Thierno Abdourakhmane Ba.

À tous mes amis et collègues de travail pour leurs encouragements et leurs conseils.

À tous mes enseignants, de l'élémentaire à l'université en passant par le moyen secondaire.

À mes camarades et compagnons de travail à l'université : Babacar Thiam, Serigne seck, Ngolo Kanté, Abdou Fall, Dame Thiam, pour son apport considérable.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

L'avènement des indépendances a occasionné au sein de la littérature africaine un changement de paradigme liés aux nouveaux défis auxquels fait face le continent africain. La mal gouvernance, la crise des valeurs, les injustices sociales, les abus de pouvoir, la corruption sont entre autres les maux qui gangrènent les sociétés africaines. Face à ce désastre, les écrivains de cette période ont pris l'option de faire de leurs œuvres une peinture non idéalisée de la situation du moment. A cet effet, ils s'efforcent autant faire se peut d'être plus proche de la société. Pour y parvenir, ils font recours au genre romanesque comme moyen d'écriture pour la bonne raison « qu'à l'exception du cinéma, le roman est peut-être de tous les arts celui qui participe le plus étroitement [à décrire le plus exactement possible les] phénomènes sociaux qu'il a pour objet à la fois de traduire et de révéler »¹. Dès lors, ils « avaient tendance à opter pour un style réaliste assez sobre proche de l'écriture journalistique »². Autrement dit, à l'image du journaliste, les romanciers font une description détaillée et réelle du vécu quotidien des africains. Dans cette logique Claire Dehon fait remarquer à juste titre que « les romanciers francophones d'Afrique subsaharienne ont déclaré, dès leur entrée sur la scène littéraire, vouloir représenter le vrai, le vécu. Ils ont donc préféré le mode réaliste au détriment du merveilleux des contes traditionnels »³. Leurs romans deviennent de plus en plus proche de la réalité sociale dans la mesure où ils reflètent parfaitement la vie des africains, leurs aspirations, leurs défauts et leurs peines.

Pour mettre en relief cette perspective des auteurs africains dans la représentation fidèle de la société, nous avons choisis d'analyser les romans *Douceurs du bercail*, *L'empire du mensonge* et *L'ex-père de la nation* de l'écrivaine Aminata Sow Fall. Portant sur le réalisme sociopolitique dans l'univers romanesque de la romancière sénégalaise, l'étude vise à montrer comment celle-ci se sert de la fiction, pour faire de son œuvre un miroir qui reflète le vécu quotidien de la société sénégalaise, en particulier, et africaine en général.

Son intérêt réside dans le fait que les écrits de « La Grande Dame de la littérature sénégalaise »⁴ marquent plusieurs générations, de par l'actualité et la pertinence des différents thèmes qu'elle aborde dans ces œuvres. En plus, elle montre une forte prégnance de toucher la

¹ Jacques Chevrier. « Roman et société en Afrique Noire ». In: *Production littéraire et situations de contacts interethniques*. Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles, 1974, p.164.

² Lilyane Kesteloot, *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris, Karthala, 2004, p.255.

³ Claire Dehon, « Le réalisme africain : un mode en évolution ». In : Arsène Blé Kain et Guillaume Taïgba Roudé (éd). *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*. Abidjan, Édilivre, 2018, p.20.

⁴ Cheikh M.S.Diop - Alioune Diaw, « Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière, ». In : *Interculturel Francophonies*, Lecce, Alliance française, 2015, p.9.

sensibilité de ses lecteurs en soulevant des questions et des problèmes qui les intéressent directement. De plus, sa vision du monde lui offre la possibilité de proposer des pistes de solution aux diverses difficultés qui freinent l'épanouissement de l'humanité. Ce qui constitue d'ailleurs la quintessence des œuvres que nous avons choisies comme corpus.

Dans *L'Ex -père de la nation* Aminata Sow Fall nous fait revivre les événements tragiques et les déceptions issues des indépendances. Par le biais de son personnage principal présenté comme ancien président africain, elle peint l'image d'une Afrique accroupie sous la tutelle des occidentaux en complicité avec des présidents naïfs incapables de gérer leur pays. Le roman dénonce aussi les coups d'Etat, l'hypocrisie des politiciens qui passent tout leur temps à vouloir plaire au président. la corruption, le manque de sérieux dans les administrations et la condition misérable des femmes.

Dans *Douceurs du bercail* la romancière soulève la question de l'immigration ; un thème d'une brûlante actualité qui intéresse toute l'humanité, mais qui malheureusement reste sans solutions efficaces. À travers ce thème, elle met à nu la mauvaise gestion des pouvoirs politiques, le détournement des deniers publics, la corruption, le racisme des occidentaux et le laxisme des autorités africaines.

Quant à *L'empire du mensonge*, l'auteure y fustige la fissure des fondements de la vie tels que le respect de la dignité humaine, l'appât du gain au détriment des valeurs humaines... Il est également question dans ce livre d'une mise en garde sur les dérives de la science, la promotion du livre et de la formation professionnelle.

L'actualité sociopolitique de son œuvre romanesque a attiré l'attention de bon nombre de chercheurs, et fait ainsi l'objet d'importantes études dans le monde universitaire et scolaire, sur le plan national et international, comme en attestent l'article de Yvonne Marie Mokam : « Mémoire, Histoire, subjectivité dans l'ex-père de la nation », de Assane Ndiaye : « Espace clos, espace ouvert : la symbolique du cadre spatial dans les romans d'Aminata Sow Fall et l'ouvrage critique *Aminata Sow Fall: itinéraire d'une pionnière* codirigé par Cheikh Mouhamadou Soumoune Diop et Alioune Diaw.

Dans son article son article, Yvonne Marie Mokam examine la particularité d'Aminata Sow Fall par rapport à ses homologues féminines ; du point de vue stylistique et thématique. Par le biais d'une méthodologie fondée sur l'analyse historique, comparative et thématique, elle fait comprendre de prime abord que le contact des femmes avec la littérature laisse inmanquablement des impacts. Pour elle, l'apparition de l'écriture féminine constitue

une sorte de vengeance et une remise en cause du discours masculin selon lequel la femme est un être faible, sommée d'obéir sans rouspéter. En effet, elle souligne qu'à travers l'écriture, les femmes se donnent la possibilité de dénoncer les souffrances que la société leur inflige, de donner leur point de vue sur comment doit marcher les choses et leur avis sur des sujets les concernant directement.

Dans le deuxième point, Mokam attire l'attention sur l'usage de l'autobiographie comme genre privilégié des écrivains femmes. L'autobiographie apparaît pour elle comme le genre que les femmes africaines utilisent le plus pour s'identifier ou pour parler de leur propre. Cependant, à la différence de ces écrivaines, Mokam remarque chez Aminata Sow Fall une particularité dans l'usage du genre autobiographique. Une particularité qu'elle voit comme une subversion du « model canonique de l'autobiographie », en ce sens où, l'auteure utilise un « je » qui ne correspond pas à sa propre personne ; d'autant plus que ce « je » fait allusion à un personnage masculin, ancien président de surcroît qui montre sa propre déchéance. Elle conclut que cette stratégie déployée par l'auteure est une façon de se pencher sur d'autres questions plus complexes que le féminisme.

Dans le troisième point, la critique met l'accent sur la faillite des indépendances en Afrique. Celle-ci se voit pour elle à travers l'ingérence et la domination incessante des anciennes puissances colonisatrices en l'occurrence la France sur les pays africains pourtant indépendants d'où le terme « françafrique ». Mokam juge cet état de fait comme le résultat des « manœuvres de l'ancienne puissance colonisatrice avec pour objectif de maintenir son contrôle sur la gestion des ressources africaines ». Le roman d'Aminata Sow Fall fonctionne à ses yeux comme une remise en cause des indépendances et le combat contre la décolonisation.

De sa part, Assane Ndiaye fait une réflexion sur le sens profond des divers espaces traités dans quatre des romans d'Aminata Sow Fall. Par une démarche thématique et stylistique, Ndiaye analyse la notion de l'espace sous deux angles : la cour et la prison. Il définit la cour comme tout espace qui peut être à la fois hostile et paisible. Il montre qu'à l'exception des autres écrivains qui donnent une image cruelle de la cour, Aminata Sow Fall présente la cour comme un espace d'épanouissement, un espace de « libre discussion ». Il donne à cet espace un rôle d'unificateur, d'assemblage des membres d'une famille ou d'une communauté qui partagent dans la solidarité et dans la convivialité.

Concernant la prison, elle est vue comme un espace diversement apprécié par les personnages qui s'y séjournent. La prison symbolise d'abord pour lui le lieu de privatisation de

liberté des droits humains les plus élémentaires. Cependant, Ndiaye montre une autre dimension de la prison. Cette dimension est paradoxalement pour lui un cadre qui procure liberté et sert de refuge. Au regard du critique, la prison permet aux personnages de tourner le dos aux nombreux soucis accablants auxquels ils sont confrontés dehors.

Dans la deuxième partie de son étude, Assane NDiaye traite l'espace ouvert en s'appuyant sur deux cadres : la rue et le jardin public. Le premier cadre se caractérise selon lui par son élargissement. Pour lui, la rue offre aux personnages ce que la cour leur offre. Cependant, il note une légère différence entre la cour et la rue du fait que la dernière est un lieu public et donne plus de liberté. Le critique montre que ceux qui fréquentent la rue peuvent s'y défouler comme ils le désirent. S'intéressant au jardin public, il fait remarquer que sa présentation dans les œuvres montre que l'histoire racontée se passe en ville. Car la présence de ce cadre est plus visible en ville que dans les campagnes. De plus, Assane montre le rôle important que joue cet espace dans le quotidien des personnages. Le jardin public est selon lui un lieu de divertissement permettant aux personnages de se détendre et de s'évader afin d'oublier leurs soucis.

Codirigé par Alioune Diaw et Cheikh M.S. Diop, «Aminata Sow Fall: itinéraire d'une pionnière» est un ouvrage critique qui se donne pour but de montrer la prégnance de l'auteure dans son souci de vouloir représenter le vécu quotidien de la société, son caractère humaniste et son talent d'artiste. Ces dimensions de l'écrivaine sont analysées par les critiques à travers trois grandes parties.

Intitulée «Crise populaire, crise identitaire et société», La première met l'accent sur les thèmes chers à l'écrivaine: la culture et la société du Sénégal face à la puissance de la modernité qui constitue une menace contre les coutumes et la culture traditionnelle. Les valeurs du passé se voient reléguer au second plan au détriment de celles proposées par l'école occidentale. Dans cette partie, nous avons l'article de Cheikh M.S. Diop Wallu wa alaaxira («la part de ceux de l'Au-delà») qui est une étude comparative du roman *Le Revenant* et sa transposition filmique. L'auteur nous montre que le film garde la fonction didactique du texte, malgré quelques petites différences. Et cette fonction a comme cible le matérialisme et prône une éducation qui respecte les valeurs morales. Il insiste en particulier, pour transmettre ce message, sur la mise en scène des grandes cérémonies familiales, très importantes dans le roman en tant qu'occasions pour montrer la socialité sénégalaise et en même temps pour en dénoncer le gaspillage d'argent et de ressources.

Il est aussi question dans cette partie de l'analyse de la forte présence de La langue wolof Amadou Sow dans «Langue et culture du terroir dans La Grève des bàttu» dans le deuxième ouvrage de l'auteure, La Grève des bàttu. Pour le critique, la romancière utilise la langue wolof «comme moyen d'y intégrer les réalités locales» auxquelles le genre romanesque doit s'adapter: objets, plats, outils de travail, interjections, salutations, prières et proverbes. D'après lui, le roman acquiert ainsi, avec l'introduction des mots tirés de la maternelle de l'auteure, une originalité particulière.

Nous notons dans cette mouvance l'article d'Adama Samaké, «La culture populaire: une dynamique constructrice de l'identité dans L'appel des arènes», s'interroge sur la valeur symbolique de la lutte traditionnelle en milieu rural. La lutte traditionnelle favorise selon le critique, l'esprit communautaire, mais elle est rejetée par l'idéologie bourgeoise occidentalisée.

Dans la deuxième partie, les critiques mettent en lumière les «Stratégies et progression d'une écriture» qui reprend les genres traditionnels et les mélange au roman, en utilisant la polyphonie narrative comme instrument qui permet d'exprimer de différents points de vue, capables de faire surgir une vision poly-focale de la réalité.

Ces différentes stratégies sont d'abord étudiées par Léa Nyingone dans «Sens, création, recomposition et réinvention du réel dans La Grève des bàttu et Festins de la détresse». Basée sur une approche sociocritique et sémiotique, la critique se donne pour but de montrer dans cet article le caractère profondément humaniste de l'auteure qui se voit selon elle, dans toute la production de cette écrivaine. En effet, l'humanisme d'Aminata Sow Fall est visible, d'après Léa Nyingone, par l'urgence d'inviter le public à réfléchir à propos des sans-voix. Pour la critique, Aminata Sow Fall le mélange du réel et de l'imaginaire a permis à Aminata Sow Fall de «reconfigurer le monde à sa juste valeur en créant une fiction reconstructive d'une société en décadence»

Par ailleurs, la stratégie d'écriture d'Aminata Sow Fall est étudiée par Yvonne-Marie Mokam: dans l'article à travers la position de de la femme dans la société africaine «Mémoire, histoire, subjectivité dans L'Ex-père de la nation», quatrième ouvrage de l'écrivaine sénégalaise. Pour se faire, elle montre d'abord son désaccord avec les critiques sur l'absence de voix féminine dans le livre. Pour elle, Il est vrai que le narrateur-personnage-écrivain est un ex-chef d'état qui se souvient de son passé, mais le discours patriarcal est tout de même invalidé, parce que le sujet est passif, agi par d'autres, et devient une victime du néocolonialisme de la «Françafrique» (p. 135) qui suit les indépendances. Le protagoniste résulte en effet incapable

de «concilier deux modèles divergents de gestion politique, l'un inspiré de la sagesse africaine ancestrale et l'autre hérité de la colonisation». Elle souligne ensuite que les personnages féminins possèdent «une capacité à faire reculer les normes du patriarcat» pour s'affirmer comme sujets. Mokam voit donc dans cette stratégie narrative «une tentative de redéfinition et de re-conceptualisation de la littérature féminine et de son ouverture pour accommoder d'autres conceptions».

Mbaye Diouf quant à lui voit la stratégie de Sow Fall à travers l'utilisation de l'ironie et de l'humour de la part dans le traitement de thématiques sensibles et dramatiques, telles que l'immigration et les conflits sociaux. Selon lui, La «poétique de la socialité» entre «en un jeu de relations sémiologiques et langagières voire en un jeu de composition tout court» (p. 150). On assiste donc à un décalage contradictoire entre ce qui est énoncé et le mode d'énonciation, «en une négociation permanente entre un dit provenant du discours social et un dire qui l'incorpore gaiement dans un processus spécifique de textualisation».

Ayant pour titre, l'«Histoire du présent ou la mise en fiction de l'é/immigration» La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude Douceurs du bercail le sixième et avant-dernier roman de l'auteure, où elle décrit en détail les péripéties subies par ses compatriotes qui essaient d'émigrer et de survivre en France. Elle propose comme alternative le retour à la terre, l'engagement personnel et surtout un revirement psychologique radical à travers le personnage féminin d'Asta. C'est dans ce sillage que s'inscrit l'article de Raymond G. Hounfodji «Rapports causal et conséquentiel entre la politique et l'immigration dans Douceurs du bercail» dans lequel, il souligne que le phénomène de l'immigration, sous la plume d'Aminata Sow Fall, dépasse sa spécificité sénégalaise et tient sa place dans l'Histoire mondiale. Il s'en suit pour montrer la peinture de la France comme pays d'arrivée, ses procédures de contrôle, les différentes histoires et raisons sous-jacentes aux départs de jeunes africains et la solution envisagée par la protagoniste mettent la littérature «au service du discours migratoire et de la dénonciation politique».

En outre, le phénomène migratoire est aussi analysé par Babou Diène qui met en rapport «Espace migratoire et polyphonie narrative à travers Douceurs du bercail». Il définit le roman comme «une autopsie sans complaisance de l'immigration». Dans sa logique, L'espace migratoire comprend le «Foyer de la gare», cadre sordide où sont relégués les travailleurs immigrés, marginalisés et contraints de vivre dans l'insalubrité et le «dépôt» de l'aéroport, étape finale du chemin de croix de ces victimes du racisme. «La polyphonie narrative découle de la

de la diversité des regards qui embrassent la question de l'immigration analysée de l'intérieur». Cela permet à Fatoumata Touré Cissé d'analyser les regards croisés des sociétés sénégalaise et française sur la question des phénomènes migratoires. Les deux visions sont critiquées par l'écrivaine: l'une à cause de la négativité de ses compatriotes par rapport aux possibilités de développement de leur pays, l'autre à cause de la perpétuation du racisme et de la déshumanisation des immigrés en France.

Dans l'article qui clôt le volume, «Douceurs du bercail: une voie pour l'Afrique?» Andrea Cali analyse ce roman comme accusation portée contre les autorités Africaines de la mauvaise gestion de la question migratoire. Selon elle, l'acte d'accusation d'Aminata Sow Fall ne s'adresse plus seulement aux Africains ou aux fonctionnaires africains en France, «incapables de faire valoir les droits de leurs compatriotes», mais aussi à une société étrangère qui refuse l'accueil. Au niveau des personnages, la renaissance et la régénération à travers la réappropriation de soi, de sa propre culture et de sa propre terre est incarnée par une femme.

Dans le cadre de ce travail, notre réflexion sera axée autour de ces interrogations suivantes: en quoi les romans d'Aminata Sow Fall reflètent ils les réalités sociales et politiques ? La description de l'espace n'est-elle pas inhérente à la représentation du réel ? Les ressources de l'esthétique ne participent-elles pas à la description du réel ?

Partant de ces questions, nous considérons que l'approche sociocritique serait la plus adaptée pour répondre convenablement à ces questions ; car celle-ci laisse ouvrir « le champ d'une sociologie de l'écriture, collective et individuelle, et d'une poétique de la socialité »⁵, selon Claude Duchet. Avec cette approche il nous sera facile de bien ressortir la dimension sociale et politique des œuvres d'Aminata Sow Fall.

Pour conduire à bon port notre réflexion, nous allons articuler ce travail autour de trois grandes parties composées chacune trois chapitres. La première se proposera de montrer en premier lieu que l'écriture de Sow Fall est un reflet de la société. Ensuite, il sera question d'analyser dans la deuxième partie le rôle de l'espace dans la représentation du réel. La troisième partie quant à elle, s'intéressera au pouvoir de création et de réinvention de l'auteur.

⁵ Claude Duchet, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979, p.4.

**PREMIÈRE PARTIE : LES REALITÉS
SOCIALES DANS L'ÉCRITURE D'AMINATA
SOW FALL**

Le réalisme de l'écrivain réside dans sa volonté et son souci de rapporter dans son œuvre ce qui se passe ou ce qui caractérise la société. Il se donne l'obligation de montrer une image à travers laquelle les individus de la société s'y reconnaissent parfaitement à partir de leurs faits et gestes de tous les jours. L'œuvre s'identifie ainsi par la peinture réaliste du vécu quotidien des peuples africains, par la description de leurs mœurs, de leurs souffrances, de leurs aspirations au bonheur, et à l'autonomisation sur le plan social, politique et économique. Un tel style permet à l'écrivain d'être plus proche de la société et d'exprimer le plus fidèlement possible la réalité de la société. Il privilégie de mettre dans ses pages des histoires plus moins vraisemblables en décrivant avec minutie et objectivité le milieu dans lequel se déroule l'histoire. Cette tendance est aussi visible chez la romancière Sénégalaise Aminata Sow Fall qui s'efforce opiniâtement pour faire de ses œuvres une représentation fidèle, en détaillant le plus exactement possible le vrai, le vécu de la société de son époque. Elle puise dès lors son inspiration dans certains phénomènes et faits sociaux qui meublent son environnement. C'est dans cette mouvance qu'elle confie lors d'un entretien à François Piaff : « Je m'inspire d'abord de ce que j'observe et de ce que j'entends raconter autour de moi. C'est le point de départ, et le reste, je l'imagine »⁶. Partant de cette affirmation nous pouvons la considérer comme une fine observatrice qui examine le fonctionnement sociopolitique du Sénégal et de l'Afrique en général. Ainsi, Son œuvre devient un témoignage sincère d'une société dont elle dénonce d'abord les tares, ensuite la faillite de son système politique, avant d'apprécier ses vertus et les qualités morales qui la caractérisent.

⁶ François Piaff, « Aminata Sow Fall: l'écriture au féminin », *Notre librairie*, Paris, n° 8, octobre-décembre 1985, p. 136.

Chapitre 1 : Les tares de la société

Dès son apparition sur la sphère littéraire Aminata Sow Fall a marqué les esprits avec ses œuvres qui servent de fouet aux comportements obscènes qui gangrènent la société et détériorent les rapports humains, jadis fondés sur la sincérité, la solidarité, le respect mutuel et l'amour réciproque. Les valeurs morales qui régissaient la société d'antan se voient progressivement disparaître et cèdent la place à des agissements sordides qui ont fini de « pourrir l'atmosphère et d'inhiber les consciences »⁷. En effet, face aux réalités économiques et la soif de promotion sociale, les valeurs se trouvent profondément secouées. « De stables qu'elles étaient l'individu émerge du groupe et aspire à une vie de responsabilité dégagée des pieds de la tradition »⁸. De cette émergence naît un monde où l'individu, hanté par le désir de s'offrir une place dans une société où l'apparence passe au-dessus de tout, est obligé de s'adapter au conformisme de l'hypocrisie, de la cupidité et du souci du paraître.

1.1. L'hypocrisie sociale

Dans son souci de se montrer réaliste, Aminata Sow Fall peint dans ses œuvres une image assez sombre d'une société où «les cœurs semblent s'être asséchés, où personne n'aime ou ne regrette plus rien, où on blesse son prochain sans remords» (*L'EM*, p.21). En effet, la jalousie, la haine et la rancœur deviennent les maux qui caractérisent les individus et semblent être érigées en règle de conduite dans la société. Possédés par le démon de la médisance, ces derniers sont prompts à observer, commenter et critiquer les défauts alors qu'ils en ont assez. En guise d'illustration, nous nous rappelons des commentaires faits sur l'arrestation d'Asta à l'étranger par des individus restés au pays dans *Douceurs du Bercail* :

Cette Asta Diop, ce qu'elle a fait dépasse l'entendement. Vouloir tuer une douanière simplement parce qu'on fouillait ses bagages [...]. Qu'est-ce qu'elle cachait de si précieux Ces femmes qui vont et reviennent et qui tout d'un coup deviennent riches... Parait que c'est une femme sérieuse. Divorcée mais bien [...] on peut profiter des missions pour des trafics louches. Ce qui est sûr c'est que les Blancs ne font rien pour rien, s'ils ont coincé quelqu'un que son pays a envoyé, c'est qu'il y a quelque chose. Ils connaissent les règles de la diplomatie⁹.

Ces allégations sont en effet loin de concorder avec la vérité. Elles se fondent uniquement sur des rumeurs suite à une campagne de désinformation de la presse occidentale animée par une volonté de dénigrement et de chasse aux candidats à l'immigration, alors que cette dernière n'en est pas une, car elle voyage avec des papiers en bonne et due forme et qu'elle a failli être violée par un contrôleur à la police des frontières qu'elle a agi de la sorte. En plus des rumeurs,

⁷ Aminata Sow Fall, *L'empire du mensonge*, Paris, Le serpent à plumes, 2018, p.13. Désormais abrégé : *L'EM*.

⁸ Faty Bà. La critique politique et sociale dans *l'empire du mensonge et l'ex-père de la nation*. Mémoire de master, Université Cheikh Anta Diop, 2018-2019, p.15.

⁹ Aminata Sow Fall, *Douceurs du bercail*, Dakar, Khoudia, 1998, p.65. Désormais abrégé : *DDB*.

ces affirmations témoignent de la puissance de la haine et de la jalousie de ces individus qui ne peuvent pas supporter le fait que Asta et « ces femmes qui vont et reviennent deviennent riches tout d'un coup » mais poussent leur curiosité jusqu'à fureter dans sa vie privée pour découvrir que c'est une « femme divorcée ». Ainsi, à travers ce passage Aminata Sow Fall décrit une société pourrie de préjugés, où « l'individu obéit rarement à ses sentiments ou à ses croyances profondes »¹⁰. C'est aussi une société où l'excès de jalousie pousse certains gens à nuire par tous les moyens à des personnes qui les ont rien fait.

Il en est ainsi avec le cas de Fado dans *L'ex-père de la nation* est exemplaire dans ce sens. En effet, gardien dans le district sanitaire où exerce Madiama en tant qu'infirmier, Fado se montre haineux et jaloux à l'endroit de celui-ci parce qu'il entretient des relations amoureuses avec Yandé, au moment où cette dernière est internée au centre hospitalier. Pour empêcher l'aboutissement de leur union, « Fado avait d'abord informé, Courra, la première femme de Madiama, des assiduités de son mari auprès d'une jeune femme peu recommandable »¹¹, qui en retour lui demande de ne plus lui rapporter ce que faisait son mari au centre. Nonobstant ce renvoie qui aurait dû éveiller ses remords, Fado ne compte pas lâcher du lest. Il trouve l'occasion de voir le frère de Madiama pour le mettre en garde en ces propos : « Seytané (le diable) est le symbole du mal, mais il y a eu au centre une femme pire que seytané et j'ai peur qu'elle n'ensorcelle ton frère. Je te le dis simplement parce que c'est un bon garçon et seytané est puissant surtout s'il s'agit d'une femme »¹². Delà, nous pouvons noter que Fado fait partie des types d'individus aigris et des désœuvrés qui cherchent toujours à dénigrer les autres en vue de disloquer des relations pour leurs propres intérêts. N'ayant aucune préoccupation, ils passent tout leur temps pour trouver de quoi « ruminer, chuchoter, glousser. Fabuler, amplifier, rire sournoisement, l'histoire d'oublier ses petites misères et de sauver ses grands défauts » (*DDB*, p.65). Ces mêmes défauts peuvent se lire également chez le personnage de Mor dans *l'empire du mensonge* lorsque Sada a voulu voir le directeur de l'école élémentaire pour lui exprimer son désir de s'inscrire à l'école. Pensant que celui-ci est venu pour la même cause que lui pour être dépanné en ces temps si durs, Mor ne supporte pas la présence de Sada dans le bureau où ce dernier attendait le directeur. Il manifeste son aigreur à l'endroit de Sada en lui jetant un regard méprisant et dédaigneux de la tête aux pieds puis d'enchaîner avec des séries de questions « Que veux-tu ? Tu as un rendez-vous ? Tu le connais ? Des liens de parenté ? Pour être embauché... ou dépanné... en ces temps si durs ? » (*L'EM*, p.41). Il termine son

¹⁰ Marouba Fall, *La collégienne*, Dakar, NEA, 2016, p.192.

¹¹ Aminata Sow Fall, *L'ex-père de la nation*, Paris, L'Harmattan, 1987, p.146. Désormais abrégé : *EPN*.

¹² *Ibidem*.

interrogatoire par un gros rire moqueur quand son interlocuteur lui répond : « Je suis venu pour m'inscrire à l'école » (*ibidem*). De manière générale, nous pouvons qu'à travers ces exemples Aminata Sow Fall se donne l'occasion de châtier le comportement indigne de la société, l'attitude de certains individus menteurs capables de semer le doute en jetant l'opprobre et en s'immisçant dans les affaires d'autrui. Ce qui fait d'elle une écrivaine socialement engagée à corriger les défauts de certains individus dans la mesure où elle « se permet de critiquer certains aspects de la société »¹³. Pour Médoune Guéye l'engagement social de l'auteure est tributaire « des éléments relatifs à la singularité du contexte d'écriture »¹⁴ qui coïncide avec le mélange de la culture africaine et celle occidentale favorisant ainsi l'apparition de nouvelles valeurs fondées sur l'individualisme.

De plus, un autre trait marquant de l'hypocrisie sociale est le manque de sincérité dans les relations humaines. Nombreux sont des individus qui affichent un air de sympathie, d'affection envers leurs semblables alors qu'en réalité ils sont uniquement mus par le désir de bénéficier des privilèges et de la fortune de ces derniers. Pour préserver leurs intérêts ils se montrent fidèles, courtois et prêts à tout pour prouver leur tendresse à travers des titres élogieux, des gestes et paroles affables. Nous pensons à cet effet aux plaintes de Madiama dans *L'ex-père de la nation* qui déplore avec véhémence le comportement de son entourage au lendemain de son accession au pouvoir :

Je me voyais dans ma charge une raison de jouer des demi-dieux. Les nouveaux champs composés en mon humeur glorifiaient ma mère et mon père et mes arrière grands-parents et mes alleux. On y disait que j'étais le lion indomptable qui avaient brisé le chemin de l'esclavage. A la radio, dans les journaux et en tout occasion publique, on se livrait à la surenchère de superlatif pour me témoigner la gratitude du peuple et pour louer mes qualités et celles de mes femmes sans précision aucune (*L'EM*, p.19).

Dans ce passage l'auteure critique l'arrivisme la vénalité des individus qui côtoient des gens uniquement dans le but d'assouvir leurs besoins matériels. Ils ont ainsi la manie de se métamorphoser en fournissant des compliments et en jetant des fleurs à des individus qu'ils méprisaient lorsque ceux-ci n'avaient rien. Elle dénonce par la même occasion la naïveté de ces derniers qui semblent ignorer que c'est leur changement de situation que amènent ces arrivistes à composer de « nouveaux champs en leur honneur en glorifiant » leurs parents et en leur attribuant le titre de « lion indomptable ». Dans *L'empire du mensonge* Diéry fait également le

¹³ Gorgui Ibrahima Tall. La problématique de l'engagement dans la littérature africaine francophone: étude sur les œuvres de Yasmina Khadra, de Mariama Bâ et d'Ahmadou Kourouma. Mémoire de maîtrise, Texas Tech University, 2014, p.1.

¹⁴ Médoune Guéye, Aminata Sow Fall, Oralité et société dans l'œuvre romanesque, Paris, L'harmattan, 2005, p.14.

même reproche à l'endroit de son père, Sada qui a fait preuve de légèreté en vouant tant d'honneurs et de compliments à Macoumba, un menteur fieffé, en lui servant même le titre de « Son Excellence » lors de la cérémonie de la pose de la première pierre de « l'Université Internationale d'Excellence » (EM, p.10). En réalité, Sada est critiqué ici pour son manque de sincérité par le fait d'assister à cette cérémonie organisée par Macoumba qui n'est que de la poudre aux yeux pour faire croire à l'opinion qu'il y a pas de misère dans le pays.

Il convient donc de noter à travers ces propos tenus par des membres de l'instance gouvernementale que l'hypocrisie et le mensonge sont des tares qui ont fini par s'imposer comme partie ingrate de la société jusqu'au plus haut sommet de la république censée promouvoir et incarner des valeurs morales et des vertus. Fernando Lambert a raison de dire à juste titre que « l'hypocrisie et le mensonge permettent de contourner tout ce qui peut gêner ou mettre en danger l'ascension sociale de l'individu »¹⁵. De ce fait, ce souci de s'offrir une ascension sociale entraîne la cupidité chez l'individu.

1.2. La cupidité

A côté de l'hypocrisie, la cupidité est une tare qu'Aminata Sow Fall pointe du doigt dans ses livres. Elle déplore un monde dénué de valeurs où « L'Humanité dépouillée de sa noblesse » (L'EM, p.64), un monde où le principe de tous les moyens sont bons pour gagner sa vie a fini de s'incruster avec hargne dans les mentalités au point que « Tous courent derrière leurs intérêts et tant pis si les chemins sont tortueux et nauséabonds pour y arriver ; tant pis s'il faut bruler les totems, sacrifier les idoles et renier tout y compris soi-même »¹⁶. Ainsi, l'honnêteté et le courage ne paient plus. Le mensonge, la roublardise et la délation deviennent alors de puissants leviers pouvant permettre à l'individu d'assouvir ses bas instincts et de parvenir à ses fins. En effet, considéré comme le maître absolu, l'argent occupe une place centrale dans la société. Pour l'avoir, l'individu ne fait plus confiance au travail, à la patience et à la persévérance. Il se lance plutôt dans des aventures parieuses voire suicidaires tel que le déplore Mapathé dans *L'empire du mensonge* lorsque sa femme Sabou se souvient avec tristesse de son petit frère péri en mer. C'est ainsi qu'il affirme :

Seytani, c'est nous-mêmes : notre cupidité, nos envies démesurées, notre goût pour la facilité. «Liguey dieurignou, vivre de son travail ». Pour récolter, il faut semer, patienter, persévérer dans l'effort. On ne le dit plus aux jeunes. Les parents n'ont plus le temps d'assumer le devoir sacré d'éduquer leurs enfants ; ils les encouragent même à sacrifier leur vie pour des richesses hypothétiques (L'EM, pp.23-24).

¹⁵ Fernando Lamber, « Aminata Sow Fall, romancière sénégalaise : l'écriture et sa fonction de critique sociale », Québec français, n° 65, p.21

¹⁶ Aminata Sow Fall, *Festins de la détresse*, Edition d'en bas, 2005, p.48.

L'auteur fustige la soif des gens à une ascension sociale rapide, basée sur la philosophie selon laquelle tous les moyens sont bons pour gagner son avenir au point d'hypothéquer leur vie. Elle dénonce aussi l'attitude des parents qui ont non seulement renoncé à leur « devoir sacré d'éduquer leurs enfants », mais qui mettent la pression sur eux en leur faisant croire qu'ils doivent coûte que coûte réussir, faisant mime d'ignorer que pour réussir il faut « patienter, persévérer dans l'effort ». Ainsi, en indexant les parents et les jeunes, c'est l'humanité toute entière qu'Aminata Sow Fall interpelle pour un changement de mentalité. Cela revient à dire qu'à travers cette interpellation elle assume son devoir moral « de sensibiliser et d'éduquer les gens »¹⁷. Cette posture correspond à la définition du rôle de l'écrivain selon Sartre qui croit que : « La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent [...], sa fonction est de délivrer des messages à ses lecteurs »¹⁸. Ce devoir moral de l'auteur consistant à sensibiliser à éduquer les gens se sent aussi dans *Douceurs du Bercaïl* où l'auteur fustige la démarche de certains parents qui poussent leurs enfants à se sacrifier pour des besoins purement matériels. Nous en avons pour preuve les propos de Yakham expliquant les conditions dans lesquelles il a migré vers l'Europe et les motivations de son voyage sans se soucier des difficultés qui pourraient lui arriver là-bas :

Je pensais plutôt avoir un job, pour envoyer de l'argent à mes parents [...] A ma mère surtout qui s'était lourdement endettée. Elle a payé les services d'un monsieur qui a une société du tourisme [...] Il m'a établi un ordre de mission en bonne et due forme [...] comme adjoint au Directeur [...] j'avais tous les papiers nécessaires pour justifier une telle position, une attestation du bac avec la mention très bien, authentique, une attestation de Master Business avec l'entête d'une université américaine. Le nom de la ville n'existe pas dans le dictionnaire, ni dans le texte, ni sur la carte. Une attestation de bourse de la Municipalité également (*DDB*, p.69).

Ainsi, il sied de noter dans le voyage de Yakham un désir ardent des parents d'aider leur fils à réussir afin de les sortir dans la précarité. Mais ceci ressemble plutôt à du sacrifice et relève d'un manque de patience ; d'autant plus que l'argent dépensé pour le voyage risqué pouvait permettre de monter un projet rentable dans un terme plus ou moins long. Il est aussi à noter un manque d'honnêteté de la part de l'agent touristique qui fait faire du faux et usage de faux et de l'usurpation de fonction à Yakham, en attribuant le titre de « adjoint au Directeur » avec une « une attestation du bac avec la mention très bien », « une attestation de Master Business avec l'entête d'une université américaine » alors que le nom de la ville n'existe même pas.. Cette illustration montre à quel point les gens sont prêts à nuire ou à sacrifier les autres pour leurs propres intérêts.

¹⁷ Gorgui Ibrahima Tall, La problématique de l'engagement dans la littérature africaine francophone: étude sur les œuvres de Yasmina Khadra, de Mariama Bâ et d'Ahmadou Kourouma, op. cit, p. 18.

¹⁸ Jean Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?* Paris, Gallimard, 1948, p. 31.

De plus, pour arriver à leurs fins certains se donnent la manie de toucher les fibres sensibles de la personne, d'éveiller chez son penchant son devoir à la solidarité en proférant des paroles douces pour lui rappeler le sens de la fraternité qui, de jour en jour s'évapore. Pour ce faire ils se donnent la peine de « s'essouffler volontairement, laissant son interlocuteur le temps d'être saisi, pénétré de sa déchéance »¹⁹. C'est le piège sur lequel est tombé Sada dans *L'empire du mensonge* en allant répondre à l'invitation de Macoumba lors de son pseudo pose de première pierre de l'université qui n'est que de la fourberie pour faire croire que tout marche dans le pays. Ainsi après plusieurs reproches de son entourage, Sada reconnaît son erreur et explique les raisons de sa présence :

J'aurais pas dû le faire. J'aurais pas dû. C'est vrai. Macoumba avait tellement insisté en m'invitant à cette cérémonie. Carton d'invitation, appels téléphoniques répétés. L'évocation de notre enfance. Nos espiègleries. Nos bêtises. Nos joies aussi ! Dans la débrouillardise, la précarité... et la violence parfois, sous nos yeux. Notre chance d'avoir échappé aux pièges de ce milieu impitoyable... et d'être devenus ce que nous sommes, grâce à la vigilance de nos parents (*L'EM*, p. 12).

En vérité, si Macoumba insiste tant sur la présence de Sada à cette cérémonie c'est parce que celui-ci à la réputation d'une personne sérieuse, rigoureuse et honnête ; donc sa simple présence suscite de l'espoir et de la confiance pour une jeunesse qui a soif d'un avenir radieux. L'auteur montre en effet l'image d'un monde faux, un monde où des individus agissent dans la tromperie et dans la ruse pour le compte de leur propres intérêts peu importe la manière. « Ce sont des individus sans foi ni lois, ils ne croient qu'au fric et iraient chercher leurs intérêts au septième enfer ». (*L'EPN*, p.38). Le goût du luxe est plus fort et « déclenche chez eux des attitudes sordides »²⁰, sans se soucier du reste. Ce qui les intéresse c'est leur privilège et ils sont prêts à tout pour le préserver. Par ailleurs, pour mieux atteindre leurs objectifs ou mettre en valeur leur cupidité, ils affectent la pauvreté pour servir de prétexte. Pour cela, « il fallait abattre point par point ses phrases, lutter, se mortifier en s'humiliant d'abord par sa situation miséreuse. »²¹, en convoquant le plus souvent les liens de parentés pour jouer sur la sensibilité de la personne. C'est ainsi que l'on peut entendre des formules détournées de leur véritable sens comme : « la parenté est comme un champ. Il faut l'entretenir pour qu'il ne devienne pas un désert » (*L'EPN*, p.131).

Ainsi, à travers ces remarques la romancière souligne « le pouvoir de l'argent qui détruit toutes les valeurs morales et décrit le mécanisme qui permet aux ambitieux sans scrupules de s'enrichir au détriment des plus naïfs »²². Aussi, au regard de toutes ces considérations et par le

¹⁹ Ousmane Sembéne, *Le mandat*, Paris, Présence africaine, 1966, pp. 134-135.

²⁰ Mamadou Samb, *Du pulpe te d'orange*, Dakar, Enda, 2011, pp.37-38.

²¹ Ousmane Sembéne, *Le Mandat*, op.cit, pp. 134-135.

²² Charles Tafanelli, *Les fondamentaux de la littérature*, Paris, Groupe Studyrama, 2013, p. 138.

biais de la peinture des personnages, les rapports qu'ils entretiennent entre eux, leur combat quotidien pour la survie, nous pouvons retenir que « l'œuvre romanesque d'Aminata Sow Fall est toujours empreinte de certains phénomènes et faits de sociétés sur lesquels la romancière attire l'attention »²³. Elle attire donc attention sur l'amour démesuré de l'argent et la soif de promotion sociale qui peuvent conduire des individus à la recherche de grandeur qui touche parfois à la folie.

1.3. La folie de grandeur

Le pouvoir de l'argent, la recherche du renom, le goût de l'honneur et du titre ont fini de mener l'individu dans une extrême folie de grandeur qui l'impose à fonder ses rapports avec les autres sur la base des calculs mesquins à travers lesquels il peut tirer profit. Ce constat corrobore l'idée de Fernando Lambert qui estime que : « Si les valeurs africaines continuent à régler les rapports sociaux, une nouvelle classe sociale s'installe dont les assises reposent sur la force aveugle et capricieuse de l'argent »²⁴. Ainsi, on assiste à un bouleversement et une transformation considérables de la société africaine en général et sénégalaise en particulier qui repose les rapports sociaux sur un certains nombres de critères et conditions à remplir avant toutes relations. Dès lors, l'individu s'investit d'abord à « Situer l'autre par rapport à son origine, son rang social, sa famille, son travail, telle est la démarche fondamentale avant toute transaction matrimoniale »²⁵, tel que le déplore Aminata Sow Fall dans pratiquement toute son œuvre romanesque. En effet, celle-ci fustige mainte fois dans ses livres la naissance de la nouvelle classe sociale qui fait de l'argent et du rang social les règles fondamentales dans une quelconque relation, surtout en ce qui concerne le mariage qui est devenu une affaire de business et non une affaire d'amour. De ce fait, il n'est pas envisageable pour un individu de prétendre conquérir le cœur d'une jeune fille ou demander sa main sans que celui-ci ne se présente pas comme étant issu d'une famille aisée, ou ayant une situation confortable. Les relations matrimoniales obéissent donc à des critères purement matériels ou artificiels. Nous pensons à la réaction de la maman d'Asta dans *Douceurs du bercail*, lorsque celle-ci lui émet son souhait de se marier avec Diouldé Lam :

- Maman je voudrais me marier
- Je n'ai jamais vu personne ici aucun prétendant
- C'est que depuis longtemps il a quitté le pays
- Qui est-ce ?

²³ Raymond Hounfodji, « Rapport causal et conséquentiel entre la politique et l'immigration dans *Douceurs du bercail* ». In : Andréa Calli, Jean François Durand (éd), *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies, Lecce, Alliance française*, n° 27, juin-juillet 2015, 187.

²⁴ Fernando Lambert, *op.cit.*, p.3.

²⁵ Aminata Sow Fall, *Le Revenant*, Dakar, NEAS, 1976, p. 34.

- Diouldé lam !
- Diouldé lam ! Le fils de Nogaye Fall qui vend des légumes au marché. Ce garçon n'est pas beau Asta ! Il est même trop vilain ! Comment peux-tu l'aimer ma fille. [...] Qu'est-ce qu'il fait à l'étranger ?
- Il joue au football.
- Football ! Avec le baccalauréat en poche, tu vas épouser un footballeur. Ce garçon pas plus haut que trois calebasses superposées. (*DDB, pp. 175-176*)

Il sied de noter que le refus de la maman d'Asta ne se repose que sur des bases typiquement matérielles et artificielles. Pour elle, il est inadmissible que sa fille, intellectuelle de sa trempe puisse épouser un footballeur, de surcroît fils d'une vendeuse de légumes. En vérité c'est le niveau de vie modeste de la famille du garçon qui empêche la mère d'accepter cette union. Ce qui pourrait justifier l'usage du terme pas plus haut que trois calebasses superposées qui ne renvoie nullement pas à la taille du garçon, mais à sa condition de vie précaire. Par contre, il aurait gagné la sympathie de la mère s'il appartenait à une famille d'une condition de vie plus aisée. Ainsi, à travers la réaction de la maman d'Asta, Aminata Sow Fall met à nu la naissance d'une nouvelle société où les rapports entre les individus reposent uniquement sur l'argent et la notoriété. De ce fait, les relations matrimoniales se font seulement entre des gens de même condition de vie. Le même cas se lit également dans *L'empire du mensonge* à travers la réaction de la tante paternelle de Yacine lorsqu'elle est informée que celle-ci est donnée en mariage. Se considérant comme membre à part entière de la famille et happée par le matérialisme, elle juge inadmissible de voir célébrer le mariage sans aucune transaction pécuniaire que cela mérite. Ce faisant, elle déverse sa colère sur la décision de son frère et la femme de celui-ci qui lui annonce la nouvelle :

Un jeune homme nommé Sada Waar a délégué des membres de sa famille pour demander la main de Yacine.

- Qui sont les parents du prétendant ?
- Je sais qu'il est l'arrière-petit-fils de Serigne Modou Waar, un grand érudit.
- Et pour ce qui concerne la dot, le warougard ?
- Mame Fara et nous tous, y compris Yacine elle-même, nous ne voulons pas de dot. Il a dit à la délégation qu'il n'y aurait pas de dot. [...]. Rien que la somme modique de cinquante mille francs pour la caisse de la mosquée.
- En somme, Yacine offerte en sacrifice ! Nous faisons partie de la famille, dans ces circonstances, nous avons – nous, la famille paternelle – notre mot à dire (*EM, p. 73*).

Dans cet échange entre la mère de Yacine et sa tante paternelle nous notons une conception mercantile du mariage de la part de celle-ci. Une telle conception se voit à travers ces deux premières questions à savoir « qui sont les parents de prétendants ? » et « pour ce qui concerne la dot ? » En effet, la première question semble être valable mais elle destinée en réalité pour s'enquérir de la situation sociale du prétendant et des conditions de vie de ses parents. Pour elle ce serait trop facile voire une perte de donner la fille en mariage avec tous les moyens et les efforts consentis pour son éducation, sans avoir amassé en retour la moindre

somme qui équivaut à ce sacrifice. C'est pourquoi elle ne pas accepter « la maudite somme de cinquante mille franc » comme dot. L'auteur dénonce par-là cette mentalité matérialiste de la société sur la question de la dot qui, jadis était symbolique dans l'alliance entre familles mais « pervertie avec l'introduction de l'argent et de l'esprit du lucre »²⁶. Makolo Muswawa critique dans le même sillage le comportement de la société sur la question de la dot. Il affirme ainsi : « avec le passage de l'économie monétaire, la dot se paie en argent [...] elle est même devenue susceptible de très fortes hausses et sujette à la spéculation au point que sa valeur primitive s'en ressent [...] la dot est devenue une pathologie sociale »²⁷. Selon lui on assiste à la désacralisation de la dot à cause de l'importance aveugle que la société voue à l'argent qui en fait, est considéré comme le maître absolu, le style en vogue, parce que tenant une place prépondérante dans les relations avec les gens. Ce que semble constater Mame Selbée Diouf qui déclare : « On avait une nouvelle perception de l'argent; ceux qui n'avaient rien n'étaient pas considérés »²⁸. Pour Mbaye Diouf, « L'argent imprime de nouveaux paradigmes dans les relations sociales en préfigurant les critères d'estime et de considération au sein des nouvelles classes urbaines en particulier »²⁹.

A travers ces deux exemples nous pouvons retenir que l'argent et le rang social sont les facteurs les plus déterminants pour nouer des relations matrimoniales. L'individu n'est crédible que s'il est issu d'une famille bourgeoise ou s'il occupe certaines fonctions dans la société. Peu importe son bon comportement, son moral et sa bonne conduite il a moins de chance d'être bien accueilli s'il ne remplit pas ces critères précités. Aux yeux de cette société, c'est la richesse qui constitue un gage pour gagner la confiance des gens, pas autre chose.

De plus, la folie de grandeur de la société se manifeste par le goût du faste et la renommée. En effet, Aminata Sow Fall décrit avec outrance dans ses livres le comportement indécent d'une société qui accorde trop d'importance aux aspects frivoles, au snobisme et au suivisme au point de se détourner de l'essentiel. Ces caractéristiques sociales sont visibles dans la fiction de l'auteure à travers les cérémonies familiales et la somme de gaspillages inouïs que celles-ci favorisent. De ce fait, ces cérémonies familiales semblent trop intéressées l'auteur au point qu'elles deviennent omniprésentes dans son espace romanesque. Elles lui permettent ainsi de « décrier les tares de la société sénégalaise dominée par le gaspillage, la rivalité entre femmes

²⁶ Lilyan Kestellot, *Histoire de la littérature négro-africaine*, op. cit, p. 258.

²⁷ Makolo Muswawa, « L'œuvre dramatique de Guillaume Oyono Mbia. Littérature Camérounaise », *Notre libraire*. L'Harmattan, n° 99, Octobre- décembre, 1989, p. 201.

²⁸ Mame Selbee DIOUF. *Interview avec Aminata Sow Fall*. Université du Kansas

²⁹ Mbaye Diouf. L'énonciation de l'exil et de la mémoire dans le roman féminin francophone : Hanne Hébert, Aminata Sow Fall, Marguerite Duras. Thèse. Québec, Université Laval, 2009, p. 240.

liées à ces pratiques »³⁰. A titre d'illustration nous pouvons citer le mariage de Dior, fille de Mata Diagne, l'une des grandes dames de la ville dans *L'ex-père de la nation* à travers ce passage :

Le mariage avait été célébré le cinq du mois avec d'autant plus de pompes que les uns avaient soif de donner, les autres de recevoir ; les uns de s'égosiller en flatteries servies sur des généalogies apocryphes, les autres de se glorifier de fierté ; les uns de rivaliser en parures, les autres de se surpasser dans le chic. Ça faisait tellement longtemps qu'on n'avait pas joué d'étalage de richesses et puissances ! Il fallait s'y donner à cœur joie [...] Ceux qui se considéraient comme la crème de la société orchestrait en ballet de billets de banque, de bijoux et de tissus en valeur. (EPN, pp.131-132)

Il est clair dans cet extrait que les cérémonies familiales sont des occasions qui favorisent des séries de gaspillage et d'étalage de richesse et de concurrence entre les femmes ; et ces dernières s'y prennent avec beaucoup de stratégie. Ce qui justifie le choix de la date « le cinq du mois prochain » d'autant que les salaires auront été payés et qu'elles peuvent gagner les mêmes largesses qu'elles avaient consenties en de pareilles circonstances. Ce qui de ces moments une occasion où les billets de banque, les bijoux et les tissus de valeur sont distribués sans une arrière-pensée, sous prétexte d'honorer la fille qui doit se marier, surtout quand il s'agit de l'ainée de la famille. Il faut noter également noter la distribution à l'aveuglette de ces biens lors des cérémonies n'est pas anodine. Dans ce jeu, les femmes demeurent convaincues de voir « le moment opportun, décuplée la somme donnée »³¹. A partir de là nous pouvons dire que les cérémonies familiales sont des moments de rudes concurrences et de batailles d'honneur entre les femmes d'autant plus qu'il « fallait coûte que coûte relever le défi, sauvegarder dame « Jom », préserver sire « Ngor »³² et le challenge est tout sauf la honte. Et ne pas être à la hauteur de l'autre, c'est « accepter le mépris, l'insulte même »³³. En outre, en dehors des mariages et baptêmes, les cérémonies funéraires permettent aussi de noter des scènes de gaspillage et de concurrence. En effet, au lieu d'être des occasions de prière pour le défunt et de compassion pour sa famille, ces moments de douleur et de consternation se transforment en un véritable faste où les gens semblent être préoccupés par le partage du festin. Nous en avons pour preuve les reproches et les remontrances de la maman de Yacine à l'endroit de sa turpitude tante paternelle :

Nous n'oublierons jamais ! Comment oublier ! Quand Dieu a rappelé à Lui mes deux jumeaux, nos aînés. À la fleur de l'âge... deux ans jour pour jour, l'un après l'autre, Waly et Yalli. Et que la désolation régnait ici. — Waly parti sans crier gare. Et que, vite « soulagée » de tes cris et lamentations, tu as fait le rappel de tes amies, connaissances, partenaires de tontines et d'associations

³⁰ Cheikh Soumoune Diop, « Wallu Wa Alaaxira, une adaptation du Revenant », In : Andréa Calli, Jean François Durand (éd), op.cit, p. 24.

³¹ Aminata Sow Fall, *Le Revenant*, op. cit, p. 49.

³² Ibid, p. 54.

³³ Ibidem.

diverses. Que tu as délimité ici, dans cette grande cour, un espace à toi, pour recevoir en retour, les sommes que tu avais placées dans de pareilles circonstances. Un fonds de commerce, en quelque sorte. (L'EM, P.74).

Ce passage laisse voir qu'il n'y a pas grande différence entre les cérémonies de baptême ou mariage et les funérailles, c'est les circonstances qui changent mais la démarche reste la même. Les gens semblent être attristés par la disparition d'un être cher alors qu'au fond ils mijotent des stratégies pour se faire de l'argent ou rehausser leur prestige. Cette attitude hypocrite est mise en exergue dans cet extrait par l'usage l'adjectif qualificatif « soulagée », mise entre guillemets, des phrases exclamatives et la transformation d'un événement de malheur en un véritable festin ou l'occasion de « percevoir les sommes placées dans de pareilles circonstances ». Les funérailles deviennent donc un fonds de commerce où l'on se profite pour s'enrichir. Des lors, « tout se passe comme si la mort du protagoniste était une occasion de récupérer les cotisations versées en d'autres circonstances, lors d'un décès dans le voisinage ou parmi la parentèle et les connaissances. »³⁴

En somme, il apert net qu'Aminata Sow Fall est une fine observatrice qui scrute la société de fond en comble pour pointer du doigt et mettre à nu de façon détaillée ses tares et les comportements indécents des individus qui reflète l'hypocrisie, la cupidité, et la folie de grandeur. Ces différentes tares ont fini peuvent se lire également sur le plan politique notamment dans le mode de fonctionnement de l'administration et sur la gestion des pouvoirs publics.

Chapitre 2 : la faillite des pouvoirs politiques

Les indépendances n'ont pas comblé l'espoir de plusieurs décennies, elles ont au contraire provoqué la « désillusion, le cynisme, la colère, le silence »³⁵. Fortement intrigués par cette situation, les écrivains de cette période œuvrent dorénavant pour une « littérature de mœurs politiques [...] très proche de la réalité sociopolitique africaine de cette époque »³⁶, une « littérature rendue engagée »³⁷ en raison qu'elle permet aux écrivains de s'attaquer aux nouveaux dirigeants et de mettre à nu leur mauvaise gestion des pouvoirs. Dans ce sens, Aminata Sow Fall n'est pas en reste. Elle dresse un réquisitoire contre certaines pratiques et

³⁴ Cheikh Mouhamed Soumoune Diop, *op. cit.*, p. 28.

³⁵ Gérard de Silva, *Nouvelles Ecritures Africaines : Romancier de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 8.

³⁶ Fallou Mbow, *Énonciation et dénonciation du pouvoir dans quelques romans négro-africains d'après les indépendances*. Littératures. Université Paris-Est, 2010, p. 157.

³⁷ Cité par Polo Belina Moji. Nationalisme africain, engagement sociopolitique et autoreprésentation chez les romancières subsaharienne. Thèse de Doctorat, Littérature française et comparée, Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3, Ecole doctorale 120, 2011, p. 48.

mœurs politiques telle que le laxisme, la corruption qu'elle considère comme les principales causes de l'échec des pouvoirs politiques.

2.1. Le laxisme dans les administrations

Longtemps après leur accession à l'indépendance, la plupart des pays africains peinent à sortir du sous-développement et à assurer le minimum de survie pour leur peuple. En effet, si ces pays s'enlisent encore dans la pauvreté et croupissent sous le poids de la dépendance vis-à-vis des anciennes puissances coloniales, c'est parce que quelle part il y a le laxisme qui gagne du terrain et qui infecte pratiquement tous les secteurs de la société jusqu'aux plus hautes institutions de la république. Fustigeant le laxisme et la paresse considérés comme les maladies du continent, Axelle Kabou estime désespérément que « l'Afrique n'est pas en voie de développement car elle refuse obstinément de choir cette voie »³⁸. Pour elle, ce serait utopique voire paradoxale d'imaginer le développement de l'Afrique pour la simple raison que « nous ne travaillons pas assez et on veut que ça avance » (DDB, p.59). De là, il est à noter que le retard des pays africains est dû au manque de sérieux, au laissez aller et au manque de rigueur dans certaines administrations publiques. Pour preuve, nous pouvons citer l'attitude de la secrétaire d'Asta lorsqu'Anne avait appelé pour se renseigner des nouvelles de cette dernière qui devait la rejoindre après avoir attendu pendant longtemps sans la voir. Marre de patienter au bout du fil, Anne se désole d'entendre la voix nonchalante de la secrétaire qui lui avait demandé de garder la ligne, lui racontant des choses dénuées de sens :

-Allo, o mada me , 'j'ai é é chercher pa rtout mais Asta Diop n'est é é pas là a a
-Pouvez me mettre au contact avec quelqu'un qui peut me renseigner ?
-Quelqu'un qui peut vous ren-sei-é-gner. ça-a -a-va être difficile -hée Bira-ne, tu connais
quelqu'un Allo, Mada me [...] -Allo mada me ne quittez pas. Birane ne pars pas tiens achète moi
une limonade et des cacahuètes. (DDB, pp.58-59).

En fait, la réaction de la secrétaire témoigne d'un manque de respect et de considération notoires à l'égard de son interlocuteur ; car au lieu de s'occuper et de se concentrer sur son travail elle se permet d'engager autour d'elle une autre discussion, transformant ainsi son bureau en une boutique pour se procurer de « limonade et des cacahuètes ». A cela s'ajoute d'une carence de sa part qui se matérialise par les mots entre coupés « ren-sei-é-gner. Ça-a -a-va », «Mada me [...] -Allo mada me » qui semblent montrer que c'est une bégayeuse. Ceci étant dit qu'elle n'a pas sa place dans ce poste, sauf en cas d'arrangement de la part des supérieurs. L'image de la secrétaire, censée être la vitrine de toute entreprise renseigne sur « l'incurie et le manque de conscience civique »³⁹ de certains bureaucrates. En effet, cette

³⁸ Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, L'Harmattan, Paris, 1992, p. 140.

³⁹ Ousmane Sembene, *Le Mandat*, op.cit., p. 138.

description de la façon de parler de la secrétaire montre le souci d'une « représentation vraisemblable et réaliste »⁴⁰ des faits sociaux chez Aminata Sow Fall. Ce qui amène Cheik Aliou Ndao à dire dans que : « volontairement ou implicitement le romancier réaliste décrit une société avec un souci d'exactitude »⁴¹.

A côté du *Douceurs du Bercaïl*, *L'empire du mensonge* aussi nous permet d'observer le manque de sérieux des agents de l'administration publique qui cause beaucoup de difficultés aux usagers. L'exemple de Taaw en est une preuve suffisante. En effet, après avoir obtenu un bail, ce dernier a pensé nécessaire de le sécuriser par un titre foncier. Cependant, il rencontre trop de calvaire avant d'y arriver. Il lui a fallu parcourir un long chemin de croix dans « les canaux et labyrinthes obscurs du laxisme [...] Rendez-vous manqués, visages renfrognés, impolitesse vexante d'agents incompetents, parfois hargneux » (*L'EM*, pp.49-50). De même, dans *Festins de la détresse* Biram et ses amis diplômés ont manqué un test important qui leur aurait permis d'exercer dans leur domaine de prédilection en tant que médecins spécialistes des maladies infectieuses. Après s'être bien renseignés sur la date du concours annoncée en « belle page encadrée en gras dans tous les grands quotidiens du pays »⁴², les jeunes médecins diplômés s'étaient « massés devant le portail avant l'heure de la convocation, fixée à sept heures trente pile »⁴³. Après plusieurs heures d'attente, ils consultent la secrétaire qui, très surprise affirme n'avoir été au courant d'aucun test programmé. Ce qui provoque une grosse déception de la part des jeunes diplômés qui espéraient un lendemain meilleur.

Par ailleurs, le laxisme n'épargne pas le secteur de la santé. A l'image des autres agents, ceux de la santé adoptent des comportements qui laissent à désirer à l'endroit des malades qui se voient traités comme des moyens que rien. En plus de leur douleur, ces derniers rencontrent trop de difficultés pour se faire soigner. Nous pouvons citer à titre d'exemple le comportement de l'infirmier à l'égard d'un patient victime d'accident, dans *L'ex-père de la nation*. Pour s'en convaincre, il suffit de voir la réaction de l'infirmier lorsque le patient s'est présenté à l'infirmierie. Il « faisait mine de rien entendre. Il restait cloué sur un tabouret en feuilletant un magazine en devisant avec d'autres collègues autour de cauris » (*L'EPN*, pp, 26-27) et de rouspéter ainsi :

⁴⁰ Médoune Guéye, « la question du féminisme chez Mariama Bâ et Aminata Sow Fall », *The French Review*, n°2, décembre, 1998, p. 308.

⁴¹ Boubacar B. Diop, « Cheik Aliou Ndao, je m'adresse à mes compatriotes », *Notre librairie*, n°8, 1985, p. 94.

⁴² Aminata Sow Fall. *Festins de la détresse*, op. cit, p. 33.

⁴³Ibidem.

-Eh toi ! Que veux-tu ?

-J'ai été heurté par une charrette, et mon bras me fait horriblement mal. Il est lourd. [...] Mon frère, aide moi, le bras fait mal !

-Patience ! Vous autres là vous attendez toujours ces heures ci pour atterrir ici .il est bientôt midi et le médecin en a par dessous la tête. Il a déjà vu plus de cent malades depuis ce matin. (Ibidem)

En fait, le laxisme de l'infirmier se sent d'abord par l'importance démesurée qu'il accorde aux choses futiles telles que le « magazine » et les « cauris » qui n'ont rien à voir avec son travail, au point de faire sourde oreille à l'appel du patient, d'où l'expression « mine de ne rien entendre ». Ces différentes activités auxquelles se livre l'infirmier portent à croire que l'hôpital s'est transformé en un salon de couture, ou à un lieu de culte voire une grande place de divertissement où tous les loisirs sont permis. De plus, le laxisme s'accompagne d'une extrême arrogance et d'une extravagance inouïe qui se traduisent par la présence de l'interjection « Eh », du pronom personnel « toi », de l'interrogation « Que veux-tu ? » qui montrent que l'agent n'accorde aucun crédit au patient, il se moque de lui et des règles de bienséances qui exigent des salutations d'usage avant d'entamer toute discussion avec son interlocuteur. Nous notons également par le biais du ton pathétique que l'on ressent chez le patient qui se plaint d'un « bras horriblement mal » et du ton sarcastique de l'infirmier qui laisse voir un manque de tendresse à l'endroit d'une personne en situation difficile. Ainsi, en mettant à nu les vices de l'administration publique et les malheurs des usagers, l'auteur pointe du doigt « l'incurie des autorités politiques qui ne font rien pour empêcher de telles pratiques »⁴⁴. Elle fait aussi une invite aux agents de la santé de faire preuve de tendresse et d'humanisme à l'endroit des malades, d'être conscients qu'ils « incarnent deux pôles pour tout malade réel ou imaginaire. D'une main, [...] la fiole du sauveur, [...] l'autre un nid d'amour »⁴⁵.

Ainsi, il est aisé de dire que l'écriture d'Aminata Sow Fall est une écriture engagée dans la mesure où celle-ci lui permet de « s'impliquer dans les enjeux sociaux et politiques »⁴⁶, mais aussi de « rêver pour fonder une société humainement acceptable, où les notions de fraternité, et le sens du partage profitent à tout le monde »⁴⁷. Cependant, ces notions d'humanité et de fraternité font défaut dans la société et surtout dans certains secteurs de l'administration publique où il faut nécessairement être connu, avoir des relations mais surtout de l'argent pour

⁴⁴ Faty Ba, « La critique politique et sociale dans L'ex- père de la nation et L'empire du mensonge d'Aminata Sow Fall », Mémoire de Master, Littérature africaine et francophone, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Département Lettres Modernes 2018-2019, p.20.

⁴⁵ Aminata Sow Fall, *Festins de la détresse*, op. cit., p.36.

⁴⁶ Gorgui Ibrahima Tall, *op.cit.*, p. 11.

⁴⁷ Médoune Guéye, « Aminata Sow Fall, oralité et société dans l'œuvre romanesque », *op.cit.*, p.9.

bénéficiaire de leur service. C'est ce qui explique d'ailleurs les phénomènes du bras long et entraîne la corruption.

2.2. La corruption

Au lendemain des indépendances, les espoirs des peuples africains se sont vite effondrés et ont laissé place au désarroi, à la déception, et au malheur de tout genre. En effet, après le départ de la puissance coloniale, l'on assiste à l'installation « de nouvelles tyrannies assoiffées de pouvoir et d'argent »⁴⁸. A cet effet, « les répressions, les corruptions, les détournements »⁴⁹ demeurent les maîtres maux qui gangrènent leur règne. Ainsi, les écrivains de cette période ont fait de leurs œuvres un espace de dénonciation des mœurs et dérives politiques. Un auteur comme Aminata Sow Fall en a fait un cheval de bataille dans la quasi-totalité de ses romans. Elle dénonce avec véhémence l'attitude ignoble des nouveaux dirigeants qui profitent des biens du pouvoir, non pas pour satisfaire leur peuple, mais pour s'enrichir. C'est ainsi qu'elle fait remarquer dans *l'ex-père de la nation* :

Très vite la corruption avait sévi comme une mauvaise épidémie. [...] Les cinq premières années de l'autonomie avaient révélé des appétits voraces comme à des affamés sur qui serait tombée la manne, les nouveaux chefs s'étaient précipités sur les biens du pays pour satisfaire leurs caprices, ceux de leurs familles et ceux de leurs amis [...] Les cabinets ministériels étaient des cellules familiales ou régionales où l'on se partageait les privilèges dans le secret des affinités. (L'EPN, p.21).

Ainsi, l'auteur montre l'empressement débordant des nouveaux dirigeants sur les richesses du pays. Cet empressement est visible à travers l'usage de l'adverbe « très » suivi de l'adjectif « vite », des adjectifs numéraux cardinaux « cinq premières » et du verbe « précipiter ». En sus, nous notons que la corruption présente des répercussions néfastes et prend une ascension fulgurante que rien ne peut arrêter. Ce qui pourrait justifier le choix du verbe « sévir » conjugué au plus que parfait et de la comparaison « comme une mauvaise épidémie », pour dire que « les conséquences de la corruption sont particulièrement graves dans les pays sous-développés »⁵⁰. De plus, les termes « appétits voraces » et « affamés » ainsi que l'usage du conditionnel passé « serait tombée » semblent montrer l'attitude sordide avec laquelle les dirigeants s'en prennent aux richesses du peuple. Ils prennent le pays comme un gâteau à partager, entre un groupe très restreint : « leurs familles et leurs amis » au détriment des populations.

⁴⁸ Jean Claude Blachère, Aminata Sow Fall, *Les genres littéraires par les textes : méthodes critiques expressions théâtrales*, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines, 1977, p.207.

⁴⁹ Lilyan Kesteloot, *op. cit.*, p.252.

⁵⁰ Kirschen Etienne Sadi, « La corruption », in: *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, tome 61, 1975, p.329.

Par ailleurs, la répercussion de la corruption se fait lourdement sentir par les citoyens lambda. En effet, le pauvre citoyen qui n'a pas de connaissances ou de parents dans le gouvernement souffre le martyre pour ses besoins, si urgents soient-ils. Dès lors, il devient difficile pour lui de s'épanouir et de réaliser ses rêves car « y a trop de corruption, trop d'injustice, trop de mal infligé à des gens honnêtes »⁵¹. Le cas de Yakham dans *Douceurs du bercail* en est un exemple typique. Le jeune Yakham constitue l'unique espoir de sa famille, « destiné à réaliser les rêves de ses parents grâce à son intelligence »⁵². Cette intelligence aidant, il réussit avec brio le concours devant lui permettre d'accéder à une grande école étrangère. Cependant, avec la force de la corruption il perd injustement la bourse, comme en témoignent ces lignes :

Et le chemin qui semblait être tracé pour l'adolescent brillant se perdit dans le flou des magouilles et machination des fonctionnaires véreux. Le nom de Yakham disparut de la liste d'une dizaine d'élèves méritants sélectionnés pour fréquenter de grandes écoles étrangères. La prestigieuse école militaire qu'était devenue une réalité dans son imaginaire allait bientôt prendre la couleur d'un cauchemar. Son nom ne figure pas sur la liste. On lui fit savoir qu'elle lui avait bien été envoyée la convocation à son domicile et que trois lettres de rappel avaient suivi. (DDB, p. 110).

La lecture de cet extrait permet de voir que Yakham est victime d'escroquerie de la part des personnes malhonnêtes. Le verbe « perdit », employé au passé simple, et les termes « flou, magouilles, machination » et de l'adjectif « véreux » en sont des illustrations. En plus, les fausses allégations selon lesquelles « la convocation et trois lettres de rappel avaient été envoyées au domicile » du jeune homme confirment davantage qu'il y a anguille sous roche dans cette affaire. Nous notons par la même occasion que cet acte ignoble a violemment brisé l'espoir du brillant enfant à travers l'expression « chemin [...] tracé », le choix du passé simple « disparut » ainsi que des termes opposés : « réalité, cauchemar ». Etudiant la situation de Yakham, Raymond G Hounfondji va droit au but et affirme sans ambages que « l'histoire de ce jeune symbolise aussi celle des milliers d'africains qui subissent le même sort. [...] Ils se voient couper le fruit de leur travail au profit d'autres personnes moins méritantes »⁵³. Fatoumata Touré Cissé lui emboîte le pas en déclarant que « Yakham a en effet été spolié de la bourse au profit d'un autre »⁵⁴, parce qu'il n'avait pas « d'argent ou de longues mains » (DDB, p.113). Pis, le phénomène de corruption laisse voir une autre répercussion chez bon nombre de jeunes telle que : la peur d'affronter des examens ou des concours avec aisance ; étant donné qu' « A

⁵¹ Aminata Sow Fall, *Festins de la détresse*, op. cit, p. 117.

⁵² Assane Ndiaye, « Onomastique ou poétique du réalisme dans quatre romans d'Aminata Sow Fall », In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, Abidjan, Édilivre, 2018 p.85.

⁵³ Raymond G Hounfondji « Rapport causal et conséquentiel entre la politique et l'immigration dans *Douceurs du bercail* », in : *Aminata Sow Fall : Itinéraire d'une pionnière. Interculturel Francophonies*, Leccée, Alliance Française, n° 27, juin-juillet 2015, p.110.

⁵⁴ Fatoumata Touré Cissé « société, phénomènes migratoires et fonctionnalisation dans *Douceurs du bercail* », in : *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière. Interculturel Francophonies*, Leccée, Alliance Française, n° 27, juin-juillet 2015, p. 223.

l'école on dit que les fraudes sont fréquentes et que des enseignants vendent des sujets d'examen et truquent les résultats »⁵⁵.

Ainsi, il apert à travers ces différentes considérations que la corruption présente des répercussions dangereuses sur le pays mais aussi sur l'avenir des citoyens. En outre, après les phénomènes de corruption et de magouille, s'en suivent des détournements de fonds et des dilapidations des deniers publiques dans les hautes sphères ministérielles ou administratives. En fait, la voracité avec laquelle les dirigeants s'agrippent sur les ressources du pays donne l'impression qu'ils conçoivent le pouvoir comme une opportunité de s'enrichir et de satisfaire leurs besoins matériels mais aussi d'étaler leur puissance. Ainsi, leur gestion du pouvoir prend l'allure d'un « spectacle de faste, [et de] grandes réjouissances »⁵⁶, et montre une grande disparité entre eux et le peuple. C'est dans ce sillage que ces mots trouvent toute leur pertinence :

Des Mercedes rutilantes et autres voitures de luxe avaient peuplé le décor. Des résidences insolemment somptueuses avaient poussé comme des champignons sur les plus beaux sites de la capitale et en quelques endroits de la province, parmi des cases en banco et des huttes branlantes (EPN 20-21).

Ce passage laisse voir que les gouvernants vivent dans une opulence extravagante. Une telle opulence est rendue visible par l'article indéfini « des », l'adjectif indéfini « autres » et la personnification « avaient peuplé le décor » qui renseignent sur le nombre impressionnant de voitures mais aussi sur leur qualité « Mercedes rutilantes », « voitures de luxe ». A côté des voitures, la vie de luxe des dirigeants s'explique par le nombre indéterminé de « résidences », mis à nu par l'article indéfini « des », de l'adverbe « insolemment », de la comparaison comme « des champignons » et du qualificatif « somptueuses » qui insiste sur la beauté des résidences. De plus, les déictiques spatiaux « capitale », « quelques endroits de la province » indiquent que les autorités politiques ont accaparé toutes les terres du pays au détriment des citoyens de faibles revenus. Ces mêmes indices laissent apparaître le « grand fossé qui se creuse de plus en plus »⁵⁷ entre la classe dirigeante et la masse qu'ils sont censés servir. Ainsi, à travers le comportement mal sain des partisans du pouvoir qui dénote un manque de respect et d'insouciance à l'endroit du peuple l'auteur révèle « une pathologie propre à la classe dirigeante africaine »⁵⁸.

⁵⁵ Ibid, p.143.

⁵⁶ Guedeyi Yaeneta Hayatou. Les mécanismes de la représentation du pouvoir dictatorial dans le roman africain francophone après la période coloniale. Le cas de L'ex-père de la nation d'Aminata Sow Fall, et Branle-bas en noir et blanc de Mongo Beti . Thèse du diplôme de Maître des Arts, Graduate College, mai 2011, p.51.

⁵⁷ Jean Claude Blachère, Aminata Sow Fall, *les genres littéraires par les textes : méthodes critiques expressions théatrales*, op.cit., p.210.

⁵⁸ Guedeyi Yaeneta Hayatou, *op.cit*, p.51

En somme, eu égard à ces différents exemples nous pouvons retenir que la corruption, la magouille et la gabegie sont les principaux fléaux qui caractérisent la gestion des pouvoirs en Afrique et particulièrement au Sénégal. Par conséquent, cette mauvaise gestion des pouvoirs politiques conduisent inéluctablement vers un échec des dirigeants qui se sont succédé depuis l'indépendance à nos jours sur tous les niveaux de la vie sociale et économique

2.3. L'échec des pouvoirs politiques

De l'indépendance à nos jours le règne des pouvoirs politiques est caractérisé par un échec patent qui se sent dans beaucoup de domaines. En effet, cet échec se manifeste d'abord par le rapport qu'entretient la plus part pays africains et les anciennes puissances coloniales. Ce rapport remet véritablement en cause la souveraineté de ces pays, car il est fortement marqué par une dépendance accrue des dirigeants Africains vis à vis des puissances étrangères. Ce qui entraîne d'ailleurs l'ingérence de celles-ci qui ordonnent et imposent aux gouvernants africains des modes de gestion qui, en réalité ne font que maintenir leurs pays sous la dominance étrangère. A titre d'illustration nous pouvons convoquer les terribles aveux de l'ex-président Madiama dans *l'ex-père de la nation* : « En réalité je ne gouvernais pas. L'armée, la défense, les finances, tous les secteurs clés étaient encore contrôlés par l'ancienne autorité comme au temps de l'autonomie » (EPN, p.10). Une telle allégation montre que Madiama n'est qu'un figurant, un simple représentant de la puissance coloniale, choisi pour maintenir la politique de celle-ci. Il fait donc partie de ces chefs d'Etat africains « installés au pouvoir par des manœuvres de l'ancienne puissance colonisatrice avec pour objectif de maintenir son contrôle sur la gestion du pays »⁵⁹. Ce qui laisse voir que la décolonisation ne signifie totalement pas la libération de l'Afrique ou le départ définitif des colonisateurs. Au contraire le colonialisme passe pour laisser la place au néocolonialisme qui permet aux occidentaux « de revenir en force avec un nouveau visage qui, de loin, semble plus amicale »⁶⁰ alors qu'ils n'agissent que pour préserver leurs intérêts. C'est peut-être dans ce sens que Mamadou Kalidou Bâ affirme : « Ce procédé de la décolonisation [...] crée chez les nouveaux Etats africains indépendants l'illusion d'une générosité de la puissance coloniale [...], il permettait au colonisateur [...], de pérenniser

⁵⁹ Yvonne Marie Mokam, « Mémoire, Histoire, subjectivité dans l'Ex -père de la nation », In : *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies*, Leccée, Alliance Française, n°27, juin-juillet 2015, p.134.

⁶⁰ Seydina Malick Kane, « La gestion du pouvoir politique dans la fiction romanesque des écrivains africains contemporains : les exemples de *La Folie et la mort* (Ken Bugul), *Les vertiges du trône* (Patrick G.Ilboudou), *L'ex-père de la nation* (Aminata Sow Fall), *Mémoire de Master, Littérature africaine*, Université Assane Seck de Ziguinchor, Département de Lettres Modernes, 2016-2017, p.27.

sa présence à travers d'hommes malléables, corvéables et acquis à sa cause »⁶¹. De ce fait, conscientes des avantages fructueux qu'ils peuvent tirer de leur rapport avec leurs anciennes colonies, les puissances étrangères se montrent très courtoises, amicales et soucieuses du développement de l'Afrique. C'est dans cette logique que s'inscrivent les propos d'Andru, premier collaborateur du président Madiama, après son installation au pouvoir :

Madiama exercera le pouvoir pendant quatorze mois. A travers lui, c'est vous qui gouvernez [...]. Mais notre amitié pour vous nous commande de vous conseiller. [...] Avec Madiama, nous serons à vos côtés en cas de difficultés. C'est un homme intelligent et pondéré qui saura vous trouver des alliés sûrs.

Les paroles d'Andru prouvent l'ingérence de la puissance coloniale dans le choix des dirigeants Africains et le temps que ceux-ci resteront au pouvoir, comme indiqué dans cette phrase : « Madiama exercera le pouvoir pendant quatorze mois » cela revient à dire que c'est « la puissance qui fournissait les guides »⁶². De surcroît, nous notons une leurre de la part d'Andru qui veut faire croire au peuple que « c'est vous qui gouvernez » alors que celui-ci n'a pas été consulté pour choisir son président. Ce passage révèle aussi que le colonisateur est toujours là malgré la transition. Il s'est juste substitué en un ami déguisé, tel que l'illustre le choix de la conjonction de coordination « mais » et de l'adjectif possessif « notre ». Cette relation pseudo amicale est également attestée par la présence du futur simple « serons », du pronom personnel « nous », les termes « à vos côtés en cas de difficultés » ainsi que les éloges faites à l'endroit de Madiama à travers les adjectifs qualificatifs « intelligent » et « pondéré ».

En résumé, à travers les propos d'Andru Aminata Sow Fall décrit le néocolonialisme qui existe dans la plupart des pays africains à savoir la présence des « conseillers occidentaux », « Messieurs Afrique », « sorciers blancs »⁶³ et qui « se manifeste par le pillage du pays au profit des étrangers, naguère colonisateurs »⁶⁴. C'est dans ce sens que l'on peut trouver toute la pertinence du terme « Françafrique qui renvoie au système de captation de personnalité et de prédation des ressources naturelles par le biais des accords de coopération établie après les indépendances »⁶⁵. Par ailleurs, si les anciennes puissances coloniales ont le toupet d'imposer leur diktat sur la mode de gouvernance des pays africains, c'est quelle part parce que ces derniers, particulièrement les dirigeants ne sont pas prêts à prendre leur destin en main et à

⁶¹ Mamadou Kalidou Ba, *Le roman africain postcolonial : Radioscopie de la dictature à travers une narration hybride*. Paris, L'Harmattan, 2000, p.103.

⁶² Soni Labou Tansi, *La vie et démie*, Paris, Seuil, 1979, p. 36.

⁶³ Guedyi Yaeneta Hayatou, *op.cit.*, p.41.

⁶⁴ Fallou Mbow, « *Enonciation et dénonciation du pouvoir dans quelques romans négro-africains d'après les indépendances* », *op.cit.*, p.151.

⁶⁵ Yvonne Marie Mokam, *op. cit.*, pp.135-136.

couper le cordon ombilical qui les lie leurs « maîtres d'hier ». Pire, avant d'être économique, la dépendance des Africains vis-à-vis de l'Occident est d'abord une dépendance mentale. Car ils croient que leurs moyens de développement doivent venir de l'extérieur. Ce que déplore Mignane Sonko dans *L'empire du mensonge* :

Nous acceptons sans gêne d'être classifié « pauvres ». Pour l'éternité. Notre destin, après Dieu, ne dépend que de notre volonté de travailler. Bailleurs, partenaires, investisseurs... Est-il logique qu'ils nous « développent ? » comme on l'entend et se privent du coup des immenses richesses qu'ils engrangent. Un poète inspiré a jadis écrit dans un poème qu'il a eu la gentillesse de m'offrir : « Les Bailleurs de fonds ne bâillent pas ! (*L'EM*, p.65).

Dans ce passage l'auteur fustige le manque de confiance et l'estime de soi des Africains qui croient qu'ils ne pourront jamais sortir du sous-développement. Ce manque de confiance s'explique par le fait qu'ils se targuent « sans gêne d'être classifiés pauvres », et de ne rien faire pour améliorer leur situation, sinon d'attendre tout de l'extérieur. Ce qui pourrait susciter l'indignation de Mignane Sonko qui s'interroge en ces termes : « Est-il logique qu'ils nous développent ? ». Abondant dans le même sens, Axelle Kabou s'étonne de constater « à quel point l'aide étrangère est considérée [par les Africains] comme une chose naturelle »⁶⁶, alors que cette aide au développement est une véritable arnaque, un poison pour maintenir l'Afrique dans la pauvreté. C'est ainsi que l'expression « Les Bailleurs de fonds ne bâillent pas ! » trouve son sens, car « en donnant un de la main droite en grande pompe [ils] en reprenant cent de la main gauche en toute discrétion » (*DDB*, p.161). Aussi, cette dépendance mentale des Africains réside dans le fait d'accepter d'être traités comme, des incapables qui « ne se perçoivent pas comme des êtres aptes à influencer sur le cours de leur propre existence »⁶⁷. Ils se considèrent éternellement comme des êtres « [...] qui n'ont jamais rien inventé [...], rien dompté »⁶⁸, « Même pour fabriquer une aiguille » (*DDB*, p.161).

Il convient de noter à travers ces exemples que les Africains sont loin d'être autonomes bien qu'ils aient accédé à l'indépendance. De plus, l'échec des pouvoirs politiques se justifie par leur incapacité de subvenir aux besoins vitaux de leurs populations, si minimes soient-ils. En effet, la corruption, la gabegie, les magouilles et les détournements de fonds, considérés comme des fléaux qui gangrènent la gouvernance des pays africains, présentent des conséquences néfastes sur la vie des citoyens. Profondément déçus par les indépendances, ceux-ci se voient hantés par la famine, la misère, la pauvreté et le chômage. Nombreux sont ceux qui peinent à joindre les deux bouts, à accéder à l'éducation et se faire soigner comme il

⁶⁶ Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, op.cit, p.23.

⁶⁷ Ibid, p.240.

⁶⁸ Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, 1947, p.16.

se doit à cause des « écoles qui ont fini de s'écrouler, des hôpitaux de s'affaisser sur la tête de malades démunis » (L'EM, p.11). Ainsi, les populations, surtout celles du monde rural font face à d'autres difficultés liées aux phénomènes naturels, les empêchant de subvenir décentement aux besoins quotidiens de leur famille et les obligeant à emprunter le chemin de l'exode parce que « Là-bas la misère est nue et d'une insolente immensité [...], l'anxiété s'étend à perte de vue »⁶⁹. Ce que semble confirmer Madiama, après avoir effectué une visite dans le monde rural : « j'avais aperçu le spectre de la faim sur des mains décharnées qui applaudissent à se rompre les phalanges [...]. Une étrange vision m'avait alors saisi : des milliers et des milliers de mains squelettiques m'assaillant en criant faim » (L'EPN, p.68). Des lors, il apparaît évident à travers ces exemples que la pauvreté est d'une réalité inextinguible dans le monde rural, et les gouvernants, par manque de considération montrent une indifférence totale à son endroit.

Par ailleurs, en dehors de la famine, de la misère et de la pauvreté, c'est le chômage endémique des jeunes qui expliquent l'échec des pouvoirs politiques. En effet, après de longues années d'étude sanctionnées de diplômes de hauts niveaux, bons nombres de jeunes se trouvent dans l'impasse, et dans un dénouement total parce que n'ayant pas trouvé d'emploi. Par conséquent, ils nourrissent l'envie de partir loin de leur pays pour chercher un avenir radieux et prometteur, en ayant en tête l'idée selon laquelle qu' « Il y a plus rien au pays » (DDB, p.30). Ce qui les pousse à prendre le chemin de l'immigration, peu importe les risques qu'ils peuvent encourir. Dans *Douceurs du bercail* Asta s'étonne du nombre impressionnant de migrants qui quittent les pays d'Afrique pour rejoindre l'Europe : « Elle a identifié quelques voyageurs : des Sénégalais, des Béninois, des Guinéens, Ivoiriens, mauritaniens, Maliens, Nigériens,[...] et autant de signatures sur lesquelles elle ne peut pas se tromper. Un pan de l'Afrique défile sous ses yeux » (Ibidem). Ce constat amer montre que l'immigration est en fait un phénomène presque continental, motivé par le manque d'emploi et la recherche d'une vie meilleure. Pour Emmanuel Terray « la cause la plus souvent invoquée pour expliquer les migrations contemporaines, c'est la misère économique du terme c'est-à-dire l'écart quantitatif du niveau de vie entre pays riches et pays pauvres »⁷⁰. C'est aussi l'avis de Babou Diéne qui estime de sa part que « l'émigration se justifie par la quête de travail dans un contexte de crise où l'Afrique peine à assister sa population »⁷¹. Ainsi, convaincus qu'il n'y a rien au pays, les jeunes

⁶⁹ Aminata Sow Fall. *Festins de la détresse*, op. cit, p. 39.

⁷⁰ Emmanuel Terray, cité par Fatoumata Touré Cissé, « Sociétés, phénomènes migratoires et fonctionnalisation dans *Douceurs du bercail* », op. cit, p. 222.

⁷¹ Babou Diéne, « Espace migratoire et polyphonie narrative à travers *Douceurs du bercail* », in: *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies*, n°27, Venezia, juin-juillet 2015, p. 207.

« estiment leur sort scellé »⁷² tant qu'ils resteront en Afrique. C'est dans ce sens que le neveu de Dieng dans *Le Mandat* de Sembéne Ousmane affirme : « Je ne suis pas venu en France pour faire le vagabond, ni le bandit, mais pour avoir du travail et gagner un peu d'argent [...]. A Dakar, il n'y a pas de travail »⁷³.

Il sied de noter par-là que les jeunes ont envie de travailler et de réussir mais ils ont la malchance d'avoir des gouvernants incompetents qui n'ont aucune clairvoyance, aucun souci pour leur avenir. Des lors, nous pouvons retenir que les romans d'Aminata Sow Fall peignent un monde profondément en crise de valeurs tant sur le plan social que sur le plan politique. Elle « procède à une critique de la gestion des populations par le gouvernement Sénégalais et cette démarche classe [ses romans] dans la catégorie du roman social avec une portée socio-politique »⁷⁴. Toutefois, force est d'admettre que tout n'est pas noir dans la société. Autant qu'il y a des maux qui la gangrène, autant qu'il y a des valeurs morales appréciables qui la caractérisent.

Chapitre 3 : La promotion des valeurs morales

Pour rester fidèle au principe du réalisme, Aminata Sow Fall prend la peine de décrire avec minutie toutes les facettes de la société. De la même manière qu'elle critique les tares de la société, apprécie et fait aussi la promotion des valeurs cardinales qu'elle considère comme des éléments sine qua non qui régissent l'existence d'une société idéale. Et ces valeurs ont pour nom : la solidarité, le culte de l'honneur et l'amour au travail.

3.1. La solidarité

La solidarité est une valeur cardinale qui fonde la cohésion sociale d'un peuple. Conscients de son importance dans la société, les ancêtres africains se sont farouchement battus pour sa préservation et sa transmission aux générations futures. C'est pourquoi elle reste la marque indélébile de certains pays du continent. Ce qui fait dire à Chihab Bersa que : « le solidarisme est une richesse africaine »⁷⁵. En effet, à l'instar de ces sociétés africaines, la société sénégalaise voue un respect considérable à la pratique de la solidarité. Elle est organisée sur des « bases essentiellement collectivistes »⁷⁶, et exclut tout individualisme. De ce fait, l'individu

⁷² Fatoumata Touré Cissé, op. cit, p.222.

⁷³ Ousmane Sembéne, *Le Mandat*, op.cit, p.136.

⁷⁴ Fatouma Touré Cissé, « Sociétés, phénomènes migratoires et fonctionnalisation dans Douceurs du bercail », op.cit, p. 222.

⁷⁵ Chihab Besra, « La poétique du réel dans Une autre couleur du bonheur de Paule Auriane Ntchouadep », op. cit, p.58.

⁷⁶ Boubacar Ly, Entretien, In : « *Le Soleil* », Dakar, 1987.

issu de ce milieu épouse des valeurs de sociabilité qui le pousse à se montrer solidaire vis-à-vis de son prochain, sans « distinction entre les individus qui étaient groupés selon les structures dont celles de parenté étaient dominantes »⁷⁷. Ainsi, la solidarité se manifeste de prime abord par l'acceptation de l'autre à travers le vivre ensemble et le partage. Soucieuse d'un monde meilleur, Aminata Sow Fall accorde dans son œuvre romanesque une place de choix à ces aspects. On retrouve dans ses romans des personnages issus de différents horizons qui, par la force du destin, entretiennent des relations d'amitié et de sincère fraternité qui leur imposent le partage. Nous pouvons citer comme exemple dans cette optique *L'ex-père de la nation* dans lequel Madiama explique les relations de sa famille et celle de Gnagna :

Nous avons une voisine nommée Gnagna. Nous l'avions trouvée à Dadjie. Le premier jour de notre installation dans la nouvelle demeure, elle avait participé au ménage et aux rangements et avait supplié ma mère de nous offrir les repas de ce jour [...]. La cohabitation était partie sous le signe d'une bonne entente qui ne souffrait jamais aucune brèche et, à la longue, nos deux familles avaient fusionné. La palissade qui séparait nos deux maisons n'avait pas de fonction et même un pan en avait été abattu pour faciliter la circulation. Nous partageons les mêmes repas (*L'EPN*).

Dans ce passage, la solidarité se matérialise par l'accueil chaleureux et l'aide apportée aux hôtes pour leur bonne installation. Ce qui justifie la peine de participer « au ménage et aux rangements » et le désir ardent de partager « les repas de ce jour », vu à travers l'usage du verbe « supplier » et « offrir ». Ceci prouve que dans la société africaine en général, et sénégalaise en particulier, « il est d'usage d'inviter ses voisins à partager son repas »⁷⁸. En Effet, ces actes de bienfaisances laissent apparaître une valeur fondamentalement chère à cette société qui est l'hospitalité, définie connue ce qui « permet à des individus, des familles de lieux différents de se faire société, se loger et se rendre des services mutuellement »⁷⁹, selon Anne Gotman. Connue au Sénégal sous le vocable de « Terranga », elle est un gage d'assurance et sert de mot de bienvenue à tout étranger. C'est dans cette perspective que Mactar Faye suggère : « Dans toutes les sociétés et depuis toujours les hommes ont accueilli et honoré leurs hôtes en leur offrant l'hospitalité »⁸⁰. En outre, il découle de cette hospitalité une cohésion parfaite et une convivialité sans faille qui pourraient être expliquées par l'expression « une bonne entente » et la présence de la négation dans l'expression « ne souffrait jamais aucune brèche ». Autrement dit, ces deux familles entretiennent une relation solide, minée par une complicité franche, et avaient le sentiment d'appartenir à une « cellule familiale soudée par les liens du sang » (*L'EM*,

⁷⁷ Mactar Faye, La « teranga » sénégalaise facteur de développement du tourisme urbain. In: *Norois*, n°178, Avril-Juin 1998, p. 339.

⁷⁸ Bacuez Pascal, « Honneur et pudeur dans la société swahilie de Zanzibar ». In: *Journal des africanistes*, 1997, tome 67, p.29.

⁷⁹ Anne Gotman, « la question de l'hospitalité aujourd'hui ». In : *Communication*, n°65, 1997, p.5.

⁸⁰ Mactar Faye, « La « teranga » sénégalaise facteur de développement du tourisme urbain ». In: *Norois*, n°178, Avril-Juin 1998, p. 340.

p.17). Ainsi, grâce à la bonne humeur qui règne dans leur cohabitation, elles deviennent indivisibles et inséparables, tel que le justifie fort bien termes : « familles avaient fusionné. La palissade qui séparait nos deux maisons n'avait pas de fonction et même un pan en avait été abattu pour faciliter la circulation. Nous partageons les mêmes repas ».

Somme toute, nous pouvons retenir que la solidarité a le pouvoir de créer une société communautaire, de renforcer la cohésion du groupe et de procurer aux individus la sécurité nécessaire à leur survie. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que la solidarité n'est pas une chose donnée à tout le monde. C'est une valeur qui s'acquiert sur la base d'une bonne éducation et d'une initiation réussie. En général, l'individu qui fait preuve de solidarité appartient à une famille dont les parents travaillent d'arrache-pied pour la lui inculquer depuis sa tendre enfance. Dans son étude des sociétés wolof et halpular le sociologue Boubacar Ly nous réconforte en faisant savoir que :

Dans les familles on apprend très tôt aux enfants à partager. Il est très fréquent de voir une mère qui, constatant que son enfant à qui elle vient de donner une friandise n'en offre pas à ses petits camarades, l'appeler, la lui arracher des mains, en donne aux autres, sous les cris et pleurs du fautif, en lui disant en oulof « dil maye » il faut savoir donner.

A terme, les enfants, incités, d'une façon ou d'une autre, à savoir donner, finissent par savoir le faire⁸¹.

La remarque du sociologue montre en fait que l'acte de partage est une valeur qui ne né pas ex nihilo, elle s'acquiert sur la base d'un long processus d'apprentissage. Des lors, une fois maîtrisée, l'individu ne souffre pas de peine pour le pratiquer ; il en fait un devoir moral au quotidien, sous peine de subir le « châtement le plus terrible [qu'est d'être] catalogué de (siskat), c'est à dire qui n'aime pas partager sa nourriture »⁸². La solidarité est donc un acquis qui se transmet de génération en génération. Dans *l'empire du mensonge* Sada et son épouse Yacine font preuve de générosité par le fait de partager leur repas tous les dimanches avec leurs amis d'enfance, dans « le but d'honorer la mémoire de sa mère en perpétuant une tradition de joie et de partage qui donnait un sens à son existence » (*L'EM*, pp.8-9). Ainsi, Yacine considère la solidarité comme un legs qui doit être soigneusement préservé et perpétré tel que reçu. C'est une « obligation fondamentale de l'honnête homme qui se respecte et qui tient à être respecté »⁸³. Donc l'individu qui se veut honnête doit toujours proposer de ce qu'il mange à ceux qui sont présents, ne pas le faire c'est avoir une attitude honteuse et « passer pour

⁸¹ Boubacar Ly, *La morale de l'honneur dans les sociétés wolof et halpular : une approche des valeurs et de la personnalité culturelles sénégalaises*, Paris, L'harmattan, 2015, Tome 1, p. 206.

⁸² Aminata Sow Fall, *Le Revenant*, op.cit, p.17.

⁸³ Boubacar Ly, op. cit, p. 205.

quelqu'un qui est attaché au bien »⁸⁴. Cette obligation de partage est notée par Ckeikh Anta Diop dans *Nations nègres et culture* qui affirme que « le désintéressement et la générosité imposaient l'individu de ne pas croquer tout seul une noix de cola. Il devait en cas de solitude, [...] en jeter l'autre morceau. Ainsi il aura accompli une obligation d'honneur »⁸⁵.

De plus, le souci de la solidarité se mesure chez l'individu par le devoir sacré qu'il se donne et l'obligation qu'il se fait de venir en aide son prochain en cas de difficulté. En effet, il arrive des moments où l'individu a besoin d'assistance et protection pour faire à certains nombres d'obstacles qui l'accablent. Ce faisant, tenant compte que « Nit nit ay garabam, l'être humain est le remède de son prochain » (*L'EM*, p.18), l'individu montre son « attachement instinct atavique, [consentit] un sacrifice et un don de soi »⁸⁶ pour lui venir en aide. Ce désir ardent de sacrifice de soi pour l'autre se voit dans *Douceurs du bercail* à travers le geste salutaire d'une voyageuse qui apporte son soutien moral à Asta, alors qu'elles sont tous parquées dans les caves de l'aéroport avec d'autres voyageurs par les douaniers européens, dans leur campagne de lutte contre l'immigration. Inquiète de voir Asta s'abstenir du mangé, elle tente de la reconforter de la sorte : « Va prendre ton petit déjeuner [...]. Lève-toi. Ils vont partir. Tu penses bien qu'ils ne vont pas se demander s'il y en a qui ne se sont pas servis ? [...]. Redresse toi et prend ma part. Tiens, bois. Je vais en chercher pour moi » (*DDB*, 42). Ce souci d'assister l'autre conduit l'être à donner ce qu'il a le plus cher jusqu' à l'entier dénuement. Cela passe aussi à travers des paroles douces et agréables qui donnent l'espoir de vivre et le sens d'exister à ceux qui en ont perdu. Nous pensons aux parents de Sada qui accueillent chez eux le jeune Bougouma qui passe sa vie dans la rue parce qu'ayant ni parents ni là où passer la nuit. C'est en quelque sorte un enfant de la rue qui a perdu tout espoir de vivre. Ainsi, son lot quotidien est de fureter dans les poubelles des objets usés pour ensuite les vendre afin de pouvoir survivre. De ce fait pour l'aider à trouver la joie de vivre heureux, et donner un sens à son existence, les parents de Sada l'adoptent chez eux, et il devient un membre à part entière de la famille. Depuis ce jour, « il avait senti dans son cœur, pour la première fois de sa vie, cette chaude étincelle, incontrôlable, magique. Cet instinct d'amour qui porte vers l'autre. [...]. En Sabou, il a trouvé ce jour-là la mère généreuse, douce, intransigeante aussi. Un miracle » (*L'EM*, p.32). Des lors, de par cet acte miraculeux des parents de Sada à l'endroit de Bougouma, nous pouvons être convaincu avec Fatou Diome « qu'il arrive qu'un individu devienne le centre

⁸⁴ Ibidem.

⁸⁵ Cheikh Anta Diop. *Nations nègres et cultures*, Paris, Présence Africaine, 1954, p.357.

⁸⁶ Ousmane Sembéne, *Le Mandat*, op. cit, p.136.

de votre vie sans que vous ne soyez lié ni par le sang ni par l'amour [...] parce qu'il vous tient la main, vous aide à marcher sur le fil de l'espoir »⁸⁷.

Ainsi, toutes ces considérations nous amènent à dire que la solidarité est une valeur qui trouve indéniablement sa place dans la société ; mais aussi un critère que des individus imbus de vertus morales se targuent d'accomplir pour se monter humaniste. Hormis le critère de solidarité qui le caractérise, l'individu se met constamment en lutte pour préserver son honneur.

3.2. Le culte de l'honneur

« Lorsqu'on écrit un roman de mœurs qui prétend donner une image tant soit peu fidèle d'un milieu, on est obligé de s'appuyer sur quelques-unes des caractéristiques fondamentales de la conscience collective de ce milieu »⁸⁸. Aminata Sow Fall ne manque pas à cette obligation d'autant qu'elle s'est donnée pour mission de faire de ses œuvres une représentation de la société d'où elle est issue, en montrant les valeurs qui la caractérisent. En effet, parmi les caractéristiques de cette société « le sentiment d'honneur occupe une importante place dans les motivations qui meuvent les personnages »⁸⁹, et devient « ce maître universel qui doit [les] conduire partout »⁹⁰. De ce fait, tout ce qui peut compromettre leur honorabilité est considéré comme un adversaire à abattre, quitte à ce qu'ils mettent leur vie en danger. Ainsi, ils mènent une lutte acharnée pour préserver leur honneur, mais aussi et surtout pour ne pas « s'effacer, ou abdiquer leur personnalité »⁹¹. A cet effet, nous pensons au personnage Asta dans *Douceurs du bercail* qui s'est farouchement battue pour stopper l'entreprise cynique d'un douanier sans scrupule, lors d'un exercice de contrôle à l'aéroport français, qui voulait l'humilier en touchant ses parties intimes. Se sentant touchée au plus profond de sa chair, elle déploie toute son énergie pour empêcher le douanier de réussir son coup, tel comme peut le voir dans ce passage :

Asta ne veut pas être vaincue. Elle sursaute. Une rage la saisit. Elle veut hurler sa colère mais ne peut pas émettre aucun son. Ses deux mains, comme les crocs d'un automate, se font brusquement sur le cou de son vis-à-vis. Asta y agrippe de toutes ses forces, ses dents serrées, et n'entend même pas le cri déchirant qui attire une meute de policiers [...] Advienne que pourra dit-elle dans une attitude de défi et en éprouvant au fond d'elle-même une sensation de bien-être qui la rend si sereine qu'elle ne réagit pas quand deux menottes se referment sur ses poignets (*DDB*, p.28).

Ce passage laisse voir l'âpre détermination d'Asta pour préserver son honneur. Elle considère ce geste comme une violation de sa pudeur et une offense à sa dignité. De ce fait, cet épisode devient pour elle un combat décisif qui vaut tous les sacrifices pour ne pas « être

⁸⁷ Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Anne Carrière, 2003, p.

⁸⁸ Assane Sylla, *La philosophie de la morale wolof*, Université de Dakar, 1994, p.182.

⁸⁹ Ibidem.

⁹⁰ Montesquieu, cité par Dugas L « L'honneur », in: *La revue pédagogique*, tome 89, Juillet-Décembre 1926, p.259.

⁹¹ Ibid, p.263.

vaincue ». Ce souci de protéger son intégrité morale se sent à travers la spontanéité de ses actions qui expliquent la succession de ces deux courtes phrases : « Elle sursaute », « Une rage la saisit » et la présence de l'adverbe « brusquement ». A cela s'ajoutent la concentration et l'ardeur avec laquelle elle s'en prend à son agresseur, d'où l'usage de la comparaison « ses deux mains comme des crocs d'un automate », du verbe « agrippe », ainsi que l'énumération des parties de son corps « ses deux mains », « ses dents » et « ses oreilles », désignées par le verbe « entendre ». Toutes ces forces mobilisées montrent qu'elle veut en finir vaille que vaille avec son adversaire. C'est pourquoi elle vise un des points sensibles de ce dernier : le « cou » sans se soucier des risques qu'elle peut encourir, comme le montre l'expression « advienne que pourra ». A côté d'Asta nous pouvons donner l'exemple de Sabou dans *L'empire du mensonge* qui prend la défense de son mari, quand celui-ci s'est fait agresser par des jeunes voyous dans la ville. Une agression sordide qu'elle voit comme une suprême humiliation, un déshonneur à la dignité humaine qu'elle ne peut tolérer pour rien au monde, malgré l'air timide et le caractère taciturne qu'on lui connaît. Ce faisant, pour réparer l'horreur : [...]. Elle tient fermement une tête de son pilon dans la main droite. [...] elle a levé le pilon de ses deux mains, haut au-dessus de sa tête. Elle a visé la tête du malfrat, elle a frappé [...] pour punir le fauve (*L'EM*, p.43).

Ainsi, nous pouvons dire à travers ces exemples que l'honneur est une valeur chère ; donc sa préservation vaut tous les sacrifices. En outre, ce culte de l'honneur se fait sentir par le refus de la trahison et le respect de la parole donnée qui sont des valeurs morales qui permettent de jauger le degré d'honnêteté de l'individu. De ce fait, pour être honnête, l'individu doit veiller à ce que ces actions corroborent avec ses paroles. Car la parole est sacrée et ne peut la respecter c'est faire preuve de sacrilège à l'endroit d'un principe cher. Nous retrouvons ce souci du respect de la parole donnée chez Coura, première épouse de Madiama, dans *l'ex-père de la nation*, lorsque celui-ci a trahit la volonté de sa mère qui leur avait dit : « A vous deux jusqu'à la tombe » (*L'EPN*, p.56), en épousant une autre femme. Contrairement à Madiama, Coura attache une importance particulière à ses promesses non seulement pour sauver son honneur mais aussi éviter qu'un mauvais sort ne s'abatte sur elle, comme l'aurait souhaité la maman de Madiama au cas où elle oserait trahir : « Que toutes les malédictions de la terre t'accompagnent si tu allais en d'autres couches du vivant de mon fils » (*Ibid*, p57). Ainsi, malgré sa déception et la dose de jalousie qui pince son cœur, Coura s'efforce à ne pas trahir le pacte en rappelant ainsi : « Tu vois Madiama, j'ai pensé à ta mère et je me suis rappelé qu'elle ne m'aurait jamais pardonné de m'être abandonnée à la colère. Moi Coura Cissé, nantie par la grâce du créateur, je peux vouloir dire oui ou non sans offenser ma patrie ni mes ancêtres » (*Ibid*, p.56).

Il ressort des propos de Coura que manquer à ses promesses c'est porter atteinte à son honneur, mais aussi profaner les principes établis par ses ancêtres. Cela rappelle à bien des égards l'acte du Damel du Cayor, Lat Dior qui a préféré la mort plutôt que de renoncer à sa parole. Si l'on en croit Assane Sylla, le jour de sa mort il a réuni ses épouses et ses proches compagnons et leur déclara : « Aujourd'hui avant que le soleil ne se couche, je serai mort, après que mon corps aura saigné abondamment sur cette terre de mes aïeux »⁹². Pour dire que, pour sauver son honneur, l'individu ne doit en aucun cas abdiquer à sa parole, sinon, il sera vu comme le plus mauvais des êtres dans sa lignée familiale. Dès lors c'est la famille entière qui sent déshonorée et dévaloriser à jamais, car c'est la famille qui fait socialement et moralement l'individu. C'est dans ce sens que Boubacar Ly affirme : « L'individu de belle naissance a conscience d'appartenir à une bonne famille ; alors que la conscience de la famille est une conscience d'honneur »⁹³. Ceci dit que l'honneur est une valeur que l'on requiert sur la base de l'éducation. C'est aussi l'idée de Dugas qui estime que : « S'il est un sentiment qui relève de l'éducation, c'est le sentiment de l'honneur, il est de nature essentiellement sociale, l'homme ne le tire pas de lui-même, mais de son milieu »⁹⁴.

Ainsi, il ressort de cette étude que l'honneur est une valeur extrêmement chère qu'il faut soigneusement préserver pour mériter sa place dans la société. Par conséquent, « Accepter le déshonneur, c'est tomber dans le relâchement, la déchéance qui attire le mépris des autres »⁹⁵. S'il veut se faire respecter, l'individu doit scrupuleusement veiller au sentiment de l'honneur qui peut lui permettre d'affirmer sa personnalité. Et cette personnalité s'acquiert et s'accomplit par sa persévérance et son amour au travail.

3.3. L'amour du travail

S'il existe dans la société des individus paresseux, mus par le goût à la facilité, par l'obsession au gain à tout prix, il en existe d'autre part ceux qui comptent dignement gagner leur vie à la sueur de leur front et à leur travail propre. En effet, cette volonté de travailler se manifeste chez l'individu de sauvegarder sa dignité. Pour Boubacar Ly « le travail constitue une obligation fondamentale de l'honnête homme »⁹⁶. De l'avis d'Eugène Enriquez, le travail est « une caractéristique importante de l'espèce humaine, mais comme l'essence de

⁹² Cité par Assane Sylla, *La philosophie morale des Wolof*, op.cit, p.180.

⁹³ Boubacar Ly, *La morale de l'honneur dans les sociétés wolof et halpulaar : une approche des valeurs et de la personnalité culturelles sénégalaises*, op. cit, p. 198.

⁹⁴ Dugas L. « L'honneur », op.cit, p.25.

⁹⁵ Assane Sylla, op. cit, p. 117.

⁹⁶ Boubacar Ly, op. cit, p.132.

l'homme »⁹⁷. De par cette vertu morale qu'il offre à l'homme, Aminata Sow Fall lui accorde une place prépondérante dans ses œuvres. Pour mettre en exergue cet aspect, l'auteur offre une panoplie de personnages qui s'attachent opiniâtement au travail pour trouver des moyens de subvenir à leur besoin sans hypothéquer leur honneur. A cet effet nous pensons à Mapathé dans *L'empire du mensonge*, qui se targue des mérites que lui offre son travail en ces propos : « Si le bric-à-brac me permet de faire vivre ma petite famille, d'éduquer les enfants dans la bonne direction, j'aurai déjà gagné mon paradis sur terre, et même dans l'au-delà » (*L'EM*, p.25). Cette déclaration révèle que Mapathé trouve son gagne-pain dans la débrouillardise, tel qu'indique le terme le « bric-à-brac », et s'en réjouit de fort belle manière. Il peut être réconforté dans sa conception par l'adage selon lequel « il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens ». En d'autres termes, tous les métiers licites sont dignes d'intérêt et d'être pratiqués, du moment qu'ils permettent à l'être humain de subvenir à son minimum de besoins sans perdre sa dignité. Des lors, l'individu acquiert la richesse humaine et accède à la dimension impalpable de sa personnalité. « Celle qui, par le sens et la raison, anime son esprit, son cœur, sa conscience. Et lui inspire le devoir [...] mieux [...] le réflexe de sauvegarder l'honorabilité de sa condition » (Ibidem). Ainsi, nous pouvons noter que le travail joue un rôle d' « intégrateur et socialisant »⁹⁸ pour l'individu. Aussi, le travail est une source d'épanouissement personnel et un regain de dignité. En dehors des moyens de subsistance, il procure du bonheur, et de la tranquillité de l'esprit à l'homme. Pourvu qu'il soit licite, le travail permet à la personne de se sentir comblée et de se faire une place dans la société avec fierté, quelle que soit sa nature.

En outre, si le travail permet à l'homme de se faire une richesse humaine, il faut admettre que le goût du travail s'offre par le biais du courage et de la persévérance. Ce qui fait dire à Mapathé que : « Pour récolter, il faut semer, patienter, persévérer dans l'effort » (Ibidem). Autrement dit, la richesse que procure le travail doit ses fruits au courage qui, selon Boubacar Ly, est « une obligation morale contraignante qui engage l'honneur davantage que toute autre vertu »⁹⁹. Il est la valeur principale qui permet « d'affronter la vie »¹⁰⁰ et de ne pas se laisser « abattre devant une [quelconque] infortune »¹⁰¹. Cependant, comme toutes les autres valeurs, le courage se forge chez la personne à travers une formation solide tout au long de sa vie. Et la meilleure école la plus habile pour assurer cette formation est la famille. C'est d'ailleurs ce qui

⁹⁷ Eugène Enriquez, « Le travail, essence de l'homme ? Qu'est-ce que le travail ? », In : *Èrès, Nouvelle revue de psychosociologie*, n° 15, 2013, p.253.

⁹⁸ Hélène Garner et al, « La place du travail dans les identités », in : *Economie et statistique*, n°393-394, 2006, p.22.

⁹⁹ Boubacar Ly, *op.cit.*, p.132.

¹⁰⁰ Faty Dieng, *Chambre 7*, Dakar, L'Harmattan, 2019, p.45.

¹⁰¹ Oumar Sankharé, *La nuit et le jour*, Saint-Louis, Xamal, 1995, p.109.

fait dire à Hélène Garner et compagnie que « la famille est l'instance de socialisation primaire de l'identité individualisée »¹⁰². Cette responsabilité de la famille est aussi reconnue par Hegel qui confirme de la sorte : « à côté de la famille, la corporation constitue la seconde racine éthique de l'État, celle qui est implantée dans la société civile »¹⁰³. Ceci dit que la famille occupe une place centrale dans la construction de l'individu. C'est pourquoi, certains parents dotés d'un sens de responsabilité élevé s'efforcent tant soit peu d'inculquer les valeurs de courage à leurs enfants dès leur plus jeune âge. Et cela, dans le but de les amener à affronter les circonstances de la vie sans gémir ni se lamenter. Nous pouvons prendre l'exemple de Daba Sangharé, la maman de Yakham dans *Douceurs du bercail*, qui invite son fils à ne pas perdre espoir lorsque celui-ci se fait confisquer sa place dans la liste des admis, après avoir réussi un concours, en l'assurant de la sorte :

Yakham, mon fils écoute : aujourd'hui plus que jamais, arme-toi de ton jom (dignité) et de ton fayda (courage). Tant que y'aura sur terre des calebasses et la pluie que nous procure le mil, tant que l'air arrivera dans mes poumons, je roulerai mon couscous et nous vivrons sans ne rien demander à personne. [...] Dieu est grand, un jour viendra où nous oublierons tous ces malheurs, mais il faut y croire. Et quoi qu'il arrive, évite le chemin du diable (*DDB*, p.113).

En effet, « blessée dans son cœur de mère »¹⁰⁴, la maman de Yakham tente de consoler son fils en lui donnant l'espoir de continuer son chemin. Pour ce faire, elle commence d'abord par le galvaniser et lui renforcer le mental, tel que le montrent la mise en apposition « mon fils », du verbe « armer » conjugué à l'impératif présent ainsi que la répétition du pronom personnel « ton ». Ce réconfort mental est une occasion pour la mère de montrer à son fils que « la vie n'est que le lieu des confrontations, des combats, [...], cette adversaire »¹⁰⁵ qui, pour l'affronter il convient « d'agir [plutôt que] de rester à gémir »¹⁰⁶ et de vaincre les « lamentations stériles » (*L'EM*, p.20). Ensuite, elle enseigne à son fils la confiance en soi et l'invite de ne jamais compter sur personne en dehors de Dieu, ainsi que le semble attester la répétition de la locution conjonctive « tant que », l'évocation des ressources naturelles « la pluie », « le mil », « l'air » et la présence de l'ustensile de cuisine des calebasses qui montre une volonté de créer une activité comme la vente du cous qui peut générer des revenus à partir desquels ils peuvent vivre « sans rien demander à personne ». De plus, Daba Sangharé se montre plus que jamais déterminée à donner de l'espoir en ces termes : « il faut y croire », tout en lui dissuadant de sombrer dans l'abîme et dans la déchéance, tels que le font bon nombre de jeunes dans de

¹⁰² Garner Hélène et al, « La place du travail dans les identités », *op.cit.*, p.24.

¹⁰³ Hegel, cité par Garner Hélène et al, « La place du travail dans les identités », *op.cit.*, p.24

¹⁰⁴ Assane Ndiaye, « Onomastique ou poétique du réalisme dans quatre romans d'Aminata Sow Fall », *op.cit.*, p.84.

¹⁰⁵ Faty Dieng, *Chambre 7*, *op.cit.*, p.81.

¹⁰⁶ Oumar Sankharé, *La nuit et le jour*, *op.cit.*, p.109.

pareilles situations d'où l'expression « évite le chemin du diable ». Ainsi, nous trouvons chez Daba Sangharé l'image d'une mère soucieuse de donner des leçons de courage à son fils pour mieux faire face aux aléas de la vie. Ces mêmes préoccupations nous les retrouvons chez les parents de Sada, notamment son père dont la force du courage l'amène « à ignorer les rigoles puantes, l'amas de poussière et de fumée noire au-dessus des têtes » (*L'EM*, p.20). De ce fait, hérité de ce courage, Sada s'habitue dès son plus jeune âge au travail, se montre disponible « à se mettre au service des autres, à porter sur ses frêles épaules un fardeau arraché des mains d'adultes essoufflés; participer aux travaux domestiques » (*Ibidem*).

Tout bien considéré, nous nous rendons compte que le courage est une valeur chère à laquelle les parents s'attachent opiniâtrement pour préparer leurs enfants à mieux affronter la vie. Par ailleurs, par le biais du courage et de la persévérance, l'individu trouve dans le travail un moyen d'être autonome. En effet, dans ses romans Aminata Sow Fall montre des personnages qui ont traversé des moments difficiles dans leur vie pour trouver du travail. Cependant, malgré les difficultés ils arrivent à réussir et trouver le chemin du bonheur qu'ils semblaient perdre. Nous pensons aux deux frères Biram et Gora dans *Festins de la détresse*, tous deux diplômés mais peine à trouver un emploi décent à cause des magouilles, de la corruption et de la machination des politiciens. En fait après s'être empêché de passer le concours qui lui aurait permis de devenir médecin, Biram, encouragé par ses parents, ne compte pas baisser ses bras. Il nourrit fortement l'espoir de réaliser son rêve et se donne les moyens d'y parvenir en se disant : « Je vais soigner [...] les visites et les soins à domicile dans le quartier et ailleurs, ça représente tout de même une partie du service que j'aurais eu à effectuer si j'avais été recruté à l'hôpital »¹⁰⁷. Aidé par son courage et son envie d'aller loin « il devient par la suite le médecin d'un hôpital privé qui, en quatre ans s'est bâti une solide réputation et [...] avait décidé de ne plus courir derrière les financements »¹⁰⁸. Pour sa part, après plusieurs années d'attente en vain d'une la création par le gouvernement du fonds d'insertion des diplômés en science économique, Gora se lance dans une activité d'élevage où il se frotte bien les mains. « Il avait loué chez un de leurs voisins un poulailler [...], y était allé de tout son zèle pour réussir son essai. Trois cents poulets de chair »¹⁰⁹. De ce fait, par le biais de ce commerce de poulets, il réalise un bénéfice énorme qui lui permet de subvenir à ses besoins. Dès lors, il est aisé de dire à travers le succès de ces deux frères que le travail est « ce faire dans lequel l'autre ou les autres sont visés comme des êtres autonomes et considérés comme les agents essentiels du développement de leur

¹⁰⁷ Aminata Sow Fall. *Festins de la détresse*, op. cit, p.45.

¹⁰⁸ *Ibidem*.

¹⁰⁹ *Ibidem*.

autonomie »¹¹⁰. Cette opportunité qu'offre le travail peut se lire dans *Douceurs du Bercails* à travers l'exemple d'Asta et sa bande d'immigrés qui, après leur malheureuse aventure se sont rendu compte que l'eldorado n'est pas au bout de l'exode mais dans les entrailles de notre pays » (*DDB*, p.87). Ainsi, ils ont décidé avec une forte conviction de se lancer dans un vaste projet agricole et, au fil des ans, « consolidée grâce à l'imagination, le dynamisme et l'enthousiasme fou des promoteurs, la prospérité avait pointé au bout du nez » (*Ibid*, p.127) sur cette terre dénommée « Natangué » qui signifie bonheur, abondance et paix. Une terre qui d'après Andréa Calli « devient l'image de l'Afrique et enfin reconquise dans ses valeurs et principes et principes originaires, ne peuvent revivre que par le travail et les efforts communs »¹¹¹. Ainsi, eu égard à ces différents exemples nous pouvons dire que l'amour du travail, adossé sur le courage et la persévérance permet à l'individu d'être indépendant, créatif et libre mais aussi de retrouver sa dignité. Ceci permet également de voir qu'Aminata Sow Fall se donne la fonction de proposer dans ses romans des « pistes rêvées ou imaginées pour améliorer les situations »¹¹²

En somme, il sied de retenir dans cette partie que les romans d'Aminata Sow Fall répondent parfaitement au principe du réalisme, dans la mesure où l'auteur fait une représentation fidèle de la société et montrant ses tares et ses qualités. Dès lors, force est de reconnaître que cette représentation du réel est inhérente à la description de l'espace.

¹¹⁰ Eugène Enriquez, « Le travail, essence de l'homme ? Qu'est-ce que le travail ? », *op.cit.*, p.256.

¹¹¹ Andréa Calli, « Douceurs du bercail : Une voie pour l'Afrique », *op.cit.*, p.254.

¹¹² Mohamadou Kane, « Les formes traditionnelles du roman africain ». In : *Littératures francophones et anglophones de l'Afrique noire*, n° 3-4, juillet. décembre 1974, p.73.

**DEUXIEME PARTIE : LE REFLET DE
L'ESPACE SOCIAL DANS LA
REPRÉSENTATION DU RÉEL**

Elément aussi important que le temps, la question de l'espace a longtemps été objet d'étude indispensable dans tous les domaines des sciences humaines ou sociales. Des géographes aux sociologues en passant par les architectes et les urbanistes, l'espace demeure la partie centrale qui donne sens et possibilité à leurs activités. Il n'en est pas moins pour les littéraires et plus précisément les romanciers qui font de l'espace une des matières premières de leur texture romanesque. En littérature, l'espace permet de mieux étudier et de mieux saisir le comportement des personnages, leur psychologie et les différentes actions qu'ils exercent. Il existe dès lors une relation indissociable entre l'espace et l'action. Car l'action est en elle-même un noyau incontournable pour appréhender l'espace, d'autant plus qu'elle constitue le fondement de tout récit littéraire. Ainsi, l'espace occupe une place de choix dans toute œuvre de création romanesque parce qu'étant « le lieu qui fonde le récit et qui donne à la fiction l'apparence de la vérité »¹¹³. De ce fait, pour donner plus de ténacité et de candeur aux réalités qu'ils veulent mettre en exergue, les romanciers inscrivent leur récit dans des espaces géographiques concrets facilement identifiables soit par leurs noms, soit par des marques ou des empreintes qui leur sont propres. Dans ce sens, l'importance de l'espace n'échappe pas au contrôle de la romancière Sénégalaise Aminata Sow Fall dont les œuvres reflètent entièrement le milieu d'où elle puise son inspiration. En effet, en tant que romancière foncièrement ancrée dans la culture et la tradition africaine, elle décrit avec minutie des phénomènes et des pratiques qui font sans doute penser à l'espace africain et ses démembrements que sont l'espace rural et l'espace urbain. A cet effet, l'œuvre romanesque d'Aminata Sow Fall, précisément *Douceurs du bercail*, *L'empire du mensonge* et *L'ex-père de la nation* nous permettra d'analyser dans cette étude la quintessence de l'espace à travers des manifestations et des caractéristiques spécifiques à chacun de ses espaces précités.

Chapitre 1 : l'espace africain

Tout auteur qui prétend représenter l'espace africain se donne l'obligation d'aller au-delà du cadre physique et de s'imprégner aux valeurs culturelles et traditionnelles qui symbolisent l'identité africaine. Dans cette optique, Aminata Sow Fall en est un exemple typique. En effet, à côté des réalités sociales et politiques, la lecture de ses romans offre une belle occasion de déceler une autre réalité de l'Afrique, une Afrique aux emprises des pratiques

¹¹³ H Mitterrand, *Le discours du roman*, P.U.F., Paris, 1980, p.194.

ancestrales et des croyances dogmatiques. Ainsi, l'espace africain se reconnaît de prime abord par la croyance au mythe, la parole des vieillards et le statut de la femme.

1.1. La croyance au mythe

Pour bien visualiser l'espace africain, et rendre une copie conforme à sa réalité, les écrivains africains se sont assigné la tâche de faire de leurs œuvres « une sorte de carte d'identité et de passeport culturel »¹¹⁴. Ce faisant, ils font recours à la tradition africaine et au « patrimoine oral par la mise à jour et l'exploitation du mythe »¹¹⁵. Défini comme un « récit fabuleux, souvent d'origine populaire »¹¹⁶, le mythe est une réalité vivante dans le monde africain. C'est pourquoi, en tant qu'élément cher à la mentalité africaine, il occupe une bonne place dans les œuvres littéraires des auteurs africains. Dans ce sens Aminata Sow Fall n'est pas en reste. Elle introduit allégrement dans ces romans des récits qui font sans doute allusion au mythe dans le but de montrer la spécificité de l'espace africain et ses richesses culturelles. C'est ainsi que nous pouvons voir des récits qui mettent en scène des êtres humains qui entretiennent un « dialogue permanent avec les êtres et les souffles mystérieux des « peuples » invisibles mais bien réels » (L'EM, p.20). Ce dialogue aboutit généralement à un pacte scellé entre les humains et ces êtres représentant symboliquement des forces physiques et considérés comme des divinités. Pour justifier cet état de fait, nous pouvons prendre comme exemple le récit raconté par la mère de Madiama à celui-ci dans *L'ex-père de la nation* ; récit dans lequel elle relate la relation de l'homme et de la chèvre :

La chèvre ... Elle était de tous les animaux, le plus liée à l'homme et avait dit :

Je vous demande de ne jamais manger ma viande, et de ne jamais prendre ma peau pour vous confectionner des objets utilitaires. Pour vous prouver mon amitié, j'accepte d'être sacrifiée quand le mauvais sort ou la maladie vous menacent mais ne me tuez jamais pour satisfaire vos instincts. Ne prenez pas ma vie que pour la donner aux Esprits (*L'EPN*, p. 37).

La lecture de cet extrait laisse voir la signature d'un pacte de confiance entre l'homme et la chèvre. En effet, ce pacte montre la dimension extraordinaire et surnaturelle de la chèvre qui se voit à travers les paroles par le biais desquelles elle donne des ordres à l'homme avec une tonalité autoritaire qui justifie peut être le choix de la première personne du singulier « je », du verbe « demande » et la répétition des négations « ne jamais » ainsi que l'usage de l'impératif

¹¹⁴ Dr Guillaume Taïgba Roudé, « Le rayonnement de la tradition littéraire orale dans le roman africain contemporain : une poétique réaliste ». In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité* op.cit, p.187.

¹¹⁵ Koffi Désiré Niamien, « Les nouvelles écritures romanesques africaines et la problématique de l'identité culturelle : étude du réalisme merveilleux, fantastique et magique chez Maurice Bandaman ». In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, op.cit, p.132.

¹¹⁶ Dictionnaire Le Robert.

présent à la forme négative « ne prenez pas ». Cet ordre révèle que cet animal se distingue des autres animaux dont l'homme se sert pour « satisfaire ses instincts ». Il est au contraire dépositaire d'un pouvoir mystique consistant à garantir la stabilité, la paix et la protection de l'homme contre « le mauvais sort ou la maladie ». Il est donc destiné à être sacrifié pour calmer les « Esprits » quand ceux sont en colère. Toutefois, si l'homme s'aventure dans le risque de ne pas tenir sa promesse, c'est la désolation et la terreur qui s'ensuivent comme répercussion sur la communauté. Tel qu'on peut le voir dans ce passage du *Douceurs du bercail* : « tout le village de mes aïeux était englouti par les eaux en une fraction de seconde parce que la mer était en colère. Caprices de génies mystérieusement digérés par mon grand-père et les siens » (*DDB*, p.87-88). En fait ces lignes offrent une occasion de comprendre la cause des catastrophes naturelles, la famine et d'autres malheurs qui s'abattent souvent dans certaine localité. Ainsi, en mettant en scène des êtres humains et des êtres symbolisant des forces physiques, l'auteur nous plonge dans le merveilleux dans la mesure où elle décrit un monde « situé dans un passé indéfini, lointain ou dans un ailleurs temporel dans le cadre de la science-fiction »¹¹⁷. Ce choix du récit mythique est pour Aminata Sow Fall un moyen de rappeler à l'homme le symbole de la parole donnée, de l'inviter à honorer ses promesses et d'éviter surtout la trahison. Il s'appréhende comme « une tentative de refléter la réalité complexe d'un continent qui diffère à tous points de vue des autres communautés humaines »¹¹⁸. C'est aussi un moyen de se joindre aux auteurs postcoloniaux qui manifestent dans leurs œuvres « le désir de reprendre possession de leur monde originel [...], de réinterpréter leur propre histoire et leur propre réalité »¹¹⁹. Pour Alioune Tine cette option « permet au romancier et au lecteur de se ré-territorialiser dans la production et d'aménager un cadre où se réfracte leur propre identité culturelle »¹²⁰. Nous comprenons par là que le recours au mythe permet donc de mieux vulgariser l'espace africain et de montrer ses valeurs.

Par ailleurs, en tant qu'élément de forte caractéristique dans l'espace africain, le recours au mythe se fait sentir par la présence en permanence de personnages incarnant le rôle d'héros légendaire, et ayant une incidence sur la société ou sur la communauté humaine dans son ensemble, de par ses actions et ses paroles. En effet, ce type de personnage mythique est souvent

¹¹⁷ Koffi Désiré Niamien, « Les nouvelles écritures romanesques africaines et la problématique de l'identité culturelle : étude du réalisme merveilleux, fantastique et magique chez Maurice Bandaman ». In: *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, op.cit, p.134.

¹¹⁸ Chihab Besra, « La poétique du réel dans Une autre couleur du bonheur de Paule Auriane Ntchouadep », op.cit, p.48.

¹¹⁹ Jean-Pierre Durix, « Le réalisme magique : genre à part entière ou auberge latino-américaine ? ». In : *Le réalisme merveilleux*, Paris, L'Harmattan, 1998, p.14.

¹²⁰ Alioune Tine, « Pour une théorie de la littérature africaine ». In : *Présence Africaine* n°133-134, 1984, p.111.

pris comme un repère monumental et cité en exemple quand la communauté cherche des solutions à adopter face à une quelconque situation. Dans l'œuvre romanesque d'Aminata Sow Fall, la parole de ce personnage mythique sonne comme une leçon ou un précepte bien assimilé qui a une forte emprise sur la mémoire collective d'une communauté. Il est sans cesse convoqué pour justifier un acte ou une décision. Nous pensons dans ce sens au père de Mignane qui convoque les propos de son grand-père pour dissuader Mapaté qui se prend pour un indigent dans *L'empire du mensonge* en ces termes :

Mapaté, mon grand-père enseignait Nit day nitté : l'être humain doit porter les valeurs qui honorent sa condition. Pour dire la vraie richesse humaine. Par sa dignité, la dimension impalpable de sa personnalité. Celle qui, par le sens et la raison, anime son esprit, son cœur, sa conscience. Et lui inspire le devoir... mieux... le réflexe de sauvegarder l'honorabilité de sa condition (L'EM, p.31).

Ce rappel du père de Mignane aux propos de son grand-père montre que celui-ci jouit d'une respectabilité incommensurable et bénéficie des faveurs considérables à l'image d'un seigneur au sein de sa communauté. Cela peut se justifier par la mémorisation de ses paroles par ses petits-fils, l'usage du verbe « enseigner » à l'imparfait de même que l'absence de repères spatiaux temporels qui semble témoigner que ces paroles ont été plusieurs fois transmises à de nombreuses générations. Aussi, ces paroles concourent à « l'exaltation de comportements ou d'idées propres à convaincre les hommes que leur vie ne peut avoir de sens que dans la perspective du renforcement de leur groupe social »¹²¹. Nous voyons de ce fait que la parole est d'une puissance non négligeable dans l'espace africain où elle constitue « l'expression par excellence de la force vitale de l'être dans sa plénitude »¹²², et cela se manifeste à « des niveaux très différents de la vie sociale »¹²³. Cette force vitale de la parole dans l'univers africain se sent également dans *L'ex-père de la nation* quand Madiama se remémore des recommandations de son père à l'endroit de son frère aîné Bara. Tel qu'on peut le voir dans ces lignes :

Père disait à Bara : « le pacte qui me lit à la mer survivra en toi. Lorsque je disparaîtrai continue à lui demander ta pitance. Tu puiseras en elle les ressources qui te permettront de prolonger et d'entretenir la paix que j'ai ouverte pour toute la lignée ». [...] Et chaque matin, à l'aube, comme le lui avait recommandé père il allait fouiller dans le ventre insondable de la mer et rapportait à la famille la pitance (L'EPN, p.52).

La puissance de la parole dans cet extrait se note par l'attention que Madiama porte à son égard alors qu'elle ne lui est pas destinée. Ce qui pourrait prouver l'usage du style direct, le mélange de l'imparfait et du futur simple qui justifie que c'est une parole intarissable,

¹²¹ Mohamadou Kane, *les contes d'Amadou Coumba : du conte traditionnel au conte moderne d'expression française*, Nouvelles Éditions Africaines, Dakar, 1968, p.31.

¹²² Léopold Sédar Senghor, « l'esthétique négro-africaine ». In : *Liberté 1*, Paris, Seuil, 1964, p.209.

¹²³ Gneviéve Calame Griaule, « La littérature orale ». In : *colloque sur l'art nègre*, tome 1, Présence Africaine, 1967, p.243.

prononcée dans le passé, mais et qui peut servir encore de leçon pendant longtemps pour les générations futures. Cette puissance de la parole dans la mémoire collective est aussi visible dans *Douceurs du bercail* à travers cette philosophie ancestrale convoquée par Asta dans ses propos : « mon grand-père et les siens disaient que la terre ne ment jamais » (*DDB*, p.88). Dès lors, « le mythe se présente en l'occurrence comme une parole bien vivante qui fonctionne comme un repère et un recours pour les individus lorsqu'ils ont besoin de donner un sens à leur vie »¹²⁴. Ainsi, en mettant en exergue le rappel des personnages aux paroles ancestrales, l'auteur inscrit ses œuvres dans un cadre typiquement africain où l'oral exerce une forte dominance sur l'écrit. C'est dans ce sillage que Roger Mercier affirmait à raison que « le point primordial à ne pas oublier quand on est appelé à apprécier la littérature [néo-] africaine est que, sinon dans sa réalisation, du moins dans ses sources, elle est une littérature orale »¹²⁵. Aussi, ce recours à la tradition orale est un moyen habile pour Aminata Sow Fall d'inviter la jeune génération au respect des Anciens, « gardiens de la sagesse traditionnelle »¹²⁶, au mode de vie et à la croyance et à philosophie ancestrale.

Au final, il est aisé de remarquer que le recours au mythe par le biais de la relation entre les êtres humains et les souffles mystérieux des « peuples » invisibles et par le respect des paroles ancestrales est un repéré non négligeable pour la reconnaissance de l'espace africain. Ceci fait penser au rôle prépondérant des vieillards dans la société africaine.

1.2. Le rôle des vieillards.

Dans l'espace africain le vieillard occupe une place centrale et y joue un rôle déterminant. Pétri de sagesse et de vertu morale, il joue le rôle de guide, de veilleur d'alerte et oriente la jeune génération sur le droit chemin. De par l'importance que lui confère son âge, il juge et décide ce qui semble bon pour la communauté. C'est peut-être sur la base de ce constat qu'Hampaté Bâ affirme : « en Afrique, quand un vieillard meurt c'est une bibliothèque qui brule »¹²⁷. A cet effet, pour prouver l'importance du vieillard, Aminata Sow Fall lui accorde une place de grand choix dans ses œuvres. Elle met en relief des personnages qui incarnent parfaitement le rôle du vieillard à travers des conseils et des recommandations pour la bonne

¹²⁴ Jean Dérive, « Quand le roman s'amalgame au mythe. Usage d'un modèle mythologique africain dans "Les Soleils des indépendances" d'Ahmadou Kourouma », [en ligne] consulté le 26 novembre 2022 à 12h 59mn. URL : <https://www.halshs.archives-ouvertes.fr>.

¹²⁵ Cité par Dr Guillaume Taïgba Roudé, « Le rayonnement de la tradition littéraire orale dans le roman africain contemporain : une poétique réaliste ». In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité* op.cit, p.187.

¹²⁶ Mohamadou Kane, op.cit, p.31.

¹²⁷ Amadou Hampaté Bâ, discours prononcé à l'UNESCO. [En ligne]. <https://www.dicocitation.com>, consulté, le 25/12/2022.

marche de la société et la conduite des individus. Nous pensons dans ce sens aux conseils de Bara à l'endroit de Madiama, lorsque celui-ci lui fait part de son désir de diriger le pays, tel que l'indique ces passages :

Père disait que le premier mérite d'un homme est savoir juger de ses capacités. Toi seul sais ce que tu peux... Mais rappelle-toi en toute occasion que tout règne humain est éphémère. Si tu t'engages dans cette voie, que ça soit seulement dans l'intention de servir tes semblables. Prépare toi une belle sortie si tu t'engages, et pense y toujours comme si à chaque instant elle est imminente. N'oublie pas non plus que cette voie est pleine de tentations... n'essaie pas de ressembler à Dieu si tu veux réussir (*L'EPN*, p.23).

Dans ces lignes, Madiama consulte Bara parce que celui-ci est l'ainé de la famille, donc naturellement il joue le rôle du père de famille. Ce faisant il est de son rôle et de son devoir de donner son avis pour « pérenniser et sauvegarder le legs »¹²⁸ de leur père. Connaissant parfaitement son rôle, Bara invite son jeune frère à faire son choix en toute liberté selon ses propres « capacités », de ne pas se laisser influencer par une quelconque voix et de ne jamais considérer le pouvoir comme une fin en soi. Ce qui pourrait justifier la répétitions de la deuxième personne du singulier « toi » et de la présence de l'adjectif qualificatif « éphémère ». Il l'invite aussi à assainir ses intentions, de faire preuve d'altruisme, de loyauté et de servitude envers ses « semblables », par la voix de qui il compte accéder au pouvoir. C'est également une occasion pour Bara de rappeler à Madiama les embuches que comporte une telle entreprise, non sans lui recommander l'humilité en lui faisant comprendre que seul Dieu dispose d'un pouvoir éternel. Ainsi, par l'entremise de Bara, Aminata Sow Fall nous présente « un mode de cohésion typiquement africain »¹²⁹ où c'est la personne la plus âgée qui donne d'abord son avis avant l'exécution de toute décision, quelle que soit sa valeur. En outre, le rôle du vieillard consiste à préparer l'enfant à devenir un futur responsable, doté d'un esprit critique et d'une solide mentalité lui permettant de disséquer les réalités de la vie. Nous retrouvons ce rôle dans *L'empire du mensonge*, chez Sada qui invite son fils Diery à prendre part aux causeries qu'il entretient avec ses amis. De ce fait, « il pensait pouvoir ainsi développer ses capacités de réflexion et d'analyse en l'amenant à comprendre les enjeux de notre monde et à choisir sa voie, en toute liberté, dans la dignité. [...] avec les normes de respect, de retenue et de sociabilité. (*L'EM*, p.13). Ainsi, en entraînant son fils au cœur des discussions, Sada cherche à « l'initier pour en faire un homme mûr »¹³⁰. En effet, cette option de Sada est un héritage qu'il doit à son

¹²⁸ Amadou Sow, « Langue et culture du terroir dans la Greve des battù ».In : *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière*, op.cit., p.43.

¹²⁹ Chiab Besra, « La poésie du réel dans Une autre couleur du bonheur de Paule Auriane Ntchouadep », op.cit. p.54.

¹³⁰ Ernest Bassane, « Initiation et subjectivisation du personnage dans trois romans francophones : L'Enfant noir de Camara Laye, Crépuscule des temps anciens de Nazi Boni et Les deux maris de Adiza Sanoussi ».In : *Annales*

père ; car depuis tout petit celui-ci s'est donné la mission de faire de lui un homme intègre, courageux et vêtu de toutes les qualités morales. C'est ainsi qu'il le lui rappelait sans cesse : « Un homme digne de ce nom doit vaincre les difficultés sans lamentations stériles et honteuses » (L'EM, p. 20). Ce type d'éducation est aussi de mise dans *Douceurs du bercail* avec la maman de Yakham qui s'efforce quotidiennement pour inculquer des valeurs de dignité et de pudeur chez son enfant. De ce fait, elle lui recommande d'être dans le droit chemin, d'être endurant et d'éviter surtout les mauvaises tentations. C'est dans ce sens que nous pouvons comprendre ses propos : « Yakham, mon fils écoute : aujourd'hui plus que jamais, arme-toi de ton jom (dignité) et de ton fayda (courage). [...]. Et quoi qu'il arrive, évite le chemin du diable » (DDB, p.113). Par-là, nous pouvons dire que le rôle des parents consiste à amener leurs enfants à devenir dans l'avenir des individus ayant de bons comportements et « aguerris face aux défis qui se présentent à eux »¹³¹. Dès lors, il est possible d'admettre que l'espace africain est une grande école qui « illustre les attitudes à imiter ou à rejeter, les pièges à discerner et les étapes à franchir lorsqu'on est engagé dans la voie difficile de la conquête et de l'accomplissement de soi »¹³².

Ainsi, à travers le rôle prépondérant attribué aux vieillards, Aminata Sow Fall attire l'attention sur la place considérable des vieillards et œuvre pour la pérennisation des valeurs ancestrales. De plus, comme dans tous les enseignements celui des vieillards aboutit à des résultats fructueux sur le comportement des enfants dans la société. En effet, grâce à cette éducation les enfants deviennent des individus matures, capables de discerner le bon et le mal. Leur maturité les aide à éviter les mauvaises tentations et d'être utiles pour eux, pour leurs parents ainsi que pour leur communauté. C'est le cas de Sada dans *l'empire du mensonge*, qui se présente comme un enfant sérieux. C'est ainsi qu'il est aimé et apprécié de tous, selon la description de la narratrice :

son émouvante disponibilité à se mettre au service des autres, à la maison et dans le quartier : faire les commissions, refusant poliment les pièces ou les friandises qu'on voulait lui offrir en retour, conformément à l'ordre strict des parents ; porter sur ses frêles épaules un fardeau arraché des mains d'adultes essoufflés ; participer aux travaux domestiques (L'EM, p.22).

Ces beaux témoignages à l'endroit de Sada montrent que celui-ci est un enfant éduqué sur les principes de générosité, de solidarité et de désintéressement. Ce qui fait qu'il se met au « service des autres » sans jamais attendre de créance de la part de ces derniers. C'est aussi un enfant plein de pitié, de respect et d'obéissance pour les adultes. C'est en sens qu'il vient en aide des « adultes essoufflés en portant sur ses épaules le fardeau arraché de leurs mains ». En

de l'Université de Moundou Norbert Zongo/ Koudougou, Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Burkina Fasso Vol.7(1), 2020, p.127.

¹³¹ Ibid, p.125.

¹³² Amadou Hampâté Bâ, *Contes initiatiques Fulbe.Njeddo Dewal, mère de la calamité*, Paris, 1984, p.10.

fait, à travers cette description l'auteure nous fait savoir que dans l'espace africain l'enfant n'appartient pas seulement à ses parents, il est le fruit de toute la communauté. Il doit dès lors le même respect à toutes les personnes ayant le même âge que ses parents. Cette éducation au respect et à l'obéissance est moyen pour les parents de faciliter « l'intégration harmonieuse »¹³³ de leurs enfants dans la société et de les préparer à faire preuve de « responsabilité dans leur milieu de vie »¹³⁴. Par ailleurs, de par la force et la rigueur de l'éducation, les enfants deviennent des êtres inaliénables et interchangeable, même quand ils sont en dehors de leur famille ou de leur pays. Ils gardent les mêmes principes, les mêmes valeurs, « les tabous ou les codes qui leur ont été enseignés par sa famille ou sa société »¹³⁵. De ce fait, même en cas d'échec dans la quête d'une aventure meilleure ils retournent intacts dans leur pays d'origine avec de nouvelles idées tirées de leur expérience et qui, leur permettent de rebondir et de refaire leur vie. A cet effet, nous pensons à Yakham et sa bande dans *Douceurs du bercail*. Après les douloureuses épreuves, les humiliations et les traitements infamants vécus à l'étranger, ils ont trouvé l'ingénieuse idée de retourner au bercail et de se lancer dans le domaine de l'agriculture sur une terre fertile dénommée « Natangué » (*DDB*, p.127) qui signifie bonheur, abondance et paix. Ce faisant, « consolidée grâce à l'imagination, le dynamisme et l'enthousiasme fou des promoteurs, la prospérité avait pointé au bout du nez » (*Ibidem*). Ainsi, cette prouesse réalisée prouve que Yakham et ses amis ont reçu dès le bas âge une solide formation qui a fait d'eux des gens aguerris capables de faire face et vaincre les difficultés qui se présentent devant eux. Ils peuvent dès lors être considérés comme des « candidats valeureux »¹³⁶; et leur aventure peut être qualifiée d'épreuve glorifiante car elle aboutit à un « résultat euphorique »¹³⁷.

En somme, au regard de toutes ces considérations réunies, il sied de retenir que dans l'espace africain les vieillards jouent un rôle important dans l'éducation, la formation et l'accomplissement des jeunes. Il est aussi à noter que grâce à cette éducation les jeunes deviennent des individus intègres, utiles pour leurs et pour la société toute entière. Au demeurant, à côté du rôle des vieillards, l'espace africain se distingue aussi par la place particulière réservée à la femme.

¹³³ Claire Déhon, « Le réalisme africain : un mode en évolution ». In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, op.cit., p.27.

¹³⁴ Ernest Bassane, op.cit., p.129.

¹³⁵ Yambo Ouologuem, *Le devoir de violence*, Paris, Seuil, 1968. p 68.

¹³⁶ Jacques Fame Ndongo « les sources traditionnelles de la littérature écrite », op.cit., p.95.

¹³⁷ George Ngal « Civilisation noire et littérature », op.cit, p 96.

1.3. Le statut de la femme

Le statut de la femme est un élément déterminant dans la reconnaissance de l'espace africain. C'est pourquoi il constitue un thème majeur pour beaucoup d'auteurs qui veulent peindre la société africaine. C'est dans cette mouvance que s'inscrit Aminata Sow Fall dont la plupart de ses œuvres traitent la question de la femme africaine. En effet, à l'instar des auteurs appelés féministes, elle met en exergue la particularité de l'espace africain dans le traitement entre l'homme et la femme. Le premier porte le statut de « seigneur et maître »¹³⁸ qui a toujours raison et qui doit décider de tout. « Il sait jouir d'une hégémonie princière et avait le dernier mot devant les femelles »¹³⁹. Quant à la deuxième, elle est vouée à l'obéissance et au silence. Elle doit être « docile, soumise, travailleuse, elle [ne doit] jamais dire un mot plus haut que l'autre »¹⁴⁰, tel que l'enseigne la tradition. Son rôle est de s'occuper entièrement aux travaux domestiques et chercher à satisfaire son mari. Ainsi, conscient de ce privilège que lui « confère son sexe, »¹⁴¹, l'homme abuse royalement de son pouvoir et impose son diktat à la femme. Et ceci par le biais de la violence verbale, physique ou morale. Nous pouvons citer à ce propos l'exemple de Yandé dans *L'ex-père de la nation*, qui a tant souffert avec les supplices que lui fait subir son mari Boly. C'est ainsi qu'elle affirme :

Je n'avais pas pensé au naufrage avec Boly. De l'avoir épousé m'avait donné des vertiges [...] Je lui avais tout donné jusqu'à mon amour propre. Supporter tous ses caprices. Lui laver les pieds avec de l'eau tiède, les masser avec de la crème pour les rendre doux et prendre les coups de pieds si mes touches avaient par trop dépassées l'intensité de la caresse [...] Je n'avais pas le droit de changer une lampe électrique. Quand il était en voyage, il fallait subir l'obscurité et attendre son retour. J'étais là pour balayer, astiquer et préparer des mets délicats qu'il aimait déguster (*L'EPN*, pp.122-123).

Nous notons dans ce passage une déception de la part de Yandé qui avait cru peut être que son mariage avec Boly lui ouvrirait les portes du bonheur. Cette déception peut-être illustrée par l'usage du plus que parfait et de la forme négative « Je n'avais pas pensé », du mot « naufrage » et « vertiges » qui laissent voir que la relation de Yandé et son mari vire au drame. En plus, les sacrifices consentis par la femme qui a « tout donné jusqu'à son amour-propre, supporter tous les caprices de son mari, lui laver les pieds, les masser » pour faire plaisir à son homme et de prendre en retour « des coups de pieds » de sa part renforcent davantage l'idée de la déception et de la souffrance qu'éprouve la femme dans son domicile conjugal. A cela s'ajoute son manque de liberté et d'épanouissement qui la prive « le droit de changer une lampe électrique et la contraint de vivre dans « l'obscurité » quand son mari « était en voyage ».

¹³⁸ Aminata Sow Fall, *Le Revenant*, op.cit, p.91.

¹³⁹ Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit, pp.40-41.

¹⁴⁰ Ousmane Sembene, *Les Bouts de Bois de Dieu*, Presses Pocket, 1971, pp. 170-171.

¹⁴¹ Aminata Sow Fall, *Le Revenant*, op.cit., p.23.

Du reste, dans cette union, Yandé est considérée comme un objet voire un robot dont le rôle se limite à exécuter sans piper mot tel que l'indiquent ces verbes d'action « balayer », « astiquer », « préparer ». « Elle ne doit jamais faire des remarques à son mari »¹⁴². D'une manière générale, dans ce passage, « l'image prédominante de la femme que l'on perçoit c'est celle d'une machine qui est poussée çà et là afin de satisfaire aux besoins égoïstes de l'homme »¹⁴³. Ce spectre de violence subie par la femme peut se lire également dans *Douceurs du Bercaïl*, par le biais du personnage Asta qui se fait torturer par son mari Diouldé à l'endroit de qui elle vouait un amour profond. Ce faisant, malgré les tentatives de dissuasion de sa mère qui lui fait remarquer que « Diouldé n'est pas beau » (*DDB*, p.167), Asta se laisse dominée par son amour propre en nourrissant la ferme conviction et l'espoir de trouver le bonheur chez ce dernier. Malheureusement, quelques temps seulement après le mariage Asta découvre que Diouldé n'est pas la personne auprès de qui elle peut trouver protection, car celui-ci lui « inflige de plus en plus régulièrement des sévices moraux et corporels » (*Ibid*, pp.165-166). En fait, l'attitude de Diouldé et de Boly à l'égard des femmes entre en droite ligne avec l'idée de Bienvenue, dans *La nouvelle Romance* d'Henri Lopes, selon laquelle : « Les femmes ne sont pas de la même espèce que les hommes. Il faut les battre. Bien, bien, bien. Après, ça les soulage. Alors, elles peuvent comprendre tout ce qu'on leur dit »¹⁴⁴.

Ainsi, à travers ces exemples nous pouvons retenir que l'espace africain est un espace où l'homme se targue de son privilège pour monter son hégémonie à la femme qui est considérée comme une subalterne qui n'a qu'un rôle complémentaire »¹⁴⁵. Cependant, cette conception ne fait pas l'unanimité au sein des hommes dans la société africaine. S'il existe des uns qui exercent leur suprématie dans la violence, il en existe d'autres qui pensent que la femme est un être à part entier au même titre que l'homme. Elle mérite respect, considération et protection et doit jouir de son droit de s'exprimer. C'est dans ce sillage qu'il faut appréhender les conseils de Mame Fara Diaw à Sada dans *l'empire du mensonge*, lorsque celui-ci a décidé d'épouser une de ses petites filles. C'est ainsi qu'il le met en garde contre certains actes ignobles à l'endroit de la femme : « mon fils [...] chez nous, on n'insulte pas les femmes, on ne les bat pas, elles ont droit à la parole dans toutes les affaires du couple. Quoique l'on puisse dire maintenant » (*L'EM*, p.76). A travers les propos de Mame Fara Diaw se dégage une volonté pour l'auteure de montrer que les femmes ont le même droit que les hommes en ce qui concerne

¹⁴² Henri Lopes, *Tribaliques*, Yaoundé, Clé, 1971, p.56.

¹⁴³ Joseph Akanbi Adewuyi, « L'image, de la Femme, dans L'œuvre, Sembienienne », in : *Global Journal of Arts Humanités and Social Sciences* Vol.3, No.8, août 2015, p.2.

¹⁴⁴ Henri Lopes, *La nouvelle romance*, Yaoundé, Clé, 1976, pp.19-20.

¹⁴⁵ Jarmila Ortavo, op cit, p.69.

le respect, la dignité, et l'intégrité physique et morale. Elle œuvre dès lors pour un rapport de complémentarité, de connivence et de respect mutuel entre l'homme et la femme.

De plus, cette marque de considération est un gage de sécurité qui permet à la femme de se sentir fière d'elle-même, capable d'aller à la conquête de sa dignité et de montrer son savoir-faire. De ce fait, elle n'attend rien de l'homme. Elle se bat pour sa survie et celle de sa famille. C'est le cas d'Asta Diop qui partage avec ses compatriotes la pertinente initiative de se lancer dans le secteur agricole, après une mésaventure en occident. Chemin faisant, elle devient en tant que femme, chef d'entreprise et permet à bon nombre de jeunes de retrouver l'espoir qu'ils avaient perdu et forment avec eux une communauté où « chaque habitant se sent membre [et] où la solidarité et la convivialité prévalent »¹⁴⁶. En fait, au regard de son charisme et de sa carrure de leader nous pouvons admettre qu'Asta est une femme qui « a tellement de force, pas seulement intellectuelle, mais spirituelle, quelque chose de mystérieux »¹⁴⁷. Nous retrouvons ce même caractère chez la maman de Madiama dans *l'ex -père de la nation*. En effet, « en dehors du temps qu'elle consacrait à la vente du poisson, elle avait passé toute sa vie dans les champs, bravant le vent, la foudre et la pluie [...] sur le lopin de terre dont elle avait fini de faire un jardin d'abondance » (*L'EPN*, p.62).

Ces exemples montrent que la femme africaine est dotée d'une bravoure lui permettant de mettre son savoir-faire au service de la société. En mettant en scène ces types de personnages féminins, l'auteure veut nous amener à avoir une conception de la femme africaine non pas seulement vouée aux travaux domestiques mais celle qui participe à la bonne marche de sa communauté. C'est aussi pour elle une façon de montrer que la tradition ne doit pas un frein contre l'émancipation de la femme.

Somme toute, nous pouvons déduire à travers cette étude que la croyance aux mythes, le rôle des vieillards dans la formation des jeunes et la place des femmes sont des éléments peuvent permettre de reconnaître facilement l'espace africain. Toutefois, force est de reconnaître que l'espace africain est composé de deux mondes différents que sont le monde rural et le monde urbain.

¹⁴⁶ Awa Coumba Sarr. « Au-delà du miroir: Réalisme-utopie et problématique de l'immigration dans "Douceurs du bercail" d'Aminata Sow Fall ».In: *Nouvelles Études Francophones*, Vol 28, n°1, 2013, p.140.

¹⁴⁷ Ada Uzoamaka Azodo, « À la recherche de l'âme africaine : écriture et imagination chez Aminata Sow Fall », propos recueillis à Dakar, C.A.E.C, mars 2004, p.16.

Chapitre 2. L'espace rural

La description du monde rural a été un élément clé dans la peinture de la société africaine pour beaucoup d'écrivains africains francophones. En effet, toutes les générations d'écrivains confondues, plus particulièrement les romanciers, accordent une large part et une importance capitale à l'espace rural dans le but de se rappeler de leur « enfance villageoise »¹⁴⁸, ou de montrer le mode de vie de cette population. Nous voyons cette même préoccupation chez la romancière Aminata Sow Fall dont la lecture de ses œuvres permet de déceler l'image du monde villageois à partir de certains distinctifs, tels que la pratique des activités primaires, le vivre ensemble et la misère.

2.1. La pratique des activités primaires :

Le monde rural est par essence caractérisé par le respect, et la pérennisation des croyances et pratiques ancestrales. Il est le lieu où les populations comptent essentiellement sur des activités de l'agriculture, l'élevage et la pêche pour survivre. Léguées par les ancêtres, ces activités s'imposent comme un sacerdoce pour tous les membres de la société villageoise. Ce qui fait que, pour une activité comme l'agriculture, ces derniers, partout où ils se trouvent sont obligés de regagner le village, quand l'hivernage arrive, parce qu'ils ont la conscience qu'« il est temps d'aller préparer les champs »¹⁴⁹. Cette obligation de retour au village pour les travaux champêtres est évoquée dans *L'empire de mensonge* par Mapaté qui s'indigne de l'accaparement des terres dans les villes par les investisseurs étrangers et se rend compte que seul le travail de la terre permet aux autochtones de rivaliser avec ces derniers. C'est dans cette mouvance que s'inscrivent ses propos : « je retournerai là-bas, dans mon terroir, je cultiverai mon champ avec la famille. Nous pouvons faire autant que ces personnes qui exploitent nos terres. Nous devons nous convaincre que nous le pouvons ! » (*L'EM*, p. 20). Cette affirmation laisse comprendre que l'agriculture est une activité collective qui engage tous les membres de la famille, sous l'ordre du chef. Dans ce sens, « tous les travailleurs de la maison exploitent en commun un terroir indivis »¹⁵⁰. Il en est ainsi dans *Douceurs du bercail* où le travail de la terre fait la réputation des populations villageoises, comme nous pouvons le voir dans ce passage :

« Keur Ndong, village de cultivateurs perdu dans la savane, jadis célèbre pour sa prospérité [...]. Une loi vieille obligeait chaque homme valide à produire à la saison des pluies, trois fois de céréales qu'ils en faillaient pour faire vivre une famille jusqu'à la prochaine récolte » (*DDB*, p. 73).

¹⁴⁸ Jean Claude Bationo, « la ville, objet de civilisation et de littérature en cours français et de langue étrangère », [en ligne], consulté le 04/01/2023, URL : <https://www.doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2405>, p.246.

¹⁴⁹ Aminata Sow Fall, *L'appel des arènes*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines du Sénégal, 2015, p.57.

¹⁵⁰ Savonnet-Guyot Claudette, « La communauté villageoise comme système politique : un modèle ouest africain. ». In: *Revue française de science politique*, 25^e année, n°6, 1975, p.1117.

Dans ces lignes, nous notons que la terre est un immense trésor qui permet aux habitants du monde rural de subvenir suffisamment à leur besoins alimentaires pendant une longue période. Mieux encore, le surplus de céréales produites constitue « le grenier économique qui servait d'épargne à la famille »¹⁵¹ en cas de circonstances ou d'événements inattendus. Avec l'agriculture donc les populations du monde rural disposent d'une capacité de prévoyance qui leur permet de vivre décemment en toute saison. Pis, à côté de l'agriculture, le monde rural est caractérisé par la pratique de la pêche. Cela est visible dans *L'ex-père de la nation* avec Bara qui hérite de son père « [...] la vieille pirogue [...] aussi deux pagaies, un fil et un harpon. Et chaque matin à l'aube, comme le lui avait recommandé [son père], il allait fouiller dans le ventre insondable de la mer et rapportait à la famille la pitance quotidienne » (*L'EPN*, p. 52). De même, dans *L'empire du mensonge* la pêche constitue une activité avantageuse qui permet à Sada et à Bougouma d'assurer les moyens de subsistances à leur famille, tel que nous le fait savoir la narratrice à travers ces lignes : « Sada et Bougouma décidèrent de se mettre à la pêche. La pêche s'avéra fructueuse. La priorité à Sabou, selon ses préférences du jour. Le reste vite écoulé dans le panier de ménagères ou les caisses de vendeurs de poissons frais ou séchés » (*L'EM*, pp.34-35). En effet la lecture de ces passages permet de voir que la pêche offre des avantages fructueux aux habitants du monde rural, au même titre que l'agriculture.

Ainsi, il convient de retenir que l'agriculture et la pêche sont des activités phares qui caractérisent l'espace rural. Il est possible dès lors, de dire que l'espace rural « s'offre aussi comme matériau à modeler, à travailler, pour remplir des fonctions diverses: fonctions primaires de l'abri et du lieu nourricier »¹⁵². En outre, la pratique de ces activités garantit l'autonomie et l'indépendance aux populations rurales. Avec les profits qu'ils tirent de ces activités, ces dernières n'attendent pas grand-chose de la part du pouvoir étatique. Elles doivent leurs moyens de subsistance grâce aux produits agricoles et halieutiques. De ce fait, « elles assurent par elles-mêmes et pour elles-mêmes la quasi-totalité des produits de consommation courante »¹⁵³. Ce qui fait que dans ces contrées « personnes n'y quémante, personne ne demande l'aumône » (*DDB*, p.154), car la nourriture y est abondante et la vente de ces produits permet aux membres d'une famille de participer à la « contribution et à l'allègement de la dépense quotidienne » (*L'EM*, p.36). Partant de là, nous pouvons admettre que la pratique de ces activités est une gage de sécurité et d'autonomie pour les populations villageoises, en ce

¹⁵¹ Ousmane Sembène, *Le Mandat*, op.cit, p.23.

¹⁵² Lévy-Leboyer, *Psychologie et environnement*, Paris, P.U.F, 1980, p.17.

¹⁵³ Jean Capron, « Univers religieux et cohésion interne dans les communautés villageoises traditionnelles, Africaines ». In : *International African Institute*, Oxford University Press, 1962, p.137.

sens qu'elle leur donnent l'occasion de vivre dans la dignité et fait d'elles une communauté qui « vit en autarcie »¹⁵⁴. C'est fort de ce constat qu'Asta lance cet appel solennel dans lequel elle invite ses compatriotes au retour à la terre, d'où ces propos : « aimons notre terre; nous l'arroserons de notre sueur et la creuserons de toutes nos forces, avec courage [...], nous récolterons et bâtirons. [...] Nos mains calleuses en rencontreront d'autres en de chaudes poignées de respect et de dignité partagée » (*DDB*, p.88). Cet appel d'Asta résonne comme une conviction selon laquelle le travail de la terre donne la possibilité de vivre à l'aise de conquérir son indépendance et d'aller librement à la rencontre des autres sans gêne ni inquiétude. En effet, cette indépendance due à la pratique des activités primaires donne à croire que les communautés villageoises sont érigées en « mini république au sein de la république »¹⁵⁵, d'autant plus qu'elles n'attendent pas l'appui gouvernemental pour mener leur vie. Cette façon de vivre est considérée par Françoise Héritier comme une « évolution de certaines communautés villageoises vers la constitution de petites fédérations à but défensif ou matrimonial qui aurait pu un jour les conduire à adopter des institutions communes »¹⁵⁶. Une telle observation est aussi celle de Jean Carpon qui estime que « le système villageois autonomie et souveraineté des communes représente une forme stable d'organisation politique générale »¹⁵⁷. Ces remarques révèlent que les communautés villageoises sont des communautés libres qui ont leur propre politique et qui ne se soucient pas de l'existence d'un pouvoir étatique. A cet effet, leur autonomie semble traduire un caractère « réfractaire à toute organisation centralisée »¹⁵⁸ car, elles comptent sur elles même pour se prendre en charge en toute circonstance. Même en cas de maladie elles font recours à la médecine traditionnelle au détriment de la médecine moderne pour laquelle elles ont une méfiance accrue. Pour preuve, nous pouvons citer la maman de Madiama qui sollicite les plantes médicinales pour soigner la maman de Sanou, tel qu'on peut le voir dans ce passage :

Une nuit, Sanou était venue réveiller ma mère. Elle semblait obsédée par la fièvre qui brûlait sa mère. ... Dès l'aube, ma mère avait ratissé la brousse et en avait apporté un baluchon de racines, d'herbes, d'écorces et de feuilles de toute sortes. Elle avait préparé des potions qu'elle avait fait avaler à grande peine la malade. Pour dire adieu à la maladie Tante Ngoné avait pris un bain de décoction de feuilles trempées pendant trois jours par ma mère ... une lueur sublime s'était répandue sur le visage de ma mère quand Tante ngoné était allée s'asseoir... Nous tous avons respiré un air de délivrance (*L'EPN*, pp. 98 -99).

¹⁵⁴ Savonnet-Guyot Claudette, op.cit, p.1117.

¹⁵⁵ Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit, p.58.

¹⁵⁶ Françoise Héritier, « La paix et la pluie, rapports d'autorité et rapport au sacré chez les Samo ». In : *L'homme*, vol. XIII, cahier 3, 1973, p 133.

¹⁵⁷ Jean Carpon, « Association d'âge, économie, pouvoir chez les populations bwa Pwesya », in : *D. Paulme (dir.), Classes et associations d'âge en Afrique de l'Ouest*, Paris, Pion, 1971, p. 25.

¹⁵⁸ Savonnet-Guyot Claudette, « La communauté villageoise comme système politique: un modèle ouest africain. », op.cit, pp.1114-1115.

Nous voyons à travers cet extrait que la maman de Sanou souffre d'une douleur insupportable qui pourrait se justifier par le choix du verbe « brûler » à l'imparfait et la panique qui pousse sa fille à réveiller la maman de l'autre pendant la « nuit ». A cela s'ajoute la croyance aveugle et la confiance de la maman de Madiama à la médecine traditionnelle. Une telle confiance se fait sentir par la présence du déictique temporel « dès l'aube », le verbe « ratisser » qui semblent traduire la spontanéité avec laquelle celle-ci est partie cueillir les ressources de la brousse. De plus, nous pouvons noter une maîtrise parfaite de cette dernière à la médecine traditionnelle qui s'explique par le mélange des différentes parties de la plante médicinale et les différentes voies par lesquelles la malade use les médicaments. Cette maîtrise a permis donc à la maman de Sanou de dire « adieu à la maladie ».

En somme, il est clair dans cette analyse que la pratique des activités primaires est un aspect symbolique et déterminant dans l'espace rural. A travers cette description, l'auteure veut attirer l'attention sur les avantages qu'offrent ces pratiques, mais aussi inviter les populations du monde rural surtout les jeunes de les pérenniser au lieu d'aller chercher ailleurs une aventure hasardeuse. Hormis la pratique des activités primaires, l'espace rural se caractérise dans les romans d'Aminata Sow Fall par la convivialité qui existe entre ses habitants.

2.2. La convivialité

L'espace rural offre un cadre de bon vivre et de mieux être à l'individu. C'est un espace convivial où l'homme ne se sent jamais esseulé grâce à la vie communautaire qui y est un mode irréfragable. Ce mode de vie communautaire suppose l'existence et l'importance du groupe pour l'individu ; car sans le groupe celui « semble ne pas avoir de vie »¹⁵⁹. Autrement dit, l'existence de l'homme n'a de sens que dans le groupe. Cette idée est aussi partagée par Assane Sylla qui demeure persuader que « l'individu existe bien, mais par le groupe, à l'intérieur du groupe : il vit, agit et se réalise dans le groupe, grâce au groupe »¹⁶⁰. Pour sa part, Ngakoutou Timothée justifie la primordialité du groupe pour l'homme par le fait que c'est à partir de lui que « ce dernier comprend les autres, que tout le monde se comprend, que l'homme se conforme et se justifie »¹⁶¹. Nous pouvons retenir de ces analyses que le groupe est indispensable dans l'existence et dans l'accomplissement voire dans l'épanouissement de l'individu. Et le groupe n'est possible que par le vivre ensemble et l'acceptation de l'autre qui constituent le socle de la

¹⁵⁹ Paré-Kaboré, « L'Éducation traditionnelle et la vie communautaire en Afrique : repères et leçons d'expériences pour l'éducation au vivre-ensemble aujourd'hui ». In : *Revue des sciences de l'éducation* Volume 48, numéro 1, 2013, p.31.

¹⁶⁰ Assane Sylla, *Les valeurs de civilisation sénégalaises d'hier à aujourd'hui (aspects philosophiques)*, Ethiopiques, 1982, p. 31.

¹⁶¹ Ngakoutou Timothée, *L'éducation africaine demain : continuité ou rupture ?* Paris, L'Harmattan, 2004, p.26.

convivialité dans le monde rural. Ces aspects de convivialité figurent en bonne place dans les œuvres d'Aminata Sow Fall. Nous en avons pour preuve *L'empire du mensonge* qui relate la cohabitation de trois familles dans une même maison, tel que l'indique ce passage :

Le hasard avait réuni les trois familles dans une maison [...]. Trois baraques, ni eau ni électricité. Une hutte dans un coin de la cour, en guise de toilettes. Une cour assez spacieuse pour toutes les activités domestiques : linge ; cuisine ; palabres ; tam-tam ; danses et animations à l'occasion ; espace de jeux pour les enfants. La bonne humeur y régnait (*L'EM*, p. 17).

L'analyse de cet extrait laisse percevoir de prime abord que ces familles ne sont liées ni par le sang ni par un quelconque lien de parenté, d'où l'usage du groupe nominal « le hasard ». Ce qui est frappant ensuite c'est ce que ces dernières vivent dans une précarité extrême qui se lit par leur type d'habitat « baraques », leur manque d'éléments de nécessité comme « eau » et « électricité » et leur toilette inconfortable faite de « hutte ». Cependant, malgré leur précarité ces familles vivent à l'aise et en harmonie grâce à leur cour spacieuse où elles mènent leurs activités mais surtout grâce à « la bonne humeur qui y règne ». En fait, la cohabitation de ces familles permet de dire que cette maison « garde son aspect rural et certaines pratiques de la tradition [dans la mesure où] la vie communautaire, et le partage entre les gens»¹⁶²d'origine différente ne souffrent d'ombre d'aucun doute. Elle démontre également que les habitants de cette maison forment « un clan soudé où les individus trouvent assistance et protection contre toute épreuve »¹⁶³. Ainsi, cette considération prouve que le cadre rural est l'espace « fondamental de la sociabilité ; un lieu de convivialité »¹⁶⁴, comme le fait remarquer Christophe Bonnet. Cette importance du vivre ensemble est aussi évoquée par Ardo dans *Douceurs du bercail* lorsqu'il raconte les conditions de vie dans son village en ces termes : « ici Natangué y a de la paix mais la vie est difficile, dure, dure pour le ventre mais le corps aussi. Mais au moins on se sent vivre parce qu'il y a les autres » (*DDB*, p.207). Il en est de même dans *L'ex-père de la nation* où la notion de vivre ensemble est une réalité palpable. Pour s'en convaincre, il suffit de lire cette affirmation de Madiama :

Nous avons une voisine nommée Gnagna. Nous l'avons connu à Dadjié [...]. La cohabitation était partie sous le signe d'une bonne entente qui ne souffrait jamais aucune brèche et, à la longue, nos deux familles avaient fusionné. La palissade qui séparait nos deux maisons n'avait pas de fonction et même un pan en avait été abattu pour faciliter la circulation. (*L'EPN*, p.96).

Ces propos de Madiama indiquent d'abord que le voisinage entre les deux familles débouche sur une parfaite cohésion, et sur une acceptation mutuelle, tel que le semble montrer

¹⁶² Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, op.cit, p.85.

¹⁶³ Chihab Besra, « La poétique du réel dans Une autre couleur du bonheur de Paule Auriane Ntchouadep », op.cit, p.53.

¹⁶⁴ Christophe Bonnet, « Espaces urbains, espaces communautaires, espaces de violence : les géographies de Ways of Dying de Zakes Mda. In: *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, vol. 25, n°99-100, 1998, p.54.

les expressions « une bonne entente » et l'usage de la négation « ne jamais » qui insiste sur la franchise, la sincérité et la pureté de leur relation. De plus, cette sincérité a fini par engendrer une fraternité et une union indestructible qui font que ces voisins deviennent une famille indivisible selon ces termes « nos familles avaient fusionné ». Nous notons par la même occasion que cette volonté de fusionner les deux familles atteste sans conteste « l'expression spatiale d'une commune volonté de vivre ensemble »¹⁶⁵; ce qui pourrait expliquer la démolition de la « palissade qui séparait les deux maisons ». Par ricochet, au-delà de la nature de leur relation, la manière d'être de ces familles donne une image du paysage villageois où les maisons sont « blotties les unes contre les autres »¹⁶⁶. En fait, en décrivant le mode de vie des habitants du monde rural sur la base de l'acceptation de l'autre et du vivre ensemble, l'auteure nous enseigne que celui-ci est une « résistance au processus de désintégration que n'importe quelle forme d'immixtion étrangère risque d'opérer au sein de la société en question pour l'extraire à sa force de cohésion »¹⁶⁷.

D'une manière générale, nous pouvons dire que le vivre ensemble et l'acceptation de l'autre sont des principes de convivialité inviolables dans l'espace rural. Par ailleurs, cette convivialité villageoise s'illustre dans l'entraide et le partage. En effet, dans la philosophie et la conception des populations du monde rural il est du devoir pour chacun de venir en aide à son prochain en cas de besoin. De ce fait, « l'individu est encadré, pris en charge par le groupe à toutes les étapes de sa vie dans le cadre d'une solidarité communautaire »¹⁶⁸. Cette solidarité communautaire apparaît dans *Douceurs du bercail* à travers cet émouvant témoignage de la narratrice :

Il peut arriver que des gens soient frappés par une calamité : incendie, champs dévastés par les crues ou des précipitations sautereaux. Ces gens-là ou les autres qui ont tout fait mais semble avoir la guigne, chacun sait qu'on doit les aider. On attend la nuit profonde. Pieds nus et emmitouflé dans des pagnes pour ne pas être reconnus, on va derrière les palissades juste devant la porte, ce qu'on peut offrir : habits, céréales, œufs, viande, poisson, parfois quelques pièces ou un billet de banque caché dans un petit panier de riz ou de niébé. Et la vie continue sans gloire pour les uns et sans honte pour les autres (DDB, p.155).

Il ressort d'abord dans cet extrait que le fait d'aider son prochain en cas de malheur est une obligation ou une loi édictée dans la société et qui s'applique sans exception à tous les membres de celle-ci. Cela peut être illustré par la présence des pronoms indéfinis « chacun et on » des verbes « savoir et devoir » qui montrent le caractère générale de la loi. A cela s'ajoute

¹⁶⁵ Savonnet-Guyot Claudette, « La communauté villageoise comme système politique : un modèle ouest africain. », *op.cit.*, p.1125.

¹⁶⁶ Ibid, p.1123.

¹⁶⁷ Chihab Besra, « La poésie du réel dans Une autre couleur du bonheur de Paule Auriane Ntchouadep », *op.cit.*, p.51.

¹⁶⁸ Paré-Kaboré, « L'Éducation traditionnelle et la vie communautaire en Afrique : repères et leçons d'expériences pour l'éducation au vivre-ensemble aujourd'hui », *op.cit.*, p.20.

l'humilité et l'effacement de ceux qui doivent apporter de l'aide aux nécessiteux. Ces derniers doivent chasser toute tentative ostentatoire et toute idée de voyeurisme dans leurs actions. C'est pourquoi ils choisissent « la nuit profonde » comme moment idéal et s'il le faut se mettre « pieds nus et emmitoufflé dans des pagnes pour ne pas être reconnus ». Cette obligation de donner est un devoir tout à fait naturel et une manière de répondre aux exigences morales de la société qui interdit de bafouer la dignité de l'autre. De ce fait, les donateurs et les bénéficiaires vont avoir en commun le sentiment d'obéir à une règle qui les régit. Ce qui semble attester l'usage de l'opposition dans les expressions « sans gloire » et « sans honte ». En résumé, ce témoignage laisse voir que le monde rural est un espace où les gens manifestent « un ardent désir de sacrifice de soi, un don de soi pour les autres »¹⁶⁹ et apprennent à « être sensible au sort des uns et des autres »¹⁷⁰. Nous retrouvons ce désir du partage dans *L'empire du mensonge* avec la famille de Sada de Mignane et de Boli qui « partageaient sans arrière-pensées la liesse et la ferveur de leurs fêtes religieuses respectives » (*L'EM*, p.17). Il en est de même avec la famille de Madiàù et celle Gnagna dans *l'ex-père de la nation*, selon celui-là : « Nous avons une voisine nommée Gnagna. [...] Nous partageons les mêmes repas » (*L'EPN*, p.96).

Ainsi, ces différents exemples sont une preuve tangible que la convivialité est au centre de la conception et de la philosophie du monde rural pour le bien être de l'individu. A partir de là, l'auteur incite la société à sauvegarder et à perpétuer ces valeurs chères aux ancêtres. Toutefois, cette convivialité se trouve de plus en plus menacée par la pauvreté qui sévit le monde rural.

2.3. La misère :

A côté de la pratique des activités primaires, du vivre ensemble et du partage, le monde rural se caractérise par de nombreuses difficultés qui hantent le sommeil de sa population. Ces difficultés sont souvent liées à l'absence de l'Etat dans cette contrée et la recrudescence des phénomènes d'ordre naturel comme les fortes précipitations ou la sécheresse qui entraîne généralement de lourdes conséquences sur le bien être des habitants. En effet, l'absence de l'Etat se fait remarquer par le manque d'infrastructure digne de ce nom. C'est partant de ce constant que Faty Bâ déclare : « l'accroissement de la pauvreté s'explique [...] par la mauvaise gestion des biens publics par les gouvernants »¹⁷¹, voire l'abandon pur et simple de la part de ces derniers à l'endroit de la population rurale. Un tel abandon se justifie par l'état de

¹⁶⁹ Ousmane Sembéne, *Le Mandat*, op.cit, p.23.

¹⁷⁰ Paré-Kaboré, op.cit, p.3.

¹⁷¹ Faty Bâ, « la critique politique et sociale dans *L'empire du mensonge* et *L'ex-père de la nation* d'Aminata Sow Fall », op.cit, p.24.

délabrement très avancé de certaines structures telles que « des écoles qui ont fini de s'écrouler, des hôpitaux de s'affaisser sur la tête de malades démunis » (*L'EM*, p.11). Dans ces conditions avoir une éducation et avoir un bon soin devient un luxe pour les habitants, d'où l'indignation de Dianor qui compare la médecine occidentale à celle du monde rural en disant : « il faut reconnaître que quand vous avez ces maladies là-bas au moins ils vous guérissent. C'est pas comme chez nous où avoir accès au médecin est un exploit après une forte dose d'humiliation » (*DDB*, p.12). Il en est ainsi de Madiama qui se désole du manque d'équipement dans le poste de santé où il exerçait en tant qu'infirmier. A l'en croire :

C'était par une de ces gardes nuits sans exploit où l'on restait au bout du petit matin l'échine courbée, les idées confuses et la bouche fade. Les faibles de stock de valium et autres somnifères ne trompaient plus la douleur. Comme le cas de la petite Moussou, la fille de Fado. Un simple vaccin l'aurait protégée contre le tétanos qui venait de l'emporter (*L'EPN*, p.117).

Ce récit glaçant témoigne l'incapacité, l'étonnement et les limites de Madiama et ses pairs d'apporter des soins efficaces et d'assister convenablement la malade. Ce que semble montrer l'expression « sans exploits », le verbe « restait » et la juxtaposition de ces actions « l'échine courbée, les idées confuses et la bouche fade » qui insistent d'avantage sur l'inertie de ces derniers. Cette inertie s'explique par l'inefficacité des médicaments ou l'absence de médicaments adéquats pour lutter contre la maladie. En fait, l'adjectif « faibles » et la négation « ne plus » justifient l'impuissance du « valium » et les « somnifères » pour « tromper la douleur ». De plus, l'inertie des infirmiers atteint son paroxysme lorsque la petite Moussou meurt sous leur regard passible. Dès lors ce qu'il y a lieu de noter dans ce passage c'est la négligence et l'abandon des centres de santé du monde villageois par l'Etat. Pour s'en rendre compte il suffit de convoquer la phrase suivante : « Un simple vaccin l'aurait protégée contre le tétanos qui venait de l'emporter ». L'adjectif qualificatif « simple » devant le mot « vaccin » et le verbe « emporter » confirment à quel point les populations du monde rural sont laissées à elles-mêmes. De ce fait, par « faute de moyens et l'absence de stratégies de santé publique efficaces »¹⁷², les populations villageoises n'hésitent pas à faire « recours à la pharmacopée traditionnelle »¹⁷³, « ce qui n'est pas toujours sans risque »¹⁷⁴, si l'on se fie à Cathy Diagne Thioye.

¹⁷² Chihab Besra, « La poétique du réel dans Une autre couleur du bonheur de Paule Auriane Ntchouadep », *op.cit.*, p.52.

¹⁷³ Fatou Diome, *op.cit.*, p.59.

¹⁷⁴ Cathy Diagne Thioye, « L'immigration dans la littérature africaine à travers Douceurs du bercail d'Aminata Sow fall et Le Ventre de L'Atlantique de Fatou Diome », *Mémoire de Maitrise, Littérature Africaine*, Université Gaston Berger de Saint-Louis, UFR des Lettres et Sciences Humaines, Section de Français, 2004-2005, p.85.

D'une manière général, au regard de toutes ces remarques nous pouvons retenir que le monde rural éprouve d'énormes difficultés pour se faire soigner. Ceci est une occasion pour l'auteur de dénoncer la disparité et le traitement inéquitable entre les populations villageoises et les citadins de la part de l'Etat. Pour Florence Paravy « il s'agit principalement de focaliser l'attention du lecteur sur les divergences qui existent entre l'espace du pouvoir et l'espace des défavorisés »¹⁷⁵. En outre, à côté de l'absence de l'Etat, la misère est causée par la fréquence et autres calamités qui sont à l'origine de famine qui oblige souvent « les bras valides d'aller tenter fortune dans les cités urbaines »¹⁷⁶. Dans cette perspective, les romans d'Aminata Sow Fall en constituent des témoignages patents. Nous pouvons citer *Douceurs du bercail* où la narratrice fait part du calvaire des villageois suite à l'avancée de la mer : « tout le village de mes aïeux englouti par les eaux en une fraction de seconde parce que la mer était en colère » (DDB, pp. 87-88). C'est le cas de *l'empire du mensonge* qui fait état de la souffrance du monde villageois en ces mots : « la sécheresse avait durement éprouvé le monde rural et provoqué un exode massif vers la ville » (*L'EM*, p. 18). La même situation est aussi constatée par Madiama dans *l'ex-père de la nation* qui déclare ainsi : « La sécheresse avait poussé une multitude de villages vers les villes, surtout ceux de la région de l'Est où habitait Fado. La route de l'exode semblait être le seul chemin du salut » (*L'EPN*, p.147). Il est clair à partir de ces constats que les phénomènes naturels sont de réelles menaces pour le monde rural en ce sens où ils occasionnent le départ massif des populations des campagnes vers les villes et les installent dans une situation de famine intenable. Ainsi à l'instar de nombreuses œuvres africaines, celles d'Aminata Sow Fall « peuvent ainsi être vues comme des "récits d'itinéraires"[où] les étapes fondamentales de la vie du héros étant marquées par des déplacements qui sont autant d'épreuves infléchissant le sens de son destin »¹⁷⁷. En effet, comme nous l'avons mentionné un peu plus haut ces calamités sont à l'origine de la crise alimentaire qui empêche ces derniers de manger convenablement à leur faim. A cet effet, nous pouvons convoquer le récit d'Ardo à travers lequel il fait la situation de son village. C'est ainsi qu'il confie : « ici Natangué y a de la paix mais la vie est difficile, dure, dure pour le ventre mais le corps aussi » (DDB, p.207). L'existence de la famine dans le monde rural est aussi confirmée par Madiama dans une de ses sorties, en ces termes : « j'avais aperçu le spectre de la faim sur des mains décharnées qui applaudissent à se rompre les phalanges [...]. Une étrange vision m'avait alors saisi : des milliers et des milliers de mains

¹⁷⁵ Florence Paravy, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain 1970-1990*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 175.

¹⁷⁶ Ousmane Sembène, *op.cit.*, p.23.

¹⁷⁷ Florence Paravy, *op. cit.*, pp.18-19.

squelettiques m'assaillant en criant faim » (*L'EPN*, p.68). Ainsi, sur la base de ces révélations, il convient de noter que la famine est une réalité incontestable et « la misère est nue d'une insolente immensité »¹⁷⁸.

Somme toute, bien qu'il soit favorable à la pratique des activités primaires et l'espace de convivialité, le monde rural s'identifie aussi par une misère exacerbée due à l'absence de l'Etat et la recrudescence des phénomènes naturels qui occasionnent le départ massif de ces populations vers les cités urbaines à la quête d'un mieux-être.

¹⁷⁸ Aminata Sow Fall, *Festins de la détresse*, op.cit, p.39.

Chapitre 3. L'espace urbain

La zone urbaine a depuis fort longtemps fasciné les écrivains africains et demeure omniprésente dans leur paysage littéraire. Elle figure en bonne place comme thème majeur dans les œuvres de beaucoup d'auteurs, plus particulièrement les romanciers de toutes les générations confondues. Aminata Sow Fall n'en est pas une exception dans ce sens. Dans ces œuvres, l'espace urbain est décrit comme le lieu de rencontre des individus venus majoritairement des campagnes dans le but « de combler un vide socio-économique, [et] pour s'assurer un minimum de confort existentiel »¹⁷⁹. Chose qui n'est pas forcément évidente, car cet espace devient pour certains un lieu de désillusion, de la perversion et d'oppression.

3.1. Un espace de désillusion

L'espace représente le lieu d'arrivée pour ces milliers de campagnards persécutés par la famine et hantés par les phénomènes naturels, comme « la sécheresse qui pousse une multitude de villages vers les villes, tel que le constate Madiama (*L'EPN*, p.147). Ce faisant, il est considéré comme un lieu de refuge, un espace où les populations du monde rural espèrent trouver le bonheur et la passibilité perdus au village qu'ils prennent pour un endroit « clos et hostile »¹⁸⁰. Cependant, une fois en ville ils découvrent que l'idée qu'ils se faisaient de celle-ci n'est qu'une illusion. Ils se rendent compte que la ville est loin d'être cet espace paradisiaque, pouvant leur permettre de réaliser leur rêve, de se faire fortune et d'améliorer leur condition de vie ou d'assurer à leur famille « la pitance quotidienne » (*L'EPN*, p. 52) . La zone urbaine leur inspire déception et désespoir. Après leur installation, ils se heurtent aux difficultés « d'intégration, se réinventent aux fins de s'assumer et s'adapter à leur nouvel espace d'accueil »¹⁸¹. Ainsi, pour s'adapter à leur nouvel espace d'accueil, et pour survivre ils sont obligés de s'engager dans des travaux pénibles et très souvent risqués moyennant des salaires dérisoires. C'est le cas d'Ardo qui raconte les difficultés qu'il a rencontrées lors de son séjour en ville, comme suit :

Vous avez raison de venir. Ici Natangué y a de la paix mais la vie est difficile, dure, dure pour le ventre mais le corps aussi. Mais au moins on se sent vivre parce que y a les autres, c'est pas comme chez vous en ville. J'y suis resté cinq ans pour améliorer mon existence. Regarde tour à tour y a rien

¹⁷⁹ Cheikh Tidiane Diop, cité par Raymond Houndfodji, « Rapport causal et conséquentiel entre la politique et l'immigration dans Douceurs du bercail », *op.cit*, p.192

¹⁸⁰ Cathy Diagne Thioye, « L'immigration dans la littérature africaine à travers Douceurs du bercail d'Aminata Sow fall et Le Ventre de L'Atlantique de Fatou Diome », *op, cit*, p.83.

¹⁸¹ Josué Olloé Kékéré, « La problématique de l'identité dans le roman migrant : une quête réaliste ». In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, *op.cit*, p. 167.

... c'est pourquoi j'étais parti. C'est pire là-bas pas de travail ou des métiers harassants ou avilissants pour presque rien ... ça ne nourrit pas un homme ... quinze mille francs (DDB, p.207).

Nous notons à travers cet extrait que le passage d'Ardo en ville se solde par une grande déception. Une telle déception se sent à partir de la comparaison entre le village et la ville. Pour lui, le village est certes difficile mais il est plusieurs fois mieux que la ville du simple fait qu'il y a pas la solitude parce « y a les autres ». En comparant ces deux zones Ardo semble être pris par la nostalgie de la vie communautaire qui caractérise le village contrairement en ville où règne l'individualisme qui fait que personne ne s'occupe de personne ; chacun est préoccupé par sa propre survie. Ce constat est aussi fait par Roger Chemain dans son ouvrage critique *la ville dans le roman africain* en ces termes : « la solidarité entre voisins, la charité islamique, sont donc entamées par les dures lois de la lutte pour la vie, génératrice d'un individualisme dans la société urbaine »¹⁸². Ce constat montre que la vie en milieu urbain n'est pas une chose facile pour les ressortissants du monde rural. Cette difficulté est renforcée par les adjectifs « pire », « harassants » et « avilissants » qui renseignent sur le caractère pénible des métiers qui s'offrent en ville pour des salaires misérables « quinze mille francs », qui malheureusement « ne nourrit pas un homme ». A côté d'Ardo, nous pouvons citer l'exemple de Bougouma dans *L'empire du mensonge*, qui est contraint d'effectuer des activités harassantes pour s'en sortir en ville, comme il le prouve dans ces lignes : « Je tourne en rond, viens de temps en temps à « la décharge » pour trouver par-ci par-là des choses, n'importe quoi, que je vends en plus de mon métier de porteur au marché d'en face » (*L'EM*, p. 32). Il en est de même que Mapaté qui, en tant que père de famille compte sur la débrouillardise dans « une décharge d'ordures » (*L'EM*, p.20), à recherche d'objets usés qu'il va vendre en retour pour nourrir sa progéniture.

Il ressort donc de ces exemples que l'idée selon laquelle l'espace urbain offre une meilleure condition de vie est une illusion pour les ressortissants des campagnes, en ce sens qu'ils ne se soucient pas « du problème du logement et de l'emploi comme issues à leur situation précaire »¹⁸³. Ce qui fait que certains sont amènes à ériger « quelques baraques pour n'avoir pas à payer les loyers de plus en plus chers dans les villes » (*DDB*, p.107). En outre, conscients que la ville n'est pas l'endroit idéale où ils peuvent trouver des solutions à leurs souffrances, les candidats à l'exode rural regrettent de fort belle manière leur séjour dans l'espace urbain. De ce fait, ils renvoient leur esprit vers leur lieu d'origine en se rappelant des avantages qu'offre celui-ci. C'est dans ce sens que nous pouvons comprendre la position d'Ardo

¹⁸² Roger Chemain, *la ville dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1981, p.213.

¹⁸³ Chihab Besra, « La poétique du réel dans Une autre couleur du bonheur de Paule Auriane Ntchouadep », op.cit, p. 51.

à travers ces lignes : « jusqu'à présent dans nos villages personne n'y quémade, personne ne demande l'aumône. Difficile à croire pour ceux qui dans nos grandes villes sont littéralement assaillis, harcelés parfois agressés par des armées de mendiants des deux sexes et de tout âge » (*DDB*, pp.154-155). En effet, si personne ne quémade au village c'est parce que les gens comptent sur les activités primaires notamment sur l'agriculture pour trouver leurs moyens de survie, c'est surtout parce que y a la vie collective qui impose aux gens de venir en « aide et de soutenir les membres d'une même communauté dans certaines passes difficiles »¹⁸⁴. Par contre, en ville, ces actes de solidarité font souvent défaut dans la mesure où chacun ne pense qu'à lui seul. Ce qui explique parfois « la cohorte surréaliste [...] d'enfants morveux en haillons, de vieilles personnes éclopées, d'adolescents agressifs s'acharnant »¹⁸⁵ sur des personnes pour leur soutirer de quoi ils peuvent vivre. Ce sentiment de regret est aussi partagé par Sabou dans *L'empire du mensonge*, lorsqu'elle explique leur passage en ville. Pour elle : « Il faisait bon vivre là-bas, au village. On ne sait jamais apprécier ce que Dieu nous a offert. À la ville, nous étions en enfer au cœur de la grande ville » (*L'EM* p.31). Dans ces phrases, Sabou fait l'éloge du village en évoquant la possibilité que procure celui-ci, avant de révéler les difficultés qu'elle éprouve avec sa famille en ville qu'elle assimile à « l'enfer ». En décrivant le village comme un endroit où il fait bon vivre et la ville comme l'enfer, nous sentons dans les propos de cette dernière une « autocritique voire une prise de conscience de leurs propres responsabilités »¹⁸⁶ de leur situation précaire qu'ils vivent en ville. A partir de cet instant l'espace urbain se présente à eux comme un mirage, un lieu cousu d'embuches, ou « une forêt truffée de pièges »¹⁸⁷, pour reprendre les termes de Médou Mouwomo.

De plus, cette prise de conscience amène certains voyageurs les plus conséquents à envisager le chemin du retour au bercail, et de dresser des perspectives une fois arrivés. Ils s'engagent à sensibiliser les siens sur la fausseté de la conception qu'ils ont de la ville et sur la nécessité de revaloriser les pratiques des activités primaires léguées par les ancêtres. C'est dans cette logique que s'inscrit la ferme résolution de Mapathé lorsqu'il affirme: « quand je retournerai là-bas, dans mon terroir, je cultiverai mon champ avec la famille. Nous pouvons faire autant que ces personnes qui exploitent nos terres. Nous devons nous convaincre que nous le pouvons ! » (*L'EM*, p. 20). Nous pensons également à Asta qui prévoit une invite solennelle à l'endroit de ses proches de rester travailler chez eux. C'est ainsi qu'elle promet : « quand je

¹⁸⁴ Ousmane Sembéne, *Le Mandat*, op. cit, p.139.

¹⁸⁵ Aminata Sow Fall, *Festins de la détresse*, op. cit, p.43.

¹⁸⁶ Andréa Cali, « Douceurs du bercail : une voie pour l'Afrique », op.ci, p.242.

¹⁸⁷ Médou Mouwomo, *Afrika Ba'a*, Yaoundé, Clé, 1969, pp 64-65.

sortirai d'ici, je serai plus à l'aise pour dire à mes frères, sœurs, parents et amis que l'eldorado n'est pas au bout de l'exode mais dans les entrailles de notre terre ». (DDB, p.87). En fait ces deux propos révèlent que la seule issue possible pour vivre dignement et décentement sans sortir de chez soi c'est le retour au travail de la terre notamment à l'agriculture.

En fin de compte, il sort évident dans cette analyse que l'espace urbain est une véritable illusion voire une utopie pour les populations qui ont fui le village pour y faire fortune ou améliorer leur condition de vie. En réalité, la mise en exergue de cet espace est pour Aminata Sow Fall une manière de faire apprendre à ces dernières que l'on est mieux à l'aise que chez soi, mais aussi de faire savoir que le bonheur que l'on cherche ailleurs se trouve à porter de main. Il suffit juste de mettre à son profit les valeurs de son terroir au risque de s'engouffrer dans la perversion.

3.2. Un espace de perversion

Le déplacement des populations du monde rural vers la zone urbaine et les situations malencontreuses qu'ils y rencontrent entraîne souvent un changement de comportement manifeste de la part de celles-ci. En effet, face aux difficultés liées à l'insertion, à la quête d'emploi et d'une meilleure condition de vie, bon nombre de ressortissants des campagnes se trouvent désemparés et désorientés en ville. Ils deviennent dès cet instant des êtres complètement aliénés car « être désorienté dans l'espace est une aliénation »¹⁸⁸, selon Edward T Hall. Par conséquent, le cadre urbain devient pour eux « un espace aliéné et aliénant, mais un lieu de profondes contradictions et de conflits »¹⁸⁹. Tout porte à croire que cet espace est un lieu de contradiction parce que les ressortissants, pour la plupart d'entre eux, se mettent dans une situation de confusion entre leur culture d'origine et celle qu'ils trouvent en ville. Ainsi, par manque de repère, ils finissent par délaisser leur culture et adopter celle de l'espace urbain qui les pervertit et les pousse à faire des choses qui vont à l'encontre de l'éducation reçue au village. Ce qui conduit Jean Claude Bationo à affirmer à juste titre que « la ville ne semble pas être un lieu de succès, mais plutôt de perte et de perversion. Le vol, la prostitution le loisir sont des maux qui caractérisent la ville »¹⁹⁰, et Mohamadou Kane de renchérir : « Les valeurs modernes s'étaient attachées à pulvériser de manière subtile et symbolique, les structures de la société traditionnelle »¹⁹¹. Pour ces critiques, la ville est le lieu par excellence de la perversion

¹⁸⁸ Edward T.Hall, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1966, p.134.

¹⁸⁹ N'gom, M'bar, « Réalité post-coloniale et expérience urbaine dans Niiwam d'Ousmane Sembéne », in : *Morgan State University*, n°8, 1999, p.291.

¹⁹⁰ Jean Claude Bationo « la ville, objet de civilisation et de littérature en cours français langue étrangère », op.cit, p.246.

¹⁹¹ Mouhamadou Kane, *Roman africain et tradition*, Dakar, NEA, 1982, p.294.

et de la disparition des valeurs traditionnelles. Ces pertes de valeurs se font remarquer à profusion dans les romans d'Aminata Sow Fall. En guise d'illustration nous pouvons convoquer *Douceurs du bercail* précisément dans ce passage où la narratrice nous fait part de la triste histoire de Diaola et sa sœur Fabella qui se sont laissé emporter par les plaisirs de la vie au point de briser leur avenir. Ce qui suscite le désespoir de leur mère qui regrette de la sorte en invitant leur jeune frère à ne pas suivre leur pas. C'est ainsi qu'elle affirme :

Toi mon fils, tu laveras notre honneur. Regarde comme Diaola est perdu, pour lui-même, perdu pour nous, perdu pour tout le monde, réduit à néant par la drogue. Un poids mort alors qu'il est l'aîné de la famille et devait assurer la relève. Et regarde Fabella qui s'est abandonné corps et âme dans les bras de Satan, les enfants qu'elle fait à la chaîne aussi facilement que boire un verre d'eau. Trois enfants sans père n'est-ce pas une double calamité (*DDB*, p.109).

Ce passage laisse sentir des sentiments de tristesse et de désolation d'une mère déçue par le destin tragique de ses fils. Ce faisant, elle commence par montrer son désarroi à l'endroit du fils, par le biais de la gradation ascendante notée dans cette phrase : « perdu pour lui-même, perdu pour nous, perdu pour tout le monde » et la répétition du verbe « perdu » au passé composé qui dénotent que ce dernier n'a aucune utilité dans la société car « réduit à néant par la drogue ». Ensuite, l'usage de l'expression « poids mort » et la locution conjonctive « alors que » semblent davantage insister sur le désespoir de la mère à l'égard du fils qui dans l'ordre normal des choses « devait assurer la relève en tant qu'aîné de la famille » et doit donner le bon exemple à ses jeunes frères et sœurs. Le désespoir de la mère va également à la direction de la fille qu'elle considère comme une fille de meures légères, du fait que celle-ci soit victime de grosse répétitive. Ce qui vaut peut-être la présence de la comparaison : « les enfants qu'elle fait à la chaîne aussi facilement que boire un verre ». Ce qui rend la mère plus irritante c'est qu'elle ne connaît personne qui se présente pour réclamer la paternité des enfants malgré leur nombre impressionnant « trois enfants sans pères ». Du coup elle est totalement dépassée par la situation délicate à la quelle ses fils l'ont mise et qu'elle qualifie de « calamité ». En résumé nous sommes en face d'une maman qui est non seulement déçue et désespérée, mais aussi déshonorée par ses fils dépourvus de repère. Cependant elle compte sur son fils cadet pour « laver l'honneur » de la famille. En fait, dans cet extrait l'auteur souligne l'absence de contrôle et la fuite de responsabilité des parents dans l'éducation des enfants. Pour Afsata Paré-Kaboré cela est dû du fait que : « l'organisation communautaire permettant une prise en charge collégiale et globale de l'enfant laisse la place à la nucléarisation des familles, de sorte que l'encadrement de proximité, est en perte de vitesse »¹⁹² dans la pratique d'éducation. Dans la

¹⁹² Afsata Paré-Kaboré, « L'Éducation traditionnelle et la vie communautaire en Afrique : repères et leçons d'expériences pour l'éducation au vivre-ensemble aujourd'hui », *op.cit.*, p.11.

même foulée Joseph Ki-Zerbo soutient que « c'est le processus d'individualisation qui est en marche [en ville] et qui explique, le fait que les enfants ne bénéficient plus de la sagesse des aînés »¹⁹³. Cela voudrait peut être dire qu'en ville c'est la loi du laissé aller qui vaille contrairement au village où il est irrémédiable pour les jeunes de faire ce qu'ils veulent, de surcroît de mettre au monde des enfants avant le mariage. Pour la bonne raison qu'au village « chacun de ses actes et gestes était pesé et étudié »¹⁹⁴.

Tout au plus, la perversion dans l'espace urbain se traduit par le banditisme, la délinquance juvénile et le vol qui s'érigent en règle dans cette contrée. En effet, par manque de repères ou par perte de valeurs, nombreux jeunes issus du village et éduqués à la probité, se laissent s'acoquiner avec des malfaiteurs qui les entraînent au vol. Ainsi, loin de leurs origines, ils ne craignent ni ne regrettent plus rien ; tout objet est à leurs yeux matière à dérober pour se tirer d'affaire. A cet effet, le cas de Bougouma dans *L'empire du mensonge* en est une illustration parfaite, comme en témoignent ces lignes :

Quand un groupe d'adolescents l'enleva un jour, au petit matin, au coin de la rue où il mendiait, sous la menace d'un couteau [...] ils l'entraînèrent au racket dans l'un des marchés les plus fréquentés de la ville, et, bien sûr, à la bagarre pour se tirer d'affaires. Il était devenu un as du déverrouillage presque automatique des voitures, au point que le chef de sa bande l'avait surnommé « Automatique » (*L'EM*, p.33).

Dans ce passage Bougouma est décrit comme un cambrioleur professionnel qui maîtrise sans faille les techniques du cambriolage. Une telle maîtrise est rendue visible par l'expression « as de déverrouillage automatique », l'usage du « a » majuscule sur le titre « Automatique » que lui attribue le chef de la bande. Nous notons par la même occasion que la zone urbaine est un véritable repaire de brigand, qui « recèle des dangers, et le désordre »¹⁹⁵, selon les termes de Mouhamadou Kane. Cette assertion trouve ses preuves par le fait que les endroits les plus fréquentés de la ville comme les marchés demeurent le point de convergence des malfaiteurs qui s'organisent en « bande » et qui circulent avec des armes telle que le « couteau » pour effectuer leur besogne.

Par ailleurs, si dans *L'empire du mensonge* et *Douceurs du bercail* la perversion se lit par le vol et la débauche, dans *L'ex-père de la nation* elle s'exprime par la pratique de la prostitution. En effet, face aux aléas de la vie en ville ou aux besoins de s'offrir du luxe, certaines filles s'adonnent à des pratiques hétérodoxes en foulant aux pieds les règles morales qui leur ont été inculquées au village. Il s'agit pour la plupart des cas « des filles frustrées par

¹⁹³ Joseph Ki-Zerbo, *Eduquer ou périr*. [En ligne], [https:// www. érudit.org](https://www.érudit.org), consulté le 10/05/2023.

¹⁹⁴ Ousmane Sembene, *Niiwam*, Paris, Présence Africaine, 1987, p.19.

¹⁹⁵ Mouhamadou Kane, op.cit, p.223.

une société qui les refuse »¹⁹⁶. Nous pensons dans ce sens à Yandé qui, pour se venger contre les violences répétitives que lui fait subir son époux « ne trouvant rien de mieux à faire que d'ébouillanter [celui-ci] » (*L'EPN*, p.126). Un tel acte ignoble lui vaut non seulement la malédiction des siens, mais aussi la prison où elle est contrainte à « douze ans de travaux forcés parmi des prostituées et criminels. » (ibidem). Après avoir purgé sa peine, ne sachant plus où aller, elle avait trouvé ses amies d'infortune. Avec, celle-ci, elle faisait le trottoir sur la plus belle corniche de la ville. En se lançant dans cette pratique jugée indigne par sa famille, elle offense de nouveau celle-ci. Ce qui suscite la colère de son frère qui nourrit l'envie de la tuer pour purifier leur famille, étant donné dans les sociétés traditionnelles « la prostitution est perçue comme une pratique obscène, immorale et impure »¹⁹⁷. En fait, si Yandé ose se lancer dans la prostitution malgré le regard répugnant de la tradition à l'encontre de cette pratique, c'est parce que « le milieu urbain lui procure un certain anonymat qui lui permet de faire fi des normes les plus élémentaires de la tradition »¹⁹⁸. Telle est la position de Modibo Diarra qui voit la ville comme un espace de liberté et de libertinage et suggère que « la ville est opposée au village où les vieillards ont l'œil sur tout et interdisent certains comportements qui font certes plaisir aux jeunes mais constituent des manquements graves à la morale et aux mœurs »¹⁹⁹. En d'autres termes, le milieu urbain est un espace où l'individu trouve la liberté de faire sa vie comme il le souhaite, sans être contraint à aucune loi. Ce que semble confirmé par Mohamed Aziza qui pense que « les bouleversements sociaux qu'a connus et que connaît encore l'Afrique ont favorisé l'apparition dans les grandes villes de groupements importants de femmes qui vivent plus ou moins largement de la prostitution. »²⁰⁰. Il est clair dans ces analyses que la prostitution est une pratique obscène et bannie par les sociétés traditionnelles mais facile à voir dans les sociétés urbaines.

En somme, il ressort évident dans cette étude que l'espace urbain est un milieu de perversion dans la mesure où il favorise la disparition des valeurs traditionnelles et conduit au

¹⁹⁶ Mamadou Samb, *De pulpe et d'orange Autobiographie d'une prostituée dans une ville ouest-africaine*, Dakar Nouvelles Editions Numériques Africaines, p.17.

¹⁹⁷ Guedeyi Yaeneta Hayatou, « le mécanisme de la représentation du pouvoir dictatorial dans le roman africain francophone après la période coloniale. Le cas d'*ex-père de la nation* d'Aminata Sow Fall et *Branle-bas noir et blanc* de Mongo Beti », op.cit, p.39.

¹⁹⁸ Roger Chemain, *la ville dans le roman africain*, op.cit, p.213.

¹⁹⁹ Modibo Diarra, « La ville dans le roman africain : lieu de libertinage, d'incarcération et du souvenir colonial ». In : *Études des langues, littératures et cultures*, vol 6, n 1, Université des Lettres et des Sciences Humaines de Bamako, 2022, p.66.

²⁰⁰ Mouhamed, Aziza, *Patrimoine culturel et création contemporaine en Afrique et dans le monde arabe*, Dakar, NEA, 1977, p.21.

libertinage. Du reste il est aussi un milieu où les individus peinent à s'épanouir librement, un milieu où les individus se sentent perpétuellement opprimés.

3.3. Un espace d'oppression

La ruée massive des populations des campagnes vers les villes crée un surpeuplement débordant que rien ni personne ne peut stopper. Lieu de croisement de plusieurs personnes venues de divers horizons, la zone urbaine devient « espace tumultueux »²⁰¹ où règne une insécurité grandissante à cause de la délinquance juvénile qui ne cesse de gagner du terrain. En fait, dominés par un désœuvrement total et « désarmés face au manque d'emploi ou de qualification professionnelle, [certains jeunes] trouvent dans la violence l'unique recours à leurs problèmes »²⁰². Une telle situation hante le sommeil des habitants de la ville et les met dans un état d'oppression où ils peinent à « s'assumer pleinement »²⁰³ dans leur épanouissement et de vaquer librement à leurs occupations. Dans ce sens, l'agression subie par Mapaté dans *L'empire du mensonge* est illustrative à plusieurs niveaux. C'est ainsi que la scène est racontée :

Un jour, à « la décharge » [...] Sous un amas de gravats, faisant « sa récolte » quotidienne dans les ordures, Mapaté avait aperçu un bout de manche. Veste ? Pardessus ? Il avait tiré de toutes ses forces pour l'extraire à la fois des gravats. Pendant qu'il s'obstinait à vouloir la remettre en forme, quatre gaillards sortirent du bois. L'un d'eux s'approcha de Mapaté. Le regard mauvais, le ton sec, la voix rauque. Il intima : Remets ça là où tu l'as pris ! Mapaté n'a manifestement rien compris. Le temps d'un éclair, le poing de l'homme s'écrasa comme une bombe sur son visage. Mapaté tomba. L'homme ricana comme un ogre assouvi en le voyant s'affaïsser si tristement. Un de ses trois autres compagnons envoya un coup de pied bien ajusté sur les fesses de Mapaté qui essayait de se relever. Les gens lui riaient au nez et continuaient tranquillement leur chemin (*L'EM*, p. 28).

Cet extrait fait d'abord état d'une agression verbale à l'allure d'une intimidation qui se sent par le choix de la phrase adverbiale et l'énumération des adjectifs, « mauvais », « sec », « rauque », « Le regard mauvais, le ton sec, la voix rauque » qui semblent informer à priori sur la férocité du premier agresseur. L'usage du verbe « intimer » accompagné du style direct dans cette phrase impérative : « Remets ça là où tu l'as pris ! » renforce de fort belle manière l'idée d'intimidation. Quittant l'agression verbale, l'extrait nous dirige vers une agression physique sordide sans précédent des assaillants à l'endroit de Mapaté qui se mesure par la comparaison faite entre « le poing de l'homme » et « une bombe ». Le caractère sordide de l'agression est rendue aussi plausible par les parties du corps utilisées par les voyous « le poing » « le pied » et les endroits sensibles ciblés « le visage » et « les fesses » pour affaiblir leur victime. A cela

²⁰¹ Modibo Diarra, « La ville La ville dans le roman africain : lieu de libertinage, d'incarcération et du souvenir colonial », op.cit, p.64

²⁰² Faty Ba « La critique politique et sociale dans L'ex-père de la nation et L'empire du mensonge d'Aminata Sow Fall », op.cit, p.24.

²⁰³ Josué Olloé Kékré, « La problématique de l'identité dans le roman migrant : une quête réaliste », op.cit, p.169.

s'ajoute la vivacité avec laquelle les agresseurs s'en sont pris à Mapté et qui se justifierait par l'emploi de l'expression « le temps d'un éclair », et du passé simple dans les verbes « écrasa », « tomba » qui témoigne également du cynisme manifeste de ces derniers qui ne semblent en aucune manière regretter et mesurer la gravité de leur acte. La preuve ils lui « riaient au nez et continuaient tranquillement leur chemin ». En décrivant une telle scène, l'auteure attire l'attention sur l'état cruel de la ville, son pouvoir de déshumaniser [les gens], d'endurcir [leurs] cœurs au point [qu'ils n'aient] plus pitié aux faibles²⁰⁴. Dès lors, nous pouvons admettre que loin d'être un lieu tranquille, la ville est un espace hostile pour certains habitants, et cette hostilité trouve ses origines dans « la malveillance des gens et l'absence de projets impliquant l'avenir des jeunes »²⁰⁵.

Outre que *L'empire du mensonge, Douceurs du bercail* peut aussi servir de preuve pour illustrer l'insécurité de la ville, précisément dans le quartier de Yakham. En effet, dénommé Diamalaye qui veut dire cité de la paix, ce quartier perd progressivement sa tranquillité à cause de « l'urbanisation sauvage »²⁰⁶ et devient Fagaru qui signifie se protéger. Le choix de ce nom est révélateur à plus d'un titre car dans ce quartier, les habitants sont perpétuellement menacés par « les nouveaux phénomènes sociaux qui règnent en ville, « banditisme, violence, drogue et autres fléaux » (DDB, p.107). Le pire dans tout cela est que le quartier souffre de l'absence de force de sécurité qui peut dissuader les malfaiteurs pour mettre fin à ce fléau qui hante le sommeil des populations. Cependant, malgré toutes les initiatives prises pour se protéger, ces dernières « eurent constaté avec amertume leur totale impuissance face à la terrible loi des forces de la désolation humaine et sociale qui sévissaient en toute souveraineté sans aucune force policière n'avait jamais pu anéantir » (DDB, p.108). Ainsi, devant cette impuissance le quartier Fagaru se met sous le joug d'une emprise tentaculaire de décrépitude, de douleur, et de détresse. (ibidem).

En somme, compte tenu de ces différentes considérations, il est possible d'admettre que l'insécurité est une réalité probante qui nuit à l'épanouissement des populations de la zone urbaine. Hormis l'insécurité, les habitants de la ville font face d'autres difficultés liées aux mauvaises habitations à cause du surpeuplement et du « modernisme mal géré »²⁰⁷ et l'absence d'une bonne politique d'urbanisation. Ces manquements favorisent la floraison expansive de

²⁰⁴ Aminata Sow Fall, *La Grève des battus*, Abidjan, Dakar, 1979, p.26.

²⁰⁵ Cathy Diagne Thioye, « L'immigration dans la littérature africaine à travers *Douceurs du bercail* d'Aminata Sow fall et *Le Ventre de L'Atlantique* de Fatou Diome », op. cit, p.84.

²⁰⁶ Mamadou Samb, *De pulpe et d'orange : Autobiographie d'une prostituée dans une ville ouest-africaine*, Dakar Nouvelles Editions Numériques Africaines, op.cit, p.59.

²⁰⁷ Cathy Diagne Thioye, op.cit, p.64.

maisons qui ne respectent pas les normes adéquates. C'est le cas du quartier Fagaru où surgit spontanément des marais, dans une banlieue surpeuplée, quand de modestes gens y avaient érigé quelques baraques pour n'avoir pas à payer les loyers de plus en plus chers dans les villes. La ville y avait vomi le temps plein de toutes ses plaies et nuisances (*DDB*, p. 107). Ce faisant, « la ville [se présente comme] une sorte de prison symbolique pour certains habitants vivant dans de minuscules maisons qui ne remplissent pas les critères d'un habitat décent »²⁰⁸. Cela est d'autant plus visible en période d'hivernage qui est « la période la plus redoutée pour les habitants »²⁰⁹ des quartiers de la banlieue, comme on peut le voir dans *L'empire du mensonge* à travers ce passage :

Le retour des saisons pluvieuses sonna comme un enfer pour les habitants des quartiers qui avaient poussé comme des champignons à travers la ville, sans canalisations. La maison étant sommairement posée dans une cuvette, les baraques branlantes tanguaient sous les vents et les pluies dans une énorme mare d'eaux usées, boueuses, nauséabondes, charriant toutes sortes d'immondices (*L'EM*, p. 17).

La lecture de ces lignes laisse voir que l'hivernage est période très dure, un phénomène brutal voire un choc pour les populations de la banlieue. Le verbe « sonner » au passé simple, l'usage de la comparaison « comme un enfer » semblent en témoigner la véracité. On note aussi que le mauvais lotissement des quartiers et le non-respect des normes d'habitation tel que l'indique les termes « sans canalisation » accentuent la difficulté des populations pendant la saison des pluies. De plus, cette absence de canalisation fragilise les maisons et ne les permettent pas d'échapper aux inondations. Cela est visible à travers l'état de la maison qui est « sommairement posée dans une cuvette et les baraques qui tanguent sous les vents et les pluies ». Pire, avec les inondations, les maisons deviennent des cadres inhabitables et indésirables à cause d'« une mare d'eaux usées, boueuses, et des immondices » qui pouvant causer des risques de maladies graves. En résumé, nous pouvons retenir que l'hivernage est une période extrêmement dure pour les habitants de la ville.

Tout compte fait, nous pouvons admettre que l'espace urbain est une zone d'oppression pour les habitants, en ce sens où ces derniers vivent constamment dans l'anxiété à cause de l'insécurité et des inondations. Ainsi, au regard de tous ces espaces étudiés dans cette partie, il apparaît que l'espace occupe une place importante dans les œuvres d'Aminata Sow Fall. Il joue un rôle non négligeable dans la description du réel chez l'auteure. Toutefois, ce souci du réel ne constitue pas pour autant un frein au pouvoir de création et de réinvention de l'auteure.

²⁰⁸ Modibo Diarra, « La ville La ville dans le roman africain : lieu de libertinage, d'incarcération et du souvenir colonial », op.cit, p.68.

²⁰⁹ Mamadou Samb, p.27.

**TROISIÈME PARTIE : CRÉATION ET
REINVENTION DANS L'ÉCRITURE
D'AMINATA SOW FALL**

Le roman est de tous les genres littéraires le moyen le plus habile aux yeux des écrivains africains de la deuxième pour décrire les réalités sociales, à l'instar des auteurs français du XIX^{ème} siècle. C'est dans cette logique que la remarque de Jacques Chevrier trouve sa pertinence. Pour lui, « il est aisé de reconnaître en Balzac et Zola les modèles dont s'inspirent le plus souvent les romanciers négro-africains d'expression française »²¹⁰, tant qu'ils s'efforcent de peindre avec exactitude la société. Cependant, force est de reconnaître qu'il y a des innovations majeures que les romanciers africains ont apportées dans leurs œuvres romanesques. Dans le souci de montrer la richesse et l'image parfaite de l'Afrique, ils ont vu la nécessité de se démarquer plus ou moins du modèle classique français et d'« inventer, avec un nouveau vocabulaire et un nouveau style, une nouvelle méthode, négro-africaine »²¹¹ qui permettent aux lecteurs africains de s'y retrouver facilement. En effet, cette volonté d'inventer une nouvelle façon d'écriture a pour but de montrer la spécificité de la littérature africaine et le pouvoir de créations des auteurs africains. Cette spécificité se constate par le fait qu'ils puisent leur inspiration dans leurs traditions et leurs cultures. C'est pourquoi nous retrouvons dans leurs romans des aspects purement traditionnels qui rythme le quotidien de la société africaine à travers la coutume, la sorcellerie, l'hospitalité, les mariages, les récoltes, les rites, la sagesse africaine, la vie du totem. Ainsi, ces aspects traditionnels que les romanciers intègrent dans leurs œuvres déroutent les lecteurs et les critiques occidentaux qui y voient un manque de sérieux ou une menace contre le genre romanesque. L'un d'eux, Victor Bol s'en trouve profondément choqué en déclarant que : « dans tous ces romans, ce qui m'a frappé, c'est la ténuité de l'affabulation »²¹² D'après ce critique, le roman africain est vide de sens et présente beaucoup de faiblesses, aussi la qualité du contenu laisse à désirer. Ce que rejettent les critiques africains qui en montrant que ces faiblesses sont au contraire « l'effet des emprunts faits à la tradition orale et constituent toute l'originalité et la spécificité du roman africain »²¹³, car le but de ces romanciers est de visualiser l'âme de peuple africain. Nous retrouvons ce même objectif chez Aminata Sow Fall qui estime d'emblée que « l'on devait pouvoir créer une littérature qui reflète simplement notre manière d'être, qui soit un miroir de notre âme et de notre culture »²¹⁴.

²¹⁰ Jacques Chevrier, « *De la tradition orale à la littérature écrite* », Littérature nègre, Paris, Armand Colin, 1974, pp. 161-162.

²¹¹ Léopold Sédar Senghor, « Pour une critique nègre », Liberté n°3, *Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Seuil, 1977, p. 427.

²¹² Cité par Mohamadou Kane, *Roman africain et traditions*, Dakar, NEA, 1982, p. 64.

²¹³ Ibid., p.49.

²¹⁴ Françoise Pfaff, « Aminata Sow Fall: l'écriture au féminin », Paris, *Notre librairie*, n° 81, octobre-décembre 1985. p. 136.

Ce désir de refléter l'âme et la culture africaines nous permettra de déceler dans ces romans la présence des genres oraux, une écriture fragmentaire et une structure narrative diversifiée.

Chapitre 1 : La présence des genres oraux dans l'écriture

Une lecture attentionnée des romans africains parus après les années soixante-dix permet de remarquer une forte influence « esthétique de la tradition orale »²¹⁵. On constate régulièrement pendant cette période chez bon nombre de romanciers un recours à « l'art oral ; [et] il existe des morceaux discursifs étendus tenant des principales catégories littéraires orales »²¹⁶ dans leurs productions romanesques. A la question de savoir pourquoi ce recours des romanciers à l'oralité, le critique Sénégalais Mouhamadou Kane répond que c'est « pour ajouter à l'authenticité africaine de leurs romans »²¹⁷. Cette pratique se retrouve également chez Aminata Sow Fall dont les œuvres constituent un foisonnement de genres oraux tels que : les chants, le récit initiatique et les proverbes que nous allons étudier successivement dans ce chapitre.

1.1. Les chants

Avec l'imposante influence de la tradition orale dans le roman africain, on assiste à un changement de vocation de la part des écrivains. En effet, « l'écrivain qui, aux yeux de la critique, était témoin, chroniqueur, contestataire et porte-parole du peuple, est donc devenu griot »²¹⁸. A l'image du griot, l'écrivain africain se sert du roman pour instruire les jeunes générations à travers les valeurs ancestrales qu'il transmet, chante l'éloge des personnes illustrées par leur bravoure dans des moments cruciaux. Ces différents rôles sont facilement visibles à travers les chants qu'Aminata Sow Fall incorpore volontairement dans ses textes. Nous pensons au chant dédié à Sanou dans *L'ex-père de la nation* lors de son départ de mariage. Ainsi, pour célébrer le mariage, toutes les femmes présentes avaient un chœur pour entonner le chant suivant :

L'enfant de ma mère, o ma mère
L'âge des poupées révolu
Travail domestique
Demain, un jour
Tenir sa maison
Mère, je m'en vais au domicile conjugal (*EPN*, pp.102-103).

²¹⁵ Médoune Guéye, « Aminata Sow Fall, oralité et société dans l'œuvre romanesque », *op.cit.*, p.13.

²¹⁶ Séwanou Dabla, *op.cit.*, p.210.

²¹⁷ Mohamadou Kane, *op.cit.*, p.56.

²¹⁸ *Ibid*, p. 63.

Ce chant évoque deux étapes de la vie d'une femme. L'une qui prend fin ; marquée par l'enfance ou le célibat, période pendant laquelle elle est plus ou moins libre, sans préoccupation majeure sinon que des choses frivoles comme des « poupées ». Et une nouvelle étape qui s'ouvre, celle où elle est appelée à être épouse. En effet, cette transition semble être illustrée par l'usage de l'adjectif « révolu » et la graduation ascendante notée à partir du vers (1) jusqu'au vers (5) où la fille dépasse « l'âge des poupées » et devient donc femme devant être capable de « tenir sa maison ». Un autre aspect que nous pouvons comprendre à travers ce chant c'est la compassion et le sentiment pathétique de l'entourage à l'endroit de la nouvelle mariée ; car il est triste de quitter chez soi, surtout pour une jeune fille de tourner le dos au domicile familial pour rejoindre le domicile conjugal pour l'éternité. Ce qui pourrait justifier la répétition du mot « mère », notée deux fois dans le premier vers, précédé respectivement de l'adjectif possessif « ma » et de la voyelle « O », et une fois au dernier vers. En plus, l'emploi des phrases averbales du premier au cinquième vers paraît davantage témoigner le sentiment de tristesse. En fait, au-delà de l'émotion qu'il provoque, ce chant a une dimension didactique, car il est un moyen qui permet aux nouvelles mariées de savoir comment se tenir dans son domicile conjugal, quant aux futures mariées, il leur montre que le domicile familial n'est pas leur demeure. C'est peut-être ce qui fait dire à Jacques Rabin Jamin que : « les rites et les cérémonies auxquels les enfants participent dès leur plus jeune âge constituent des lieux privilégiés de transmission des signifiants culturels »²¹⁹. Ainsi, ces cérémonies représentent pour les filles « un rite de passage à l'état adulte ou de la maternité »²²⁰.

De plus, les chants présents dans les romans d'Aminata Sow Fall sont d'ordre élogieux. Ils sont destinés à mettre en relief le mérite et la gloire des personnes de grande renommée ayant des vertus et des caractéristiques particulières, parfois difficiles à cerner. Pour ressortir ce type de chant, il suffit de convoquer dans *L'empire du mensonge* le texte de Mapaté, attribué à la femme dans cet :

La femme/amour. La femme ! En elle-même, terre nourricière d'où germe la semence qui peuple l'univers. En elle-même l'air qui aère et excite nos sens pour le meilleur et, aussi, pour le pire. En elle-même le feu qui illumine nos vies autant qu'il peut consumer notre cœur... et ruiner notre existence ! Tout dépend (EM, p.26).

²¹⁹ Jacques Rabin Jamin, « De la saynète au rite : mise en scène : d'un rite de rite de mariage par les enfants Wolof du Sénégal ». In : *Du soin au rite dans l'enfance*, 2007, p.241.

²²⁰ Tanya Merchant Henson, « Tradition et construction identitaire dans la musique et le mariage des femmes *uzbeks* », Cahier d'ethnomusicologie [En ligne], URL : <http://journals.openedition.org/ethnomusicologie/244>, consulté le 17/08/2022.

Dans ce texte la femme est décrite comme un être mystérieux, insaisissable et extraordinaire. Cela peut être justifié par la présence de la métaphore dans l'expression « terre nourricière » et de la métonymie « semence » qui renvoie à la progéniture. Ces deux figures de style permettent de voir en effet le pouvoir de fécondité dont dispose la femme. Aussi, l'oxymore utilisé à travers ces termes : « pour le meilleur et, aussi, pour le pire », « illumine nos vies autant qu'il peut consumer notre cœur », ainsi que les adverbes « aussi » « autant » semblent davantage insister sur le caractère insondable de la femme. Ceci pour dire que tantôt elle peut être bonne tantôt elle peut être mauvaise d'où l'expression « tout dépend », employé seul, sans verbe ni complément. Cette qualité versatile de la femme peut être aussi illustrée par la répétition du syntagme « En elle-même » qui ne signifie nullement un insuffisance d'outils de langage mais une maîtrise de l'écriture poétique de la part de l'auteur, tel que confirme Jacques Fama Ndongu qui avance en ces termes : « Contrairement à ce que certains critiques affirment, la répétition lexicale, syntaxique, ou morphologique n'est pas un signe de pauvreté langagière, mais une preuve de poésie, toute rythmique étant basée sur l'itération »²²¹.

Par ailleurs, à l'instar des poèmes romantiques, les chants d'Aminata Sow Fall favorisent l'évasion. Ils permettent de contourner les dures épreuves qui peuvent perturber en moment donné la vie de l'individu, lui ôter la joie de vivre et rendre son existence amère. C'est le cas des immigrés parqués dans les caves de l'aéroport en France par la police des frontières dans des conditions inhumaines. De ce fait, pour dissiper leur peine et leur angoisse, Dianor compose un chant ludique accompagné des pas de danse :

En attendant Godo, dodo, dolo
 A l'escale Godet, dodo, dodo,
 C'est bon, c'est bon, c'est nice dodo
 Ou bien penser au pays, dodo
 Avec l'espoir qui fout le camp, dodo
 Et les petits nanas qui récoltent, qui récoltent, dodo
 Et les pas qui rasant les murs qui s'affinent dodo (*DDB*, p.50)

A travers ce chant on perçoit l'extrême difficulté que font face les immigrés. Cette difficulté est mise à vue par la locution adverbiale : « En attendant » et la prépositive « A l'escale » qui montrent une situation perplexe et un avenir incertain des immigrés qui ne connaissent rien de leur sort. A l'escale constitue ici une « sorte de France en miniature, celle des clandestins sans papiers ou des sans-papiers, un lieu de confinement et d'oppression, et de déshumanisation »²²². En plus, le confinement et l'oppression auxquels des immigrés sont

²²¹ Jacques Fama Ndongu, « les sources traditionnelles de la littérature écrite », Paris, *Notre librairie*, n° 99, octobre-décembre, 1989, p.97.

²²² Raymond Hounfodji, *op. cit.*, p.189.

accentués par l'usage de l'objet « Godet », petit récipient qui leur est servi pour boire, des allitérations (d), de l'assonance (o) ainsi que des rimes pauvres tout au long du texte. En outre, on peut aussi noter l'évocation du dilemme des immigrés, car rester en France serait pour eux d'accepter de souffrir le restant de leur vie, retourner au pays aussi serait une déception pour la famille et les parents qui attendent une vie meilleure. Ce qui pourrait expliquer l'emploi du code mixing qui signifie l'usage de deux langues différentes dans une phrase comme on peut le voir : « c'est bon, c'est bon, c'est nice » où on a le français et l'anglais, de même que les termes « l'espoir qui fout le camp », les petits nanas qui récoltent insistent sur les nombreuses attentes sociales des gens restés au pays qui pèsent sur l'épaule des immigrés. Certes Dianor raconte le calvaire des immigrés, néanmoins il a réussi à créer de l'ambiance et climat de détente dans l'atmosphère au point de ravir les enfants grâce au rythme « La propension à la répétition [qui] est le fondement de l'invention artistique dans la mesure où l'acte créateur est, dans son essence, itération »²²³.

Ainsi, à la lumière de ces considérations, nous pouvons retenir qu'Aminata Sow Fall se donne volontaire le choix d'introduire des chants dans son texte romanesque en les donnant des fonctions diverses. En dehors des chants elle recourt à un autre genre relevant de l'oralité qu'est le récit initiatique.

1.2. Le récit initiatique

Propre à la tradition orale, le récit initiatique a une large influence dans la production romanesque des écrivains africains. Il est au cœur du schéma narratif de beaucoup de romanciers, surtout ceux de la deuxième période. Ce qui amène certains critiques comme Ernest Bassène à dire que : « quand on s'attarde sur la trame du récit romanesque négro-africain des années 1950 à nos jours, on est tenté de dire que le phénomène initiatique a quitté les champs d'initiation pour rejoindre les pages du livre »²²⁴. En effet, on entend par récit initiatique le type de récit à travers lequel on suit l'évolution ou le parcours du personnage de son enfance à l'âge adulte. Il se caractérise par le changement qui intervient au niveau de l'identité du personnage voire sa « modification radicale du statut religieux et social »²²⁵. Pour plus de compréhension on peut se servir de l'explication de Laurent Déom selon laquelle : « Ce qui différencie le récit initiatique d'un autre récit n'est pas tant qu'il comporte un fait initial, des épreuves et un état

²²³ Jacques Fama Ndongo, *op.cit*, p.97.

²²⁴ Ernest Bassane, « Initiation et subjectivisation du personnage dans trois romans francophones : L'Enfant noir de Camara Laye, Crépuscule des temps anciens de Nazi Boni et Les deux maris de Adiza Sanoussi », *op.cit*, p.126.

²²⁵ Mircea Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques : Essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1959, p.10.

final [...] mais plutôt que le changement subi par le protagoniste, soit d'ordre profond et total »²²⁶. On peut retenir par-là que dans le récit initiatique c'est la transformation de l'individu qui est visée après son initiation. En plus, il est important de signaler que cette initiation peut se faire soit par le biais du voyage qu'effectue le héros, et celui-ci est souvent « jalonné d'obstacles divers »²²⁷, soit par l'instruction des règles morales qu'il reçoit auprès de ses parents. Toutes ces deux formes d'initiation sont bien prises en compte par Aminata d'Aminata Sow Fall dans ses œuvres. Nous pouvons citer *L'empire du mensonge* qui retrace le départ de Mapaté de chez lui vers d'autres horizons dans le but d'approfondir ses connaissances et d'élargir son expérience dans la vie. En fait, ce départ de Mapaté est considéré comme une loi inviolable chez eux. C'est dans ce sens que s'inscrivent les propos de son père : « Un jour, tu seras lâché sur le chemin hasardeux de l'aventure. Quand tu seras apte à disséquer les leçons et les préceptes du Coran, tu seras autorisé à sortir » (*L'EM*, p.25). Pour le père, en sus de l'apprentissage, Mapaté doit aller à la conquête d'autres connaissances et à la découverte d'autres univers pour mieux comprendre la vie et éviter ses embûches.

De plus, avant de le laisser entreprendre le voyage le père formule des prières pour son fils, lui lance un défi et le met en garde contre certaines attitudes que l'on constate chez certains aventuriers, d'où ses termes : « Mapaté ! Que Dieu bénisse ton chemin. Reviens-nous plus solide, plus costaud, la tête pleine. Et n'oublie pas d'où tu viens » (*L'EM*, p.27). A travers ces propos le père rappelle à son fils les raisons pour lesquelles il a décidé de le laisser dans le chemin de l'aventure, le résultat qu'il attend de ce voyage mais aussi et surtout de garder intact les principes et les valeurs morales qui l'ont forgés. Ce faisant compte tenu des recommandations de son père, de la mise en pratique des préceptes de la religion et du respect des principes de son origine, Mapaté sort indemne de ce voyage avec la tête haute malgré les péripéties douloureuses qu'il a rencontrées tout au long de son itinéraire. Il a réussi à préserver les principes auxquels il a été éduqué en se mettant sur le droit chemin, se contenter du peu qu'il gagne de son métier de débrouillardise, fonder une famille et éduquer ses enfants dans la droiture, tel qu'il le fait savoir : « Si le bric-à-brac me permet de faire vivre ma petite famille, d'éduquer les enfants dans la bonne direction, j'aurai déjà gagné mon paradis sur terre, et même dans l'au-delà, car j'aurai accompli mon devoir d'éduquer mes enfants, d'entretenir ma famille » (*L'EM*, p.21). Ainsi, en suivant le parcours de Madiama on peut dire qu'il a réussi son initiation, car durant tout l'itinéraire il a été « capable de serrer les dents face à la douleur, jouer

²²⁶ Laurent Déom, *Le roman initiatique : élément d'analyse sémiologique et symbolique*, Grit, 2015, p.129.

²²⁷ Georges Ngal, *Civilisation noire et littérature*, Lagos, Le Sahélien, 1977, p, 95.

l'indifférent face à ce qui est très émouvant »²²⁸. Dès lors nous pouvons affirmer sans doute qu'on est ici en face d'un récit initiatique, en sens où l'on assiste à la transformation intime du personnage.

De même, nous retrouvons ce type d'initiation dans *Douceurs du bercail* avec le voyage à l'Occident de quelques personnages comme Asta et Yakham. Avant leur départ ils reçoivent des consignes de la part de leurs parents. Pour Asta, elle entend de sa mère le proverbe qui enseigne que : « quand on perd son chemin il faut retourner là d'où on est parti » (DDB, p.138). Quant à Yakham, sa mère lui recommande d'éviter « le chemin du diable ». En effet, partie légalement pour des raisons d'une conférence qu'elle doit animer, avec des papiers en bonne et due forme Asta se voit considérée comme une candidate à l'immigration. C'est pourquoi, dès qu'elle descend de l'avion elle subit un traitement particulier à l'allure d'un acharnement de la part d'un policier pour des besoins de simple contrôle qui vire à « l'enfer de contrôle policiers »²²⁹, au point qu'elle ne peut s'empêcher de demander : « pourquoi suis-je la seule à être interpellée avant même d'arriver à l'endroit où le contrôle doit se faire » (DDB, p.16). Voulant résister contre ce type de traitement qui frôle l'humiliation, elle se fait arrêter et emprisonner avec Yakham et d'autres personnes venues dont l'objectif est de trouver une meilleure condition de vie, « économiser de l'argent et envoyer aux parents » (DDB, p.12). Ils sont parqués dans un minuscule endroit appelé « Foyer de la gare » qui leur sert de logement provisoire en attendant d'être rapatriés « avec une population cinq fois supérieure à sa capacité, avec des conditions sanitaires exécrables défiant toute norme d'hygiène, de salubrité et de simple décence » (DDB, p.125). Ces conditions misérables dans lesquelles se trouvent les immigrés « évoquent à bien des égards, l'image tragique des esclaves noirs dans les caves des négriers »²³⁰. Ainsi, au vu de ces différentes considérations nous pouvons admettre que les voyageurs rencontrent des péripéties douloureuses et des difficultés incommensurables. Dès lors, on est en face d'un récit initiatique dans la mesure où « l'initiation se présente ainsi comme la progression historique de la jeunesse africaine dans le voyage de la vie, un voyage entrecoupé de multiples rivières qui sont autant d'étapes difficiles »²³¹. Cependant, malgré toutes ces difficultés rencontrées à l'étranger et les « conséquences psychologiques et sociales d'un retour forcé au pays »²³², les voyageurs n'arrêtent pas de croire qu'ils peuvent réaliser leur rêve même

²²⁸ Ernest Bassane, « Initiation et subjectivisation du personnage dans trois romans francophones : L'Enfant noir de Camara Laye, Crépuscule des temps anciens de Nazi Boni et Les deux maris de Adiza Sanoussi », op.cit, p.129.

²²⁹ Babou Diéne, « Espace migratoire et polyphonies narratives à travers Douceurs du bercail d'Aminata Sow Fall », op.cit, p.208.

²³⁰ Raymond Hounfondji, « Le rapport causal et conséquentiel entre l'immigration et la politique », op.cit, p.198.

²³¹ Thomas Melone, *Mongo Beti, l'homme et le destin*, Paris, Présence Africaine, 1971, p.215.

²³² Mbaye Diouf, « Aminata Sow Fall, ironiste ». In : *Aminata Sow Fall, itinéraire d'une pionnière*, op.cit, p.158.

en restant chez eux. Du coup, plusieurs d'entre eux admettent la nécessité de retourner au pays et d'y « monter quelque chose » (DDB, p.9) de rentable. De ce fait, à leur retour, sous la direction d'Asta ils ont mis en œuvre un ambitieux et fructueux projet agricole en exploitant un vaste espace de dix hectares. A cet effet, « l'aventure était lancée [...]. Et la prospérité au fil du temps avait pointé du nez. Elle s'était consolidée grâce à l'imagination, le dynamisme et l'enthousiasme fou des promoteurs » (Ibid, pp.216-217).

En somme il ressort net de cette analyse que les voyageurs ont terminé leur périple avec succès dans la mesure où ils s'en sont sortis avec « un résultat euphorique ou glorifiant »²³³, surtout parce qu'ils sont devenus des individus « nouveaux de plus en plus libres qui regardent le monde sans complexes et apporte leur pierre à l'édification de l'humanité »²³⁴. En faisant déplacer ces personnages, Aminata Sow Fall veut montrer que le voyage participe de façon conséquente à la formation de la jeunesse. En outre, en dehors du voyage, l'initiation passe par l'enseignement des réglés éthiques et des valeurs morales. En effet, dans les sociétés traditionnelles, les parents s'engagent obstinément à transmettre à leurs enfants des principes de l'honneur, de la dignité, de la respectabilité. Le but recherché dans cette initiation est d'amener l'individu à cultiver le respect de la parole donnée, à éviter la trahison et la déception. Cette forme d'initiation est visible dans *L'ex-père de la nation* lorsque la maman de Coumba Dado Sadio fait jurer à son fils Madiama et sa femme Coura de préserver leur union jusqu'à la mort et de faire prévaloir le principe de la fidélité réciproque. C'est ainsi que Coura se souvient :

Que toutes les malédictions t'accompagnent si tu allais en d'autres couches du vivant de mon fils. Et dans une minuscule calebasse vierge elle avait tiré les mamelles lourdes de Lalo, la chèvre qu'elle chérissait comme un fétiche, parce que, disait-elle, elle était l'unique descendante de la chèvre que sa mère lui avait offerte comme cadeau de noces. Elle avait placé sous nos mentons le lait fumant à odeur de prairie et elle avait encore dit : jurez de ne jamais vous séparer de toute votre vie. (L'EPN, p.57).

Ce passage nous apprend que la trahison est un acte infamant et ignoble qui mérite d'être sévèrement réprimé. C'est ce qu'on peut lire dans cette phrase : « que toutes les malédictions t'accompagnent si tu allais en d'autres couches du vivant de mon fils ». Il enseigne ensuite que pour ne pas trahir, la personne doit veiller au respect de la parole donnée, et celui-ci doit être matérialisé à travers des gestes symboliques. Ce qui pourrait expliquer le fait que la maman sacrifie le lait de la chèvre qu'elle considère comme l'élément le plus précieux chez elle au point de devenir son « fétiche » parce que celle-ci est la descendante de la chèvre qu'elle a héritée de sa mère. Aussi, pour rendre plus symbolique cet acte, la maman les oblige à placer

²³³ George Ngal, *Civilisation noire et littérature*, Lagos, Le Sahélien, 1977, pp.98-99.

²³⁴ Thomas Melone, *Mongo Beti, l'homme et le destin*, op.cit, p.184.

sous leurs mentons le lait qu'elle trait de la chèvre avant de les faire jurer. Toutefois, en dépit de cet acte, Madiama n'est pas parvenu à respecter ses promesses. Dominé par ses sentiments, il a osé trahir sa femme mais aussi sa mère qui a consenti cet énorme sacrifice, en épousant une seconde femme sans daigner avertir sa première épouse. Contrairement aux personnages du *Douceurs du bercail* et *L'empire du mensonge*, Madiama n'a pu être à la hauteur, il a tout bonnement raté son initiation et peut être du coup inscrit dans le lot « des félons, des canards ou des impotents »²³⁵ ou des « initiés fragilisés, victimes qui ne parviennent pas à imprimer leur marque sur leur environnement et aux choses »²³⁶.

Par conséquent, connaissant le parcours de Madiama de son enfance à son accession au pouvoir rien ne peut exclure de défendre l'idée selon laquelle son échec à la présidence est tributaire de la trahison qu'il a commise. En effet, au lendemain de son élection il manifeste des intentions nobles celles de « gouverner pour le peuple avec la volonté du peuple, pour la dignité du peuple et pour la sécurité du peuple » (*L'EPN*, p.17) et d'assurer qu'il ne trahira jamais le peuple. Cependant, une fois élu il perd le contrôle il est assailli de tout bord. D'une part par l'ancienne puissance coloniale qui exerce une forte mainmise sur son mode de gouvernance d'où ses aveux : « en réalité je ne gouvernais pas. L'armée, la défense, les finances, tous les secteurs clés étaient encore contrôlés par l'ancienne autorité comme au temps de l'autonomie » (*L'EPN*, p.10). D'autre part par Yandé, sa seconde femme une matérialiste hors norme, ses « collaborateurs vicieux »²³⁷ qui n'agissent que pour leurs intérêts et certains proches parents, qui « ne manquaient de rappeler les terrains que l'on tardait à mettre à leur nom [...] ou le poste de direction pour un fils, un neveu, ou un protégé » (*Ibid.*, p.67). Ne pouvant pas résister à toutes ces forces oppressantes, Madiama échoue lamentablement et conduit le pays vers une déchéance sur tous les plans. Ainsi, après avoir examiné le cas de Madiama on se rend bien compte que ce dernier n'est pas possesseur de sa destinée ; ce qui du coup, lui a fait rater complètement son initiation.

En fin de compte, il sied de noter que l'initialisation est au cœur de la production romanesque d'Aminata Sow Fall. Cette incorporation des récits initiatiques dans ses romans montre son talent et son pouvoir de créer une œuvre littéraire à visée esthétique. Outre les récits

²³⁵ Jacques Fame Ndongu « les sources traditionnelles de la littérature écrite ». In : *Notre librairie*, n° 99, octobre-décembre, 1989, p.95.

²³⁶ Bernardin Sanou, « L'intertextualité dans les romans ouest africains francophones ». In : *Revue Franco-Africaine, Langages, Textes et Sociétés*, Université de Toulouse-Le Mirail, 2000, p.52.

²³⁷ Guedeyi Yaeneta Hayatou, « Mécanisme de la représentation du pouvoir dictatorial dans le romans africain francophone après la période coloniale. Le cas D'Ex- père de la nation d'Aminata Sow Fall et Branle-bas en noir et blanc de Mongo Béti », op.cit, p.40.

initiatiques, le pouvoir de création de l'auteure se sent à travers l'affluence des proverbes dans ses œuvres.

1.3. Les proverbes

Pour montrer leur ancrage et leur attachement à la tradition africaine, les écrivains africains éprouvent la nécessité de recourir aux éléments du discours africain dont « la forme la plus privilégiée est le proverbe »²³⁸. Longtemps considérée comme « un continent d'oralité »²³⁹, la société africaine voue un respect soutenu et une croyance aveugle aux proverbes pour la simple raison qu'ils viennent des vieillards ou des personnes d'âge mûr qui ont une connaissance large de la vie. Ces derniers s'en servent pour véhiculer leur conception et leur philosophie du monde, mais aussi et surtout d'instruire les jeunes avec des valeurs morales. Abondant dans le même sens, Mwamba Cabakulu suggère que « les proverbes constituent des maximes énoncées en peu de mots, pour instruire sur les attitudes et les règles de conduites adaptées aux circonstances de la vie »²⁴⁰. Dans ce sillage, « la référence à la sagesse des anciens, au groupe social, à un ensemble de valeurs morales »²⁴¹ fait l'essence des proverbes. Nous retrouvons ces mêmes fonctions dans les proverbes utilisés par Aminata Sow Fall dans ses œuvres. En effet, dans le souci de rester fidèle à son projet qui consiste à mettre l'humain au centre des préoccupations, elle fait sienne à la sagesse populaire qui recommande la solidarité entre les individus. C'est le cas de ce proverbe extraits de *L'ex-père de la nation* et *L'empire du mensonge* « La parenté est comme un champ ! Il faut l'entretenir pour qu'elle ne devienne pas un désert » (*L'EPN*, p.133). Repris par une des sœurs de Madiama, ce proverbe est pour cette dernière un prétexte lui permettant de reprocher à son frère son manque de considération, puisque que celui-ci ne se donne pas la peine de rendre visite à sa grande famille. Elle lui rappelle par la même occasion le sens et la valeur de la parenté qu'elle compare à un champ. D'après toujours ce proverbe, l'assistance matérielle seule ne suffit pas pour « entretenir la parenté », il faut de la reconnaissance mutuelle qui se matérialise par la volonté de s'enquérir de l'état de son prochain. Ce proverbe a donc pour sens d'inciter les gens à raffermir leurs liens familiaux pour éviter l'éclatement ou la dislocation de ceux-ci d'où la pertinence du mot « désert ».

Un autre proverbe qui semble aller dans ce sens est celui que se rappelle Sada et ses camarades pour l'avoir plusieurs fois entendu depuis leur bas âge chez leurs parents, et qui dit : « Nit nit ay garabam, l'être humain est le remède de son prochain » (*L'EM*, p.18). Ce proverbe

²³⁸ Mohamadou Kane, *Le roman africain traditionnel*, op.cit, p.70.

²³⁹ Amadou Sow, « Langue et culture du terroir dans la Gréve des battù, op.cit, p.33.

²⁴⁰ Mwamba Cabakulu, *Dictionnaire des proverbes africains*, Paris, L'Harmattan-Achiva, 1992, p.11.

²⁴¹ Mohamadou Kane, op.cit, p.70.

nous apprend le principe de la solidarité qui doit prévaloir entre l'être humain et son prochain. Pour lui, l'homme n'existe qu'à l'aide de ses semblables. Il rappelle l'importance du groupe et du vivre ensemble pour l'homme. Il montre que dans la société, chacun a besoin des autres pour vivre. C'est dans cet ordre d'idée que déclare Afsata Paré-Kaboré « le groupe prime sur l'individu. Celui-ci n'existe et n'a de sens que dans le groupe ; il vit, agit et se réalise dans le groupe, grâce au groupe »²⁴². Cette importance du groupe dans l'existence de l'homme est aussi soulignée par Timothée Ngakoutou qui estime que: « dans la culture qui est transmise en Afrique noire, les représentations collectives tiennent une place très importante. C'est à partir d'elles, que ce dernier [l'homme] comprend les autres, que tout le monde se comprend »²⁴³. Il est clair donc que ce proverbe fait appel au principe du vivre ensemble et de l'entraide entre individu de même société. Cependant, bien qu'il ait besoin de l'aide des autres pour exister, l'homme doit aussi faire des efforts pour s'aider, il ne doit pas tout attendre des autres, ou vivre en parasite. C'est le sens de ce proverbe « Yalla yalla bey sa toll : aide-moi, le ciel t'aidera » (*DDB*, p.48). Selon ce proverbe, la nécessité de l'aide ne doit pas faire de la personne un fainéant ou un partisan du moindre effort. Ainsi la lecture de ces proverbes révèle que ceux-ci disposent d'un caractère de vérités palpables qui peuvent servir à tout instant. Selon Mwamba Cabakulu « ils dépeignent des vérités générales, universelles et des habitudes que commande l'expérience commune devant la réalité et la vie quotidienne »²⁴⁴. C'est peut-être pour cette raison que Madeleine Borgomano les définit comme « des intrusions du discours d'un auteur anonyme et collectif »²⁴⁵. En fait, l'usage des proverbes est pour Aminata Sow Fall une ambition d'immortaliser la parole ancestrale et de montrer son importance dans la société.

Par ailleurs, les proverbes ont la fonction d'encourager et de susciter le goût de la persévérance chez les jeunes. En effet, le courage et la persévérance sont des vertus qui s'acquièrent par le biais des personnes âgées ou des personnes qui ont bravé les vicissitudes de la vie pour se faire un lendemain meilleur. Ces dernières se servent des proverbes avec lesquels elles pensent extirper le découragement et la lassitude de la mentalité des jeunes. C'est dans cette logique que s'inscrivent ces proverbes « Adouna dafa goudou tank, la vie a de longues jambes » (*L'EM*, p.49), « Tant que va la vie tout est possible » (*DDB*, p.52).

²⁴² Afsata Paré-Kaboré, « L'Éducation traditionnelle et la vie communautaire en Afrique : repères et leçons d'expériences pour l'éducation au vivre-ensemble aujourd'hui », *op.cit*, p.6.

²⁴³ Timothée Ngakoutou, *L'éducation africaine demain : continuité ou rupture ?*, Paris, L'Harmattan, 2004, p.26.

²⁴⁴ Mwamba Cabakulu, *Dictionnaire des proverbes africains*, *op.cit*, p.11.

²⁴⁵ Madeleine Borgomano, *Des hommes et des bêtes : Lecture de En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma*, Paris, L'Harmattan, 2000, p.172.

Repris respectivement par Mapaté en s'adressant à son fils Sada, et la mère de d'Asta à l'endroit de celle-ci, ces proverbes indiquent que dans la vie rien n'est figé. Toute situation peut changer quelle qu'en soit sa difficulté. Il suffit à l'homme de le croire, d'affronter la vie, vaincre les difficultés sans lamentations stériles pour s'en sortir. Dotés d'un sens d'écoute et éduqués dans le respect et l'obéissance des parents, Sada et Asta font siens les proverbes qui portent bien ses fruits dans la mesure où, malgré les difficultés traversées ils ont fini par réussir. Pour Sada, après avoir tenté plusieurs activités, il a fini par devenir un grand entrepreneur dans le domaine commercial, comme en témoigne ce passage : « entre champs, artisanat et écoles de formation. À travers forêts, savanes et collines. Il a parcouru le pays de long en large. Il a installé des magasins de proximité dans des zones suburbaines nées de l'enflure des villes » (*L'EM*, p.49). Quant à Asta, après son aventure périlleuse à l'occident avec ses compatriotes, elle trouve la nécessité de retourner au bercail et d'investir dans le secteur agricole, domaine prodige qui leur permet de trouver le bonheur qu'ils n'ont pas pu trouver à l'étranger, tel que nous l'avons susmentionné. Au regard de ces exemples, nous pouvons dire que les proverbes sont des véritables porteurs de leçons qui peuvent éveiller la conscience des jeunes et les guider dans le chemin de la réussite.

De plus, les proverbes enseignent à l'homme de prendre ses responsabilités devant les situations qui se présentent à lui. C'est le cas de ce proverbe prononcé par Coura, la première femme de Madiama lorsque celui-ci lui a fait part de sa volonté de démissionner à la tête du pouvoir : « chacun est seul à mesurer la voracité des punaises de son matelas, et de savoir à quel point il peut en supporter les piqures » (*L'EPN*, p.89). Ce proverbe nous apprend que l'individu doit en toute liberté mesurer les tenants et les aboutissants avant de se lancer dans une quelconque entreprise. Cela dit aussi qu'il ne doit pas se laisser influencer ou laisser son choix à d'autres personnes. Ainsi, ce proverbe à l'instar des autres « permettent aux personnages d'affronter les diverses situations qu'ils traversent selon leur culture d'origine et peuvent alternativement se présenter comme des guides ou des contraintes »²⁴⁶. Pour Jean Pierre Makouta Mboukou « les proverbes [...] constituent le fondement de la pensée africaine »²⁴⁷.

En somme, nous pouvons retenir que les proverbes influent grandement dans l'écriture romanesque d'Aminata Sow Fall dans les romans. Force est de noter que l'usage des

²⁴⁶ Cathy Diagne Thioye, « L'immigration dans la littérature africaine à travers Douceurs du bercail d'Aminata Sow et le Ventre de L'Atlantique de Fatou Diome », op.cit, p.173.

²⁴⁷ Jean Pierre Makouta Mboukou, *Introduction à l'étude du roman négro-africain de la langue française*, Dakar, NEA, 1980, p.54.

proverbes n'est pas fortuit, ils ont pour fonction d'instruire les jeunes avec les principes de solidarité et d'inculquer en eux les vertus du courage et de la persévérance. Aussi, en faisant recours aux proverbes l'auteur s'inscrit en droite ligne de la « sagesse africaine en général, celle sénégalaise en particulier qui a souvent recours à des expressions et formules consacrées pour mieux délivrer le sens du message »²⁴⁸. Pour Fatoumata Touré Cissé, elle les utilise pour « s'enraciner dans les valeurs de son terroir et rehausser la teneur de son message qui devient plus riche et plus instructif »²⁴⁹. Il ressort de ses remarques que les proverbes montrent l'attachement de l'auteure à la culture de son pays, mais également son désir de créer une littérature qui reflète entièrement la philosophie et la conception de la sagesse africaine. Toutefois, il est important de signaler qu'au-delà des genres oraux qui s'incorporent dans ces textes, la grande dame de la littérature pratique une écriture fragmentaire tant sur le point de vue linguistique que sur le plan de la tonalité.

²⁴⁸ Amadou Sow, « Langue et culture du terroir dans la Grève des battu », op.cit, pp.43-44.

²⁴⁹ Ftoumata Touré Cissé, « Société, phénomènes migratoires et fictionalisation dans Douceurs du bercail », op.cit, p.233.

Chapitre 2. Jeux d'interférence dans l'écriture

Dans le but de montrer leur particularité, les écrivains africains de la deuxième génération offrent une possibilité de voir dans leurs œuvres romanesques un mélange de langues, de discours et de tons. À cet égard, l'auteur de *L'empire du mensonge* ne s'écarte pas dans cette dynamique. Sa singularité se fait visiblement remarquer par des fragments de mots appartenant à sa langue maternelle et la culture de son terroir, par la création des scènes dialogiques reconnus au genre théâtral, et un type de langage à l'allure ironique et humoristique propre au registre de la comédie.

2.1. L'interférence linguistique :

Au lendemain des indépendances, la question de la langue d'écriture se posait avec acuité au sein des écrivains africains, surtout ceux de la deuxième génération. En effet, nombreux parmi eux se faisaient la conception selon laquelle écrire un roman avec la langue du colonisateur serait perpétrer sciemment la colonisation. Pour ces derniers, il est inadmissible voire paradoxal de vouloir exprimer la culture africaine avec la langue française, ceci relèverait même d'un manque d'autonomie. Ils préconisent, dès lors, d'écrire dans les langues africaines pour espérer une littérature, ou à défaut, d'utiliser la langue française comme bon leur semble sans se soucier de ses règles. A cet effet, « les mots de France sont piétinés, la syntaxe déconstruite et l'orthographe bafouée dans un ton comique et ironique »²⁵⁰, remarque Daouda Diouf. De son côté, Makhily Gassama juge normal cette déformation du français et considère que « c'est précisément les mots de France qui doivent se plier, se soumettre, pour épouser les contours parfois sinueux, si complexes de nos pensées »²⁵¹. Contrairement à ces types d'écrivains qui comptent sur la déconstruction du français en « l'africanisant au maximum » pour se faire comprendre, il en existe d'autres qui pensent qu'il est bien possible de produire une littérature africaine avec le français. Pour eux, il suffit juste de faire recours à leurs langues maternelles pour dire des mots qu'ils ne peuvent pas exprimer avec le français. Parmi cette frange d'écrivains figurent en bonne place la romancière sénégalaise Aminata Sow Fall qui introduit des mots ou expressions puisés de sa langue de communication en l'occurrence le wolof pour exprimer son ressenti. Reconnaisant les limites du français à traduire fidèlement sa pensée, elle fait un usage particulier de celui-ci en lui associant des calques typiques à sa langue maternelle. Par le biais de cette interférence linguistique, elle se contente d'altérer des phrases

²⁵⁰ Daouda Diouf, « Le français dans le Pleurer-rire d'Henri Lopes : entre déconstruction syntaxique, style oral, création néologique et interférence linguistique ». In : *Akofena* n°6, Vol.1, 2021, p.362.

²⁵¹ Makhily Gassama, Kuma. Interrogation sur la littérature nègre de langue française. (poésie-roman). Dakar-Abidjan, NEA. 1978, pp.20-21.

ou des mots en wolof et en français. Elle utilise ce procédé pour faire parler ses personnages qui sont partagés entre deux langues différentes. C'est le cas de Bara qui exprime son inquiétude dans la situation catastrophique du pays dirigé par Madiama dans *L'ex-père de la nation*. C'est ainsi qu'il s'exprime : « c'est dur maintenant dans le pays [...] les gens se plaignent [...] ils sont fatigués. C'est comme si l'argent n'avait plus de barké (bénédiction) » (L'EPN, p.77). L'usage du wolof se voit aussi dans *L'empire du mensonge* à travers cette expression « Wox du forox » (la parole ne se fermente) (L'EM, p.14). Il en est aussi dans *Douceurs du bercail* avec l'expression « yalla yalla bey sa toll » (aide-toi, le ciel t'aidera) (DDB, p.48). Nous voyons ici que l'auteur alterne simultanément le français et le Wolof dans sa production romanesque. Aussi, pour se faire comprendre elle s'efforce de traduire littéralement les mots ou expressions empruntés de sa langue sans jamais « faire craquer la grammaire française et même le sens des mots »²⁵² ou exercer une quelconque « forme d'attentat au français académique »²⁵³. Par ailleurs, il faut signaler que l'utilisation du wolof permet à la romancière de juguler ou de contourner les difficultés qu'elle éprouve pour véhiculer exactement son message dans une langue qui lui est étrangère. Ayant fait le même constat, Amadou Sow voit que « ceci est un procédé qui [lui] permet non seulement de surmonter certains obstacles liés à un déficit linguistique causés par l'utilisation d'une langue étrangère mais aussi d'adapter aux réalités locales et de cultiver une certaine originalité »²⁵⁴.

En outre, l'auteur du *Douceurs du bercail* se sert des ressources de la langue wolof pour parler de certains plats qui sont propres à son terroir ou sa culture. En fait, dans ses romans, elle donne beaucoup d'importances aux cuissons et mets typiquement sénégalais, mais faute de pouvoir les dire en français, elle utilise sa langue maternelle pour bien les nommer. C'est dans ce sens que nous pouvons voir des plats comme « Ceebujen : riz au poisson » (DDB, p.46), « soupe kandia : sauce à base de gombos et d'huile de palme », « mboum : plat à base de certaines feuilles et de couscous » (L'EPN, p.63), « mafé : sauce arachide à la mode mandingue » (DDB, p.46). Certes l'évocation de ces plats en wolof traduit l'impuissance du français à exprimer avec exactitude le sentiment de l'auteur, mais elle est significative à plusieurs égards, car elle permet de faire allusion à la richesse de la diversité des culturelles sénégalaises ; en ce sens chacun de ces mets révèle une culture. On peut noter par la même occasion que la mise en exergue de ces plats est pour la romancière « une manière de valoriser

²⁵² Tchichellé Tchivela Cité par Lilyane Kesteloot, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala, 2004, p.316.

²⁵³ Daouda Diouf, « Le français dans le Pleurer-rire d'Henri Lopes : entre déconstruction syntaxique, style oral, création néologique et interférence linguistique », *op.cit*, p.362.

²⁵⁴ Amadou Sow, « Langue et culture du terroir dans la Grève des battù », *op.cit*, p.35.

la consommation locale »²⁵⁵. Ainsi, à travers l'intégration de ces délices sénégalais, Aminata Sow Fall donne une « coloration locale à son texte »²⁵⁶ et invite au retour vers les sources et à la culture sénégalaise.

De plus, l'usage du wolof dans l'univers romanesque d'Aminata Sow Fall se sent à travers la présence abondante des interjections et onomatopées qui servent à exprimer un état d'esprit, un sentiment de pitié, un étonnement ou une exaltation. C'est dans cette logique qu'il est pertinent de ranger les propos de Sabou qui se rappelle tristement de son frère porté disparu en mer depuis longtemps. Pour montrer son angoisse intérieure elle monologue de la sorte : «Tiey, Birane ! Cela donnait le vertige de voir ses doigts s'entrecroiser comme une machine autour des hautes lianes qui tournoyaient autour de son visage. Tiey, Birane ! Le plus curieux, c'est qu'il gardait les yeux fermés pendant que l'ouvrage filait entre ses doigts » (L'EM, p.23). La tristesse de Sabou est rendue plausible dans ce passage par la répétition anaphorique du groupe de mots « Tiey, Birane » et les points d'exclamations. Contrairement à Sabou, Madiama utilise la même interjection Thiey pour exalter la gloire de son père qu'il voit comme un homme de science hors pairs. C'est ainsi qu'il s'exclame : « Tiey, Serigne Modou Waar ! Une espèce en voie de disparition ». Une autre interjection qui exprime un sentiment de tristesse est celle prononcée par Codé en ces termes : « Ndeysanne ! » (DDB, p.45) pour montrer « son apitoiement sur le sort d'Asta suite à sa détention »²⁵⁷ à la police des frontières. Nous avons aussi l'interjection « Thiem » (L'EPN, p.38) lâchée par la maman de Madiama pour montrer son dégoût à la trahison qu'elle considère comme un vilain défaut chez l'être humain. Il apert donc à partir de ces interjections que le wolof est le seul moyen pour l'auteur de véhiculer adéquatement le sentiment de ses personnages, car l'usage du français pourrait trahir le sens de ces expressions. Dans cet ordre d'idées, on peut admettre que l'utilisation du [wolof] dans les textes peut témoigner d'une « impuissance [de l'auteur] à rendre avec exactitude les propos des personnages dans une langue autre que leur langue maternelle »²⁵⁸. Un critique comme Niargoram Germain Koffi ne pense pas le contraire, elle voit que « l'utilisation abondante des termes wolofs qui précisent parfois les pensées de l'auteur en les achevant, autorise à affirmer

²⁵⁵ Ibid, p.37.

²⁵⁶ Fatoumata Touré Cissé, « Société, phénomènes migratoires et fictionnalisation dans Douceurs du bercail », op.cit, p.233

²⁵⁷ Cathy Diagne Thioye, op.cit, p.112.

²⁵⁸ Ibid, p.75.

que l'écriture romanesque d'Aminata Sow Fall est marquée par un bouleversement syntaxique et linguistique remarquables »²⁵⁹.

En somme, nous nous rendons compte dans cette étude que le français est un véritable obstacle pour les auteurs africains dans leur volonté de traduire exactement leur pensée. Ce faisant, pour contourner cette difficulté la romancière sénégalaise procède à l'interférence linguistique en associant harmonieusement le wolof et le français pour véhiculer clairement son message et de montrer la manière de parler de ses personnages. N'est-ce pas ce qui justifie les fragments de dialogues dans sa texture romanesque ?

2.1. Les fragments dialogiques

Les écrivains de la seconde génération ont apporté des innovations majeures dans la production romanesque et décident de rompre avec la méthode classique du roman. En effet, à côté des fragments de mots et expressions tirés de leur langue maternelle, ils créent des scènes dialogiques à l'intérieur de leur roman. Ainsi, ils tournent le dos au « récit-fleuve linéairement compact des écrivains de la première génération »²⁶⁰ et mettent le lecteur en contact direct avec les personnages à travers les échanges de paroles qu'ils entretiennent. Ces observations sont de mises dans les romans d'Aminata Sow Fall, car les scènes dialogiques « influent grandement sur la configuration du texte et, -au-delà, sur la dynamique du ton »²⁶¹, renchérit Diakaridia Koné. Par respect au principe de la vraisemblance et pour une réussite dans l'« imitation de la vie où il n'y a pas de récit, mais des conversations »²⁶², elle donne de temps en temps dans ses livres la parole aux gens par souci d'« économie et de repos pour le narrateur plus encore que le lecteur »²⁶³, tel que le recommande Maurice Blanchot. Du coup, par le biais de ces dialogues le lecteur trouve l'opportunité de saisir facilement la psychologie des personnages, leur comportement et leur position par rapport à l'histoire dont il est question dans le livre. Nous pouvons citer comme exemple l'échange entre Mapaté et Sabou à propos au sujet de frère de celle-ci, porté disparu depuis longtemps :

« Tey, Birane ! Cela donnait le vertige de voir ses doigts s'entrecroiser comme une machine autour des hautes lianes qui tournoyaient autour de son visage. Tey, Birane ! Le plus curieux, c'est qu'il gardait les yeux fermés pendant que l'ouvrage filait entre ses doigts. Lorsqu'il en sortait des corbeilles, des

²⁵⁹ Niargoram Germain Koffi, *La portée esthétique de la phrase dans « Douceurs du bercail » d'Aminata Sow Fall*, Paris, Edilivre, 2014, 4ème de couverture.

²⁶⁰ Sélom Komlan Gbanou, « Le fragmentaire dans le roman francophone africain ». In *Tangence*, n 75, 2004, p.83.

²⁶¹ Diakaridia Koné, « L'écriture romanesque d'Aminata Sow Fall dans la Grève des battù: de la narration conflictuelle à la conflictualité narrative », op.cit p.110.

²⁶² Maurice Blanchot, « La douleur du dialogue ». In : *Le Livre à venir*, Paris, Seuil, pp. 208-209.

²⁶³ Ibidem.

nattes, des paniers, on sentait bien qu'une force invisible l'inspirait. »
Silence.

Et Sabou d'essuyer les larmes qui perlaient et tombaient sur son beau visage.

Et de continuer, le cœur gros :

— Le diable, Seytani, l'a embarqué dans ces exodes de malheur ! Birane

pouvait vivre du fruit de son travail qui lui assurait paix et sécurité. Reviendrait-il un jour

? Dieu est grand ! Seytani l'a perdu.

— Erreur, avait coupé Mapaté. Seytani, c'est nous-mêmes : notre cupidité, nos envies démesurées, notre goût pour la facilité. « Liguéy dieurignou, vivre de son travail ». Pour récolter, il faut semer, patienter, persévérer dans l'effort. On ne le dit plus aux jeunes. Les parents n'ont plus le temps d'assumer le devoir sacré d'éduquer leurs enfants ; ils les encouragent même à sacrifier leur vie pour des richesses hypothétiques (L'EM, pp.23-24).

Dans cet extrait, la narratrice met en scène un échange contradictoire opposant Sabou et Mapaté à propos de la mort de Birane. Dans son intervention, Sabou commence par souligner l'énorme talent d'artisan qui se dégageait chez celui-ci. En effet l'usage de l'hyperbole dans cette phrase « il gardait les yeux fermés pendant que l'ouvrage filait entre ses doigts » pourrait justifier dans certaine mesure le caractère talentueux du garçon. Aussi, Sabou considère que le talent de son frère est tout juste extraordinaire. Pour elle celui-ci n'agissait pas seul, il est accompagné dans son exercice par « une force invisible ». Par conséquent, elle se nourrit d'une forte conviction que la mort de ce dernier n'est pas du tout naturelle ; il y a pour elle une main invisible qui s'y cache, selon ses termes : « Le diable, Seytani, l'a embarqué », « Seytani l'a perdu ». Par contre, de l'avis de Mapaté il n'y a rien de mystique dans la mort de Birane. Pour lui, les seuls responsables c'est les parents qui n'ont plus le temps d'assumer le devoir sacré d'éduquer leurs enfants, parce que préoccupés par la recherche immodérée du gain au point de sacrifier leurs fils pour des richesses hypothétiques. D'après lui, les gens veulent se faire fortune rapidement sans endurer la moindre peine. Ainsi, pour mettre à nu cette scène dialogique, l'auteure fait recours aux ressources du genre théâtral telles que la tirade qui est définie comme les longues répliques des personnages, les didascalies, c'est-à-dire l'intervention du metteur en scène qui consiste à donner la parole aux personnages à tour de rôle et de « recadrer le décor »²⁶⁴.

En plus, la présence du dialogue explique aussi la part de l'oralité dans l'œuvre de Sow Fall, car il est « spécifique de l'oral [en raison] de sa spontanéité, et son immédiateté, et, dans l'écrit, il est destiné à représenter le langage parlé, à tous les niveaux de langue »²⁶⁵, si l'on croit à Bernard Valette. Ce dialogue révèle aussi la maîtrise de l'auteur dans l'art d'écrire des pièces de théâtre mais également son habilité à passer d'un genre à l'autre. Pour Faty Bâ « l'utilisation

²⁶⁴ Diakaridia Koné, « L'écriture romanesque d'Aminata Sow Fall dans la Grève des battù: de la narration conflictuelle à la conflictualité narrative », op.cit, p.112.

²⁶⁵ Bernard Valette « Dialogue », in *J.-P. de Beaumarchais*, vol 4, Paris, Bordas, 1987, p.637.

du dialogue paraît entrer dans la volonté de la romancière de donner vie aux scènes et actions de sa création »²⁶⁶. Cette volonté se manifeste également dans *Douceurs du bercail à travers la discussion* qu'entretient Asta et les autres immigrés sur les raisons de leur voyage :

- Moi, je travaille en Belgique. La seule chose qui me fait mal c'est que je risque de perdre mon boulot.
- Mais alors, qu'allez-vous faire maintenant ?
- Ce que nous allons faire ? Revenir ! C'est Clair. Revenir.
- Moi, avait dit Asta, je ne voyage que pour des raisons professionnelles. S'ils m'expulsaient, je ne reviendrais plus. « Nous reviendrons » ! Et sans récriminations, au grand étonnement d'Asta.
- Nous recommencerons !
- Et tout l'argent que vous perdez en billets d'avion ? Il aurait pu servir à monter quelque chose au pays...
- Rires.
- Monter quoi ? Y a plus rien au pays, on ne peut rien y faire.
- Mais l'argent que vous perdez...
- C'est comme à la loterie. Qui ne risque rien (DDB, pp.8-9).

Dans ce dialogue, il est question d'une vive « polémique et d'un échange controversé »²⁶⁷ au sujet de l'immigration. Laissant apparaître une pluralité de voix, cet échange montre la difficulté qu'éprouvent les immigrés africains à l'occident. Cependant, malgré cette difficulté certains d'entre eux trouvent toujours l'envie d'y rester. Cette envie s'accompagne d'une hargne démesurée et une d'une détermination farouche qui se lit à travers la réponse sèche, abrupte et sans équivoque fournie comme suit « Revenir ! C'est clair. Revenir » par un immigré à Asta qui leur demande « qu'allez-vous faire maintenant ? ». Contrairement à Asta qui compte rester au pays en cas d'expulsion les autres immigrés promettent d'aller jusqu'au bout de leur rêve pour tenter leur chance. Ce qui pourrait expliquer l'enchaînement des réponses « Nous reviendrons », « Nous recommencerons ! ». En fait, l'entêtement des immigrés s'explique par le désespoir que leur inspire leur pays, souvent « gouvernés par des régimes politiques ou militaires corrompus et violents, et vidés de leurs ressources naturelles et minières »²⁶⁸. Ce manque d'espoir a fini d'installer chez les immigrés la conviction qu'il « y a plus rien au pays », en dépit des tentatives de dissuasion d'Asta qui propose comme solution de « monter quelque

²⁶⁶ Faty Bà, « La critique politique et sociale dans l'ex-père de la nation et l'empire du mensonge d'Aminata Sow Fall », op.cit, p.49.

²⁶⁷ Mbaye Diouf, « De Sow Fall à Fatou Diome: mécanismes d'une métafiction de l'immigration ». In: *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 47, no. 1, 2016, p.32.

²⁶⁸ Ibid, p.34.

chose au pays avec l'argent qu'ils perdent en billet d'avion ». Ainsi, il est clair dans ce dialogue que les immigrés préfèrent se lancer comme à la « loterie » dans une quête hasardeuse, « reprendre l'aventure au péril de leur vie »²⁶⁹ que de rester dans leur pays d'origine. En effet, la mise en scène de dialogue est une occasion pour l'auteur de montrer l'échec des dirigeants africains dans la mise en œuvre d'une bonne politique d'immigration. Par le biais de ces échanges, Aminata Sow Fall fait de son œuvre un espace de témoignages des difficultés de la vie en Afrique et l'indicible calvaire des voyageurs à l'étranger, même en état de conformité avec la loi des pays d'arrivée. Pour Andréa Cali « l'alternance des points de vue liés aux différents personnages permet à l'écrivain de revenir sur la vie en Afrique avec toutes ses difficultés, pour aboutir à la question de l'immigration et à de nouvelles formes de racisme »²⁷⁰. Au vu de ses considérations nous pouvons retenir que le choix du dialogue est de mieux toucher la sensibilité du lecteur sur les questions que soulèvent les personnages.

De plus, dans *L'ex-père de la nation* où l'auteure met plusieurs fois ses personnages en situation de dialogue pour leur permettre d'échanger des fraîcheurs et s'enquérir mutuellement sur leur état d'être. L'exemple de ce dialogue entre Madiama, Bara et la femme de celui-ci, lors d'une visite de courtoisie en illustre fort belle manière dans ce passage :

-E é é é ye Madiama, comment te portes tu ?
 -Bien, Diarri. Je me porte bien Dieu merci,
 -Al Hamdoulilai. J'en rends grâce à Dieu. Et la famille est-elle en paix ?
 -Bara Niang, as-tu la paix ?
 -Niang. Rien que la paix (L'EPN, pp.76-77).

Dans ce dialogue l'auteur met en exergue l'enthousiasme qui anime certains individus à recevoir chez eux un parent proche. Un tel plaisir se sent à travers la présence de l'onomatopée « E é é é ye », la tonalité épique qui s'y dégage et la désignation des prénoms et noms des personnages dans la salutation « Madiama, Diari, Bara, NIang ». En effet, la désignation des personnages en leur prénom et noms est d'une importance capitale au cours des salutations dans la mesure où elle reflète l'appartenance de ces derniers à la culture sénégalaise. Et laquelle culture paraît recommander d'« insister sur le nom de nom de famille de son interlocuteur ; ce qui est une manière de le situer dans une entité sociale précise »²⁷¹, mais surtout de lui donner une considération maximale. En plus, par le biais du mot Al Hamdoulilai, puisé de la langue arabe, ce dialogue montre l'appartenance des personnages à la religion musulmane. Prononcé

²⁶⁹ Babou Diéne, « Espace migratoire et polyphonie narrative à travers Douceurs du bercail d'Aminata Sow Fall », *op.cit*, p.207.

²⁷⁰ Andréa Cali, « Douceurs du Bercail : une voie pour l'Afrique », *op.cit*, p.248.

²⁷¹ Amadou Sow, « Langue et culture du terroir dans la Gréve des battù », *op.cit*, p. 41.

pour rendre grâce à Dieu cette expression est très fréquente dans la salutation des sénégalais, sa fonction est d'assurer son interlocuteur que l'on se sent bien. Au fait, en utilisant ce type « d'échange confirmatif »²⁷² (c'est-à-dire un type de dialogue qui où on a seulement des salutations), l'auteure veut montrer l'importance que la société sénégalaise réserve à la salutation. Ce dialogue, à l'instar de tous les dialogues « obéit par principe à une double logique, étant à la fois conversation et fragment narratif »²⁷³. Ainsi, si Aminata Sow Fall s'investit à introduire des fragments de dialogues dans ces textes c'est peut-être parce que ceux-ci répondent quelque part plus que la narration ou la description à son principe de réalisme. La remarque est aussi faite par Mbaye Diouf qui voit que « la narration du roman de mœurs va de pair avec une maturité de l'écriture par un maniement du dialogue qui revêt une variation esthétique. Celle-ci sert également le besoin de faire vivre un monde avec une vraisemblance plus persuasive que la narration »²⁷⁴.

Somme toute, il ressort évident dans cette analyse qu'Aminata Sow Fall recourt constamment au dialogue pour permettre aux lecteurs d'entrer en contact direct avec les personnages et de comprendre leur psychologie et leur façon de parler. Au demeurant, en dehors du dialogue la romancière utilise un langage comique pour traduire parfaitement la façon de parler des gens de sa société.

3.3. Le langage comique :

Peindre les réalités sociales et corriger les tares des individus est le principal objectif que se fixe Aminata Sow Fall dans ses œuvres. Pour mieux y parvenir, elle opte pour le registre comique en s'appropriant de cette sacrée formule qui consiste à « châtier les mœurs par le rire ». A cet effet, elle compte « raisonner autrement dans les espaces romanesques par le biais de l'humour et de l'ironie »²⁷⁵ qui constituent des stratégies performantes pour créer une « énonciation ludique »²⁷⁶ et rendre son message beaucoup plus captivant. Dans ce sens, le « mode du risible »²⁷⁷ lui offre également la possibilité d'aborder des sujets très sérieux tels que le gaspillage, les détournements des deniers publics ou l'incurie des gouvernants face aux

²⁷² Sylvie Durrer « Le dialogue romanesque : essai de typologie ». In: *Pratiques linguistique, littérature, didactique*, n°65, 1990, pp.40-41.

²⁷³ Michel Murat, « Le dialogue romanesque dans Le Rivage des Syrtes », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, Paris, N° 2, 1983, p.179.

²⁷⁴ Madior Diouf, « Les formes du roman négro-africain de langue française 1920-1976 ». Thèse de Doctorat d'Etat, Lettres Modernes, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Facultés des Lettres et Sciences Humaines 1991, p.514

²⁷⁵ Ivonne- Marie Mokam, « Mémoire, histoire, subjectivité dans L'Ex-père de la nation », *op.cit.*, p.66.

²⁷⁶ Mbaye Diouf, « Aminata Sow Fall ironiste », *op.cit.*, p.149.

²⁷⁷ Mbaye Diouf, « De Sow Fall à Fatou Diome: mécanismes d'une métafiction de l'immigration », *op.cit.*, p.34.

misères du peuple. En effet, pour dénoncer ces comportements déviants, la doyenne de la littérature africaine fait usage des procédés de l'ironie et de l'humour. Ces différents procédés se retrouvent pleinement dans tous les ouvrages du corpus. Nous pouvons citer comme exemple *L'ex-père de la nation* dans lequel l'auteure ridiculise les conseillers du président Madiama à travers une entrevue où ces derniers tentent de le rassurer en faisant mime d'ignorer l'existence de la misère dans le pays qui a connu un bon moment de sécheresse, comme l'indique ce passage :

- Tout va bien Excellence. Personne ne souffre de cette sécheresse. Les paysans sont plus prévoyants qu'on ne le pense.
- Mais la sécheresse est une réalité tout de même. Il n'y a presque pas de pluies cette année.
- Vous avez raison excellence ... je veux dire malgré cela les paysans pourront tenir leurs réserves et que l'Etat n'a pas à se faire des soucis
- Ah, là, je ne suis pas d'accord. Imagine un travailleur, un fonctionnaire ou un ouvrier sans un mois de salaire. Et les paysans qui auront attendu encore un an.
- C'est vrai, excellence. C'est pourquoi même j'avais pensé que pour les aider on pourrait par exemple les permettre de payer l'impôt en deux ou trois tranches
- Comment veux-tu qu'ils payent s'ils n'ont pas récolté. Qu'ils soient exonérés de tout impôt
- Vous avez raison, Excellence [...]. Tout sera fait comme vous le désirez. (L'EPN, pp.47-48).

Nous observons dans cet extrait deux appréhensions différentes sur la situation de crise que traverse le pays. La première est celle du président qui manifeste sa compassion pour le peuple en essayant de trouver par tous les moyens des solutions pour alléger sa souffrance. L'autre est celle des ministres conseillers qui semblent minimiser ou nier l'existence de la misère. L'attitude de ceux-ci est motivée par le désir de mettre le président à l'aise, de ne pas le contrarier, de « reconforter un président trop critiqué depuis son accession au pouvoir »²⁷⁸. Une telle attitude frise le ridicule et l'ironie de la part de ces derniers qui se lisent par la répétition excessive de son « Excellence » tout au long de leur entretien. Ce caractère ironique se sent à travers les réponses à l'affirmatif qu'ils fournissent chaque fois qu'ils prennent la parole. C'est ainsi qu'on peut lire : « Tout va bien Excellence », « Vous avez raison excellence », « C'est vrai, excellence », « comme vous le désirez ». En effet, ces réponses montrent que les ministres considèrent le chef de l'Etat comme un demi-dieu dont les paroles ne font l'objet d'aucune controverse. C'est pourquoi Guedeyi Yaeneta Hayatou les conçoit comme « une bande d'automate, une bande de perroquet, qui répète inlassablement à longueur de journée le même terme »²⁷⁹. En effet, la répétition de ces termes n'est pour rien d'autre que

²⁷⁸ Malick Kane, « La gestion du pouvoir politique dans la fiction romanesque des écrivains africains contemporains : les exemples de *La Folie et la mort* (Ken Bugul), *Les vertiges du trône* (Patrick G. Ilboudo), *L'Ex-père de la nation* (Aminata Sow Fall) », op.cit, p.90.

²⁷⁹ Guedeyi Yaeneta Hayatou, « Les mécanismes de la représentation du pouvoir dictatorial dans le roman africain francophone après la période coloniale. Le cas d'ex-père de la nation d'Aminata Sow Fall, et *Branle-Bas en noir et blanc* de Mongo Betti », op.cit, p.79.

pour sauvegarder leurs privilèges et prouver leur fidélité au président qu'ils considèrent à la limite comme leur père biologique. Analysant ce type de rapport entre les dirigeants africains et leurs collaborateurs Achille Mbembe finit par conclure que « les Nations, ou ce qui en tient lieu, sont généralement dotées de « Pères » : le chef de l'Etat, chef du parti unique. Quant à l'Etat, il est présenté comme une famille étendue, unie par des liens de sang »²⁸⁰. En utilisant le procédé de l'ironie, Aminata Sow Fall cherche à démystifier les membres de l'entourage gouvernemental des pays africains en montrant qu'ils sont loin de servir de conseillers aux dirigeants qui les choisissent pour ce rôle. Elle « tourne en dérision l'attitude ridicule que l'on observe chez certaines élites et intellectuels africains »²⁸¹ qui se targuent de porter des gros titres ou se contentent de faire partie de la mouvance présidentielle. Cette dérision de l'entourage gouvernemental est d'autant plus remarquable dans leur souci de satisfaire leur désir personnel, matériel et leur goût aux honneurs au moment où le peuple peine à trouver le minimum pour sa survie. Ce qui irrite souvent le président qui s'indigne tout le temps de cette attitude en ironisant en ces termes : « Excellence, mon seul rêve est d'être décoré des Hautes Palmes d'honneur et de la nation. Que de fois avais-je entendu cette formule de la part d'hommes que j'avais jusque-là considérés comme responsables et qui, brusquement mettaient à nu leurs lobbies et leurs bassesses » (L'EPN, p.80). On découvre ainsi à partir de cette ironie la face cachée et les intentions des proches du président. Dans ce sens, Mongo Betti a raison de dire à juste titre que « la meilleure démystification, se fait par l'humour, l'ironie, la satire. »²⁸². Ainsi, nous pouvons retenir que l'humour et l'ironie permettent à Aminata Sow Fall de faire de son œuvre une écriture satirique à l'endroit des nouveaux dirigeants africains.

De même, cette stratégie de démystification se voit dans *L'empire du mensonge* lorsque Sada s'est permis d'aller répondre à l'invitation de Macoumba qui se donne en spectacle en organisant une soi-disant cérémonie de pose de première pierre pour faire croire à l'opinion qu'il est au chevet des populations alors que la réalité en est autre. La réaction de l'entourage de Sada en est une illustration dans ce sens :

— Papa, hier, à la pose de la première pierre de « l'Université Internationale d'Excellence », j'ai été tellement surpris ! C'est par la télé que j'ai su. J'ai dit : « Ça alors ! Papa qui couvre tonton Macoumba de tant de louanges ». En lui servant même le titre de « Son Excellence ».

-Notre fils à raison ! Sada, pourquoi ? Je comptais soulever la question, aujourd'hui, pour animer la séance de thé. Franchement, Macoumba ne mérite pas ces compliments de ta part ! Ce menteur fieffé ne croit en rien (L'EM, p.10).

²⁸⁰ Achille Mbembe, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1985, pp.15-16.

²⁸¹ Guedeyi Yaeneta Hayatou, op.cit, p.80.

²⁸² Mongo Betti, cité par Guedeyi Yaeneta Hayatou, op.cit, p.71.

Ce passage laisse apparaître une colère noire et une déception totale des proches de Sada à l'endroit de celui-ci, tel que l'indiquent la multitude des points d'exclamation ainsi que la présence du point d'interrogation. En effet, ces derniers lui reprochent de s'être associé avec Macoumba, réputé pour sa qualité de « menteur », dans une entreprise de manipulation en lui vouant des « compliments » et des « louanges » qu'il ne mérite pas. Des louanges qui sont en vérité que de l'ironie qui se voit par la mise entre guillemets de « l'Université Internationale d'Excellence » et du titre « Son Excellence ». En ironisant de la sorte, Sada « s'inscrit en faux contre sa propre énonciation tout en l'accomplissant »²⁸³ et « s'octroie une marge de mensonge avec la complexité »²⁸⁴ de son ami. Tout porte à croire que Sada s'est agi en faux en soutenant Macoumba sans sa campagne de manipulation, car sa présence dans ces lieux est motivée par les sollicitations incessantes de celui-ci d'où cette son affirmation : « Macoumba comptait sur ma présence et celles d'autres invités que je ne connais pas. Une manière de démontrer, exemples à l'appui, que la fatalité de la misère n'existe pas » (*L'EM*, p. 12). Il ressort de ses propos que l'objectif de l'ami de Sada ce n'est pas la réalisation du projet de « l'Université Internationale d'Excellence » comme il le fait savoir, encore moins de solutionner le problème des populations, mais plutôt de trouver des astuces de détourner les fonds destinés à ce projet et de « banaliser la misère »²⁸⁵. C'est ainsi que s'indigne Coumba en ses termes : « C'est le financement qui intéresse ce crétin et ses comparses ; pas ces jeunes ! Comme avant, ils vont détourner le fric, sans mauvaise conscience. Ils n'ont pas de cœur. C'est odieux. Les poules auront des dents avant que ces gens deviennent honnêtes ! » (*Ibidem*). En dehors de l'ironie, l'auteure fait recours à la satire pour démasquer ou mettre en lumière le vrai comportement de ces types de politiciens à travers la présence des mots et expressions argotiques comme: « crétin et ses comparses », « le fric », « Les poules auront des dents ». Cependant, malgré la colère des personnages on ne peut pas s'empêcher de sentir l'irruption de l'humour dans leur dialogue. On peut convoquer dans ce sens les propos suivants: « Cinquante poses de la première pierre en douze ans de ministères et revirements » (*Ibid*, p.11) « Jouer avec le fétichisme des mots » (*Ibidem*), « Les mots pèsent » (*Ibid*, p.17), « Quelle est l'unité de mesure pour peser le sens des mots ? » (*Ibidem*).

²⁸³ Alain Berrendonner, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit, 1982, p. 216.

²⁸⁴ Mbaye Diouf, « De Sow Fall à Fatou Diome: mécanismes d'une métafiction de l'immigration », *op.cit*, pp.154-155.

²⁸⁵ Guedeyi Yaeneta Hayatou, « Les mécanismes de la représentation du pouvoir dictatorial dans le roman africain francophone après la période coloniale. Le cas d'ex-père de la nation d'Aminata Sow Fall, et Branle-Bas en noir et blanc de Mongo Betti », *op.cit*, p.70.

Ainsi, il est aisé de soutenir à travers ces exemples qu'Aminata Sow Fall emploie le mode du risible dans ses textes pour critiquer les tares de la société et le défaut des individus dans la mesure où « le portrait d'un personnage frôle quelquefois la dérision, la description d'une scène prend subitement des tours comiques, et la narration d'un événement peut virer carrément à la satire »²⁸⁶. Cette technique lui permet de dramatiser afin d'atténuer l'ampleur de la situation pathétique qu'elle met en scène. Nous retrouvons le même procédé dans *Douceurs du bercail* à travers la discussion des candidats malheureux à l'immigration, détenus à la police des frontières en attendant leur rapatriement. Nous pouvons nous appuyer aux propos aux salutations d'usage de Codé en ces mots : « Avez-vous la paix ? » et en guise de réponse Dianor déploie subitement son talent d'humoriste de la sorte : « Ah oui Codé ! Nous avons la paix, et comment ! La paix en pagaille. Regarde : partout la paix, les enfants en paix ; moi, ma culotte et ma chemise fermentées, en paix ! Hein Codé, paix, paix, paix (DDB, p. 91). En effet, par le biais de ces mots pleins d'humours, Dianor arrive à décrier l'atmosphère de détresse et d'incertitude dans lequel ils se meuvent à l'aide des répétitions, des expressions du registre familier « en pagaille », « hein », « culotte fermentée ». En fait, avec l'incursion de l'humour Aminata Sow Fall se donne l'objectif d'amoindrir la souffrance des personnages de son récit, tel qu'elle laisse entendre dans une interview : « Comme écrivain, nous devons aussi essayer de jouer avec les angoisses existentielles »²⁸⁷. A ce propos, Kalidou Ba pense que l'humour permet aux écrivains africains « d'atténuer l'effet de lourdeur né d'une réalité trop poignante »²⁸⁸.

En somme, nous pouvons noter, à la lumière de cette étude qu'Aminata Sow Fall dispose de cette manie de dénoncer les tares de la société en ayant recours au registre du comique notamment par le biais de l'humour et l'ironie. Du reste, cette manie de la romancière se sent à travers l'usage d'une structure narrative diversifiée.

²⁸⁶ Mbaye Diouf, « L'énonciation de l'exil et de la mémoire dans le roman féminin francophone : Anne Hébert, Aminata Sow Fall et Marguerite Duras ». Thèse, département des Littératures, Faculté des Lettres de l'Université Laval, Québec, 2009, p. 276.

²⁸⁷ Entretien avec Barka Bâ et Abdou Rahmane Mbengue, « La littérature est une perpétuelle réinvention », *Le Quotidien*, 9 avril 2005.

²⁸⁸ Kalidou Ba, *Le roman africain francophone postcolonial. Radioscopie de la dictature à travers une narration hybride*, pp.205-206.

Chapitre 3. L'identité narrative :

La présence du narrateur est indispensable dans un roman de quelque nature qu'elle soit. Distinct de l'auteur, le narrateur est chargé de mettre en contact le lecteur et l'histoire dont il est question dans le roman. Selon les auteurs ou les circonstances, il peut avoir des positions différentes et des appellations variées en fonction de son implication ou non de l'histoire qu'il raconte. Il peut être soit un narrateur autodiégétique quand il prend part en tant que personnage de l'histoire, soit hétérodiégétique quand il est simple témoin des faits, soit omniscient quand il a le pouvoir de dévoiler ce qui est dans la tête des personnages. En effet, à l'image des thèmes, et des personnages, ces différents types de narrateurs méritent d'être étudiés pour une meilleure compréhension des romans. A cet effet, la lecture des œuvres d'Aminata Sow Fall en offre une belle occasion. Ainsi, nous allons analyser dans ce chapitre la position de ces différents narrateurs.

3.1. Le narrateur autodiégétique

Le narrateur autodiégétique est ce type de narrateur qui prend part à l'histoire qu'il raconte. Il peut être un témoin ou un personnage incontournable autour duquel tourne la centralité du récit. Encore appelé narrateur homodiégétique, ce type de narrateur se reconnaît par la présence de la première personne. Contrairement au roman autobiographique, cette personne qui a la charge de relater les faits est différente de l'auteur. Nous sommes dans ce cas en face d'un pacte autobiographique simulé où « l'autoréférentialité renvoie non pas au signataire du roman mais plutôt à un écrivain fictif, créature de papier qui remplit le rôle de narrateur, personnage et sujet »²⁸⁹ des actions racontées. C'est le cas de Madiama personnage principal de *l'ex-père de la nation* qui, après sa déchéance en tant que chef d'Etat d'un pays africain, se lance dans l'écriture pour retracer les faits accablants qui ont entaché son régime. C'est ainsi qu'on peut lire dès l'incipit du récit :

En ce jour de l'hivernage de l'année 196 ... où je décide d'écrire mes souvenirs, rien ne me lie plus aux contingences de la vie. Ni les reflets ondoyants de ce bout de mer, morceau d'empire que la fenêtre de mon réduit me donne tout le loisir d'embrasser. Ni l'œil empourpré qui, là-bas à l'horizon, s'ouvre sur l'écran vaporeux des matins paresseux (L'EPN, p.7).

²⁸⁹ Yvone Marie Mokam, « Mémoire, histoire, subjectivité dans *L'Ex-père de la nation* », op.cit, p.134.

Dans cet extrait Madiama met en exergue sa destitution à la tête du pays et son emprisonnement. Ce passage du pouvoir à la prison est élucidée par les termes « rien ne me lie plus aux contingences de la vie » qui renseigne sur son « retrait de la scène publique »²⁹⁰ et l'exiguïté de sa cellule de prison qui est ici exprimée à travers l'usage de la périphrase « mon réduit ». De plus, bien qu'étant un lieu d'incarcération et de restriction, la prison offre à Madiama une possibilité de se libérer et de se donner le temps de réfléchir afin de trouver les causes de son échec. En relatant ses échecs, Madiama prend ainsi conscience de la complexité du pouvoir. Ce qui fait dire à Guedeyi Yaeneta Hayatou que « l'acte d'écriture apparait alors à ce moment comme une thérapie pour lui, surtout qu'il se fait de manière délibérée sans contrainte »²⁹¹. En fait, le choix de la narration à la première personne est peut-être une manière pour l'auteure de permettre au personnage d'entrer en contact direct avec le lecteur et d'avouer ses angoisses et ses peines. Selon Mbaye Diouf l'usage de la première personne « je » « dévoile un personnage complexe pris au piège »²⁹². En effet, deux raisons peuvent porter à croire que Madiama est un personnage complexe : d'abord par le fait qu'il perd son statut de personnage fort, redouté de tous par son pouvoir tyrannique, son caractère d'opresseur et se voit subitement privé du monde de l'extérieur. Ensuite par le fait qu'il est présenté dans un premier temps comme un « personnage capable, doté d'un capital culturel solide et impressionnant, mais qui, au contact du pouvoir, se métamorphose en un inconscient, incapable, naïf et en un ridicule potentat »²⁹³.

Ainsi, la lecture de ce passage laisse voir un personnage narrateur dépassé, bouleversé par le retournement des situations et qui livre sa propre déception au lecteur. Il en est de même dans *Douceurs du bercail* avec le personnage principal Asta qui, après les moult humiliations, étale ses regrets et promet de sensibiliser ses compatriotes contre les illusions qu'ils se font de l'Occident, tel qu'on peut le voir dans ces lignes :

Qu'on m'expulse ... moi, qui à longueur d'années répète à ceux qui partent : ne fuyez pas. Au bout de l'aventure, il n'y a que le mirage... Aimons notre terre... [...] Quand je sortirai d'ici, je serai plus à l'aise pour dire à mes frères, sœurs, parents et amis que l'Eldorado n'est pas au bout de l'exode, mais dans les entrailles de notre terre (BBD, p.87).

²⁹⁰ Mbaye Diouf, « L'énonciation de l'exil et de la mémoire dans le roman féminin francophone : Anne Hébert, Aminata Sow Fall et Marguerite Duras », *op. cit.*, p. 131.

²⁹¹ Guedeyi Yaeneta Hayatou, « Les mécanismes de la représentation du pouvoir dictatorial dans le roman africain francophone après la période coloniale. Le cas d'ex-père de la nation d'Aminata Sow Fall, et Branle-Bas en noir et blanc de Mongo Betti », *op.cit.*, p. 82.

²⁹² Mbaye Diouf, « L'énonciation de l'exil et de la mémoire dans le roman féminin francophone : Anne Hébert, Aminata Sow Fall et Marguerite Duras », *op. cit.*, p. 152.

²⁹³ Guedeyi Yaeneta Hayatou, *op.cit.*, p.82.

Ces propos d'Asta traduisent des sentiments distingués. Nous apercevons dans un premier temps un personnage narrateur qui s'en veut et qui avance un sentiment d'indignation contre sa propre personne pour avoir renié sa parole en quittant le pays alors qu'elle prêchait de ne pas céder aux mirages de l'Occident. Elle considère son acte comme une grosse erreur voire une bêtise qui lui vaut une introspection et une « autocritique »²⁹⁴ qui se sentent à travers la présence des pronoms personnels réfléchis « m' », « moi » de la première personne du verbe « répéter » au présent de l'indicatif et l'usage de l'impératif et du style direct dans la phrase : « ne fuyez pas » qui semblent témoigner une vérité absolue qui lui tient longtemps à cœur. A cela s'ajoute un sentiment de prise de conscience sur la véritable image de l'Occident qui la pousse à prendre une ferme résolution, celle de convaincre ses proches à rester au pays. Une telle décision se voit à travers l'emploi du futur simple dans les verbes « sortirai » et « serai ». Cette farouche volonté de dissuader ses « frères, sœurs, parents et amis » contre un éventuel voyage à l'étranger trouve sa motivation dans ses expériences amères qu'elle a vécues dans ce lieu, d'où le choix de l'expression « je serai plus à l'aise ». En fait, l'emploi répétitif du « je » « est le diagnostic d'un sujet qui s'interpelle d'abord comme objet [et] met l'accent sur la grandeur et la décadence d'une existence faite de promesses non tenues, de passages forcés, d'illusions perdues et de réclusions »²⁹⁵. Effectivement, la lecture de ce passage permet de voir l'image d'un personnage doté d'une grandeur qui se mesure par sa lucidité d'avertir ses semblables sur les fausses allégations que certains se font de l'Occident, mais aussi d'un personnage en décadence parce que n'ayant pas réussi à aller jusqu'au bout de ses convictions. En résumé on est en face d'un personnage narrateur partagé entre ses souvenirs de mise en garde contre le phénomène migratoire qu'il considère comme un piège et sa naïveté qui le conduit à tomber dans ce même piège.

De même, dans *L'empire du mensonge* l'auteur confie dans plusieurs cas la narration à des personnages qui saisissent cette occasion pour exprimer leur joie, leur rêve, leur peine ou leur angoisse par une situation inattendue qui se présentent à eux. L'exemple de Sada en est une illustration parfaite dans ce sens. En effet, après les reproches de ses proches pour s'être présenté à la soi-disant cérémonie pose de première pierre initiée par un de ses amis d'enfance dans le but de faire croire qu'il est au chevet des populations, Sada reconnaît son erreur et regrette d'avoir soutenu Macoumba dans cette entreprise mensongère. C'est ainsi qu'il avoue devant l'assistance :

²⁹⁴ Andréa Cali, « Douceurs du bercail : une voie pour l'Afrique », *op.cit.*, p.242.

²⁹⁵ Mbaye Diouf, *op.cit.*, p. 157.

J'aurais pas dû le faire. J'aurais pas dû. C'est vrai. Macoumba avait tellement insisté en m'invitant à cette cérémonie. Carton d'invitation, appels téléphoniques répétés. L'évocation de notre enfance. Nos espiègleries. Nos bêtises. Nos joies aussi ! Dans la débrouillardise, la précarité... et la violence parfois, sous nos yeux. Notre chance d'avoir échappé aux pièges de ce milieu impitoyable... et d'être devenus ce que nous sommes, grâce à la vigilance de nos parents. C'est sans doute par là qu'il m'a touché. Oui, qu'il m'a touché (L'EM, p. 12).

Les regrets du narrateur se font sentir d'emblée par la présence de l'anaphore, de la négation et du conditionnel passé « j'aurais pas dû ». Ces regrets nous donnent une idée sur la nature du personnage narrateur. Ils montrent en fait que c'est un personnage modeste et humble qui accepte des critiques pour se perfectionner davantage. Cependant, malgré la reconnaissance de son erreur Sada « cherche à se disculper »²⁹⁶ en prétextant d'être touché au plus profond de sa chair par les nombreuses sollicitations reçues de la part de son ami d'enfance : « Carton d'invitation, appels téléphoniques répétés ». En dehors des sollicitations, il déclare avoir été victime d'un piège qui l'aurait été tendu par son ami en lui rappelant les beaux souvenirs de leur enfance : « Nos espiègleries. Nos bêtises. Nos joies aussi. [...] Notre chance d'avoir échappé aux pièges de ce milieu impitoyable... et d'être devenus ce que nous sommes, grâce à la vigilance de nos parents ». En fait la prolifération des adjectifs possessifs « nos » et « notre » dans cet extrait prouve sans conteste que Sada et Macoumba sont des amis inséparables de longue date, liés par une fraternité incommensurable qui les oblige à partager beaucoup de choses ensemble. Du coup, c'est grâce à cette connivence que son ami cherche à le convaincre d'où ses propos prononcés avec insistance : « C'est sans doute par là qu'il m'a touché ». En plus, l'usage de la première personne dans la narration laisse voir un dédoublement de la part du narrateur car le « je » « est l'auteur de deux actions différentes, séparées dans le temps : l'un agit, l'autre parle »²⁹⁷. Pour Nathalie Sarraute, la narration à la première personne permet « d'attirer le lecteur coûte que coûte sur le terrain de l'auteur [...], alors le lecteur est d'un coup à l'intérieur, à la place même où l'auteur se trouve. »²⁹⁸.

Ainsi nous pouvons retenir à travers ces exemples que le recours au narrateur homodiégétique est un moyen pour Aminata Sow Fall de laisser la possibilité au personnage d'exprimer ses sentiments et d'entrer en contact direct avec le lecteur. Cependant, force est de remarquer que ce narrateur se trouve par moment remplacé par un autre narrateur dit narrateur hétérodiégétique qui ne s'implique pas dans l'histoire qu'il raconte.

²⁹⁶ Malick Kane, « La gestion du pouvoir politique dans la fiction romanesque des écrivains africains contemporains : les exemples de *La Folie et la mort* (Ken Bugul), *Les vertiges du trône* (Patrick G. Ilboudo), *L'Ex-père de la nation* (Aminata Sow Fall) », op.cit, p.101.

²⁹⁷ Justin Bisanswa, « Dialectique de la parole et du silence chez V. Y. Mudimbe », dans Mukala Kadima Nzuji et Sélom K. Gbanou, *L'Afrique au miroir des littératures*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 135-136.

²⁹⁸ Nathalie Sarraute, *L'ère du soupçon : essai sur le roman*, Paris, Gallimard, 1987, p.76.

3.2. Le narrateur hétérodiégétique

A la différence du narrateur homodiégétique qui est un acteur majeur de l'histoire qu'il raconte ou qui en fait partie, le narrateur hétérodiégétique est celui qui ne fait qu'observer et rendre compte de ce qui se passe. Il est un simple témoin des faits et son rôle est d'informer le lecteur sur les actions des personnages ainsi que sur les rapports qu'ils entretiennent entre eux. « Il peut aussi avoir une fonction interprétative, commentant soit sa façon de conduire le récit, soit les agissements de tel ou tel acteur »²⁹⁹, et « peut se borner à énoncer les phrases du récit »³⁰⁰. Ainsi, commentant les actions des personnages ce narrateur permet au lecteur d'avoir une idée nette et une appréhension de la psychologie de ses derniers. De ce fait, pour montrer sa distance par rapport à l'histoire qu'il raconte il utilise la troisième personne. On assiste donc à la « déclassification du « je » et son remplacement par « elle (s) », [il(s)] ou par un nom propre »³⁰¹ de même nature. Cette variété de voix dans la narration se sent clairement dans les romans de Sow Fall. Nous pouvons prendre l'exemple de *L'empire du mensonge*, précisément dans le passage où le narrateur met en scène l'agression subie par Mapaté et la réaction inattendue de sa femme Sabou pour se venger contre les agresseurs, tel que le montre cet extrait :

Sabou a vu la scène du coin où elle pilait le mil de son couscous. Elle a rappliqué sans crier gare vers le théâtre de la brutalité ! Grandes foulées, visage muet, énigmatique. Elle tient fermement une tête de son pilon dans la main droite. Elle avance en tirant. sabou ! Là où personne ne l'aurait attendue ! Surprenant tout le monde, en quelques secondes, elle a levé le pilon de ses deux mains, haut au-dessus de sa tête. Elle a visé la tête du malfrat, elle a frappé... Sabou ! Elle-même ! Petit bout de femme gracieuse comme une biche. Sabou a frappé. Personne ne l'avait jamais vue se bagarrer ou entendu sortir une insulte de sa bouche. Sabou a frappé. Pour punir le fauve (L'EM, pp. 28-29).

Cette scène de violence n'est racontée par un narrateur, témoin des faits, mais absent en tant qu'acteur ou personnage. Son effacement de l'histoire se fait voir par la mention du nom du nom propre du personnage « Sabou » dont il est question dans cet extrait. A cela s'ajoute la foulditude de pronoms personnels de la troisième personne « elle », visibles tout au long du récit et qui font allusion au même personnage. Hormis les pronoms personnels, les verbes conjugués à la troisième personne comme : « a vu », « a rappliqué », « tient » ... prouvent davantage l'effacement du narrateur. Il en est des adjectifs possessifs dans les groupes de mot : « son couscous », « sa tête », « ses mains » ..., ainsi que la présence de l'article défini « l' » qui

²⁹⁹ Dormoy Denis, « *Narrateur et point de vue ou comment raconter* ». In : *Repères, recherches en didactiques du français langue maternelle*, 1996, n°13, p.166.

³⁰⁰ Hassane Elbahraoui, *Les voix narratives dans Le ventre de l'Atlantique de Fatou Diome*, Université de Benha, Faculté des Lettres, vol 28, avril 2012, p.39.

³⁰¹ Mbaye Diouf, « L'énonciation de l'exil et de la mémoire dans le roman féminin francophone : Anne Hébert, Aminata Sow Fall et Marguerite Duras », op. cit, p. 158.

renvoient toujours à la même personne. Par ailleurs, à travers ce récit, le narrateur donne l'occasion au lecteur de « juger le personnage »³⁰². Il montre que c'est un personnage calme et très pondéré, doté d'un comportement enviable parce que : « Personne ne l'avait jamais vue se bagarrer ou entendu sortir une insulte de sa bouche ». Toutefois, son calme ne signifie pas passivité de sa part. Elle sait agir quand il le faut et avec témérité surtout lorsqu'il s'agit de sauver l'honneur. Sa témérité est mise en exergue par la spontanéité de ses actions qui peut se justifier à l'aide de l'expression « sans crier gare », de l'adverbe « fermement » et le choix de la phrase averbale : « Grandes foulées, visage muet, énigmatique ».

Ainsi, eu égard à ces différents indices, il est aisé d'admettre que ce narrateur ne s'est en aucun moment s'impliqué dans l'histoire ici racontée. Il agit juste en tant qu' simple témoin. Il est « l'équivalent du metteur en scène de théâtre »³⁰³. La présence du narrateur hétérodiégétique est aussi fréquente dans *Douceurs du bercail*. La description faite sur le parcours élogieux du personnage Yakham est illustratif dans ce sens :

Yakham grandit. Sa vive intelligence faisait dire que Gora [son père] avait eu une idée lumineuse en l'appelant Yakham car « ce garçon, c'est sûr, il ira loin et très loin. [...] Enfant surdoué, Yakham brilla à l'école, puis au lycée sept kilomètres à pied aller-retour pour s'y rendre, en toutes saisons. Baccalauréat scientifique avec la mention « très bien ». Deuxième prix de physique au Concours Général des Lycées et Collèges. Le premier n'avait pas été décerné. Un « crack », disaient ses professeurs avec admiration. « Cette lumière qui brille dans ses yeux le mènera loin » (DDB, p.109).

Ce passage laisse voir un narrateur différent du personnage dont il fait la description. Il s'efface donc en tant que personnage et agit pour nous présenter un enfant plein d'avenir. Pour montrer son effacement et mener à bien cette présentation, le narrateur commence par le nom du personnage « Yakham ». Il utilise ensuite des indices qui font référence à ce dernier. Parmi ces indices on peut remarquer la présence de l'adjectif démonstratif « ce » devant le mot « garçon », du pronom personnel « il », de l'adjectif qualificatif mise en apposition « Enfant surdoué, Yakham ». Ensuite, de par la description du narrateur on voit un enfant surdoué doté d' « une vive intelligence » qui lui vaut un certain nombre de performances telles que sa réussite au Baccalauréat scientifique avec la mention « très bien » et son « Deuxième prix de physique au Concours Général des Lycées et Collèges ». À ces distinctions s'ajoute-le titre « crack » attribué par ses professeurs. Ces différents éléments sont assez suffisants pour admettre que Yakham est un enfant qui est destiné à aller très loin. « L'occurrence de l'image de la « lumière », symbole du savoir, contribue à attester que Yakham, l'intelligent, est prodigieux.

³⁰² Malick Kane, « La gestion du pouvoir politique dans la fiction romanesque des écrivains africains contemporains : les exemples de *La Folie et la mort* (Ken Bugul), *Les vertiges du trône* (Patrick G. Ilboudo), *L'Ex-père de la nation* (Aminata Sow Fall) », op.cit, p.98.

³⁰³ Ibid, p.96.

Il est né pour réussir sur tous les plans, surtout sur le plan scolaire »³⁰⁴. En plus, bien qu'étant différent du personnage auquel il décrit, le narrateur intervient par moment avec une « fonction interprétative »³⁰⁵ pour commenter certains aspects liés à la vie de ce dernier, tel que son prénom « Yakham » tiré de la langue wolof qui signifie en français c'est toi qui sait. Il est composé du pronom personnel ya (c'est toi) et du verbe à l'infinitif xam qui signifie « savoir, connaître »³⁰⁶. Selon cette explication, Yakham est prédestiné à devenir un enfant intelligent depuis sa naissance. Il est né pour devenir un génie. L'intervention du narrateur se fait également remarquer par la présence des guillemets. En fait, le choix du narrateur hétérodiégétique est un moyen pour l'auteure d'expliquer certains détails qui peuvent aider le lecteur à mieux comprendre les causes de la réussite ou de l'échec des personnages. Pour Babou Diéne, ce changement constant de narrateur crée chez Aminata Sow Fall « une narration polyphonique sous le mode d'une diversité de voix »³⁰⁷. Ce changement de narrateur est aussi fréquent dans *L'ex-père de la nation*. En effet, dans ce roman, la narration est assurée tantôt par un narrateur homogène, en l'occurrence Madiama, personnage principal et ex-président de la république pour montrer ses regrets, sa déception par rapport à sa mauvaise gestion du pouvoir, tantôt par un narrateur hétérogène quand il s'agit de montrer les conséquences de la mal gouvernance sur le peuple. Nous nous rappelons à cet effet du sentiment de mépris d'un infirmier à l'endroit d'un citoyen, comme le témoigne le narrateur : « Lorsqu'un malade de condition modeste se présentait à l'hôpital [...] l'agent médical faisait mine de rien entendre. Il restait cloué sur un tabouret en feuilletant un magazine en devisant avec d'autres collègues autour de cauris » (L'EPN, p.26). Nous remarquons dans ce passage que le narrateur ne prend pas part de l'histoire qu'il raconte. Il s'en écarte complètement et nous livre la scène telle quelle sans jamais s'y impliquer. C'est dans cette logique que peut se justifier l'usage de la troisième personne « il », de l'article indéfini « un », de l'article défini « l' » et de l'adjectif indéfini « autres ». En fait, tous ces éléments renvoyant à l'infirmier et au malade prouvent que cette scène les concerne exclusivement.

Tout bien considéré, il est aisé de retenir à partir de ces différents exemples que le narrateur hétérodiégétique occupe une place de choix dans les romans d'Aminata Sow Fall. Au demeurant, à côté du narrateur homodiégétique et hétérodiégétique l'auteure confie la narration

³⁰⁴ Assane Ndiaye, op.cit, p.85.

³⁰⁵ Dormoy Denis, « Narrateur et point de vue ou comment raconter ». In : *Repères, recherches en didactiques du français langue maternelle*, 1996, n°13, p.166.

³⁰⁶ Jean Léopold Diouf, Marina Yaguello, j'apprends le wolof, Paris, Karthala, 1991, p.76.

³⁰⁷ Babou Diéne, « Espace migratoire et polyphonie narrative à travers Douceurs du bercail », op.cit, p.212.

à un autre type de narrateur dit omniscient qui a une connaissance beaucoup plus large que ces derniers sur les personnages et l'histoire qu'il raconte.

3.3. Le narrateur omniscient

Par narrateur omniscient on entend ce type de narrateur qui a l'œil partout, le contrôle sur tous les sujets et une maîtrise sur tous les événements : ceux du passé, du présent et du futur. C'est un narrateur qui « sait tout, voit tout, entend tout »³⁰⁸. De ce fait, pour raconter au lecteur ce qui se passe il va au-delà de ce qu'il voit pour le plonger dans l'intimité des personnages, car il « connaît toutes les pensées »³⁰⁹ de celui-ci et toutes ses intentions. Dans ce cas, le récit véhicule le monologue intérieur des personnages. S'appuyant sur la réflexion d'Edouard Dujardin, le monologue intérieur est « le discours sans auditeur et non prononcé, par lequel un personnage exprime sa pensée la plus intime »³¹⁰. Partageant cette idée, Mbaye Diouf affirme que le « discours produit est celui' du personnage (et non de l'auteur), ensuite, il est auto réflex «sans auditeur» et s'élabore dans l'intimité du personnage, et enfin, il est plus 'pensé que dit, une ' voix silencieuse »³¹¹. Ce type de narration est bien mis en exergue dans les romans d'Aminata Sow Fall. Nous en avons pour preuve *Douceurs du bercail* où le narrateur expose le regard que jette Asta sur elle-même lors de son incarcération dans les caves de l'aéroport. C'est ainsi qu'il fait savoir :

Asta a baissé les yeux sur sa poitrine : son chemisier est presque ouvert. Ses boutons ont sauté, le soutien-gorge en dentelle belge est visible. Elle s'est empressée de tirer sur les deux pans de sa veste et de les superposer. Reflexe de pudeur pour soustraire ce qu'elle peut sauver de son corps à la terrible inquisition des projecteurs. Elle se sent meurtrie mais n'est pas en colère. Elle a pensé à Anne, à ses enfants, à ses parents, à Labba (DDB, p.85).

Dans ce passage, le narrateur nous fait part de la situation lamentable et pitoyable où se trouve Asta. A partir de sa description on voit un personnage vaincu par une extrême fatigue causé par un rude système de contrôle douanier qui frôle la torture et l'humiliation. Cet état de fait est rendu visible par le caractère désordonné de son vêtement qui laisse voir en détail et par le biais de l'énumération que : « son chemisier est presque ouvert. Ses boutons ont sauté, le soutien-gorge en dentelle belge est visible »³¹². Un tel témoignage « embrasse sa misère engendrée par les conditions de survie dégradantes dans le dépôt où sont parqués les

³⁰⁸ Malick Kane, « La gestion du pouvoir politique dans la fiction romanesque des écrivains africains contemporains : les exemples de La Folie et la mort (Ken Bugul), Les vertiges du trône (Patrick G. Ilboudo), L'Expère de la nation (Aminata Sow Fall) », op.cit, p.97.

³⁰⁹ Dictionnaire français. [En ligne], consulté le 06/04/2023. [https:// www.linternaute.fr](https://www.linternaute.fr).

³¹⁰ Édouard Dujardin, *Les lauriers sont coupés suivi de Le monologue intérieur*, Rome, Bulzoni, 1977, p. 230.

³¹¹ Mbaye Diouf, « L'énonciation de l'exil et de la mémoire dans le roman féminin francophone : Anne Hébert, Aminata Sow Fall et Marguerite Duras », op. cit, pp. 174-175.

³¹² Babou Diéne, op.cit, p.221.

immigrés ». En fait cette description renseigne sur l'effacement du narrateur en tant que personnage de la scène qu'il présente. A l'image du narrateur homodiégétique, le narrateur raconte l'histoire à la troisième personne. C'est ainsi qu'on peut comprendre l'usage des adjectifs possessifs « son, ses », du pronom personnel « elle ». Cependant, à la différence du premier narrateur le second va au-delà de ce qu'on peut voir faire ou entendre dire le personnage et nous installe dans le fort intérieur de celui-ci pour nous faire savoir ce qui est dans sa tête. C'est ce qui pourrait justifier la présence des verbes de perception « sentir » et « penser » à travers lesquels « nous plonge dans l'intimité du personnage »³¹³.

Ainsi, nous pouvons retenir de cet extrait que le narrateur omniscient se dote d'un pouvoir divin ou la puissance d'un demi-dieu qui sait tout ce qui est apparent ou caché. Cette puissance du narrateur omniscient se sent également dans *L'empire du mensonge* lorsqu'il nous livre les inquiétudes qui pèsent dans la tête de Taaw quand celui-ci pense avoir perdu le titre foncier de sa famille après moult va et vient dans les services cadastrales en vain. Les monologues de Taaw peuvent servir de preuve dans ce sens :

Voici Taaw en train de penser encore « peut-être notre dossier est-il perdu. Si je ne suis pas capable, moi l'aîné, de sauvegarder le patrimoine de la famille ! » [...]. « L'important, ce n'est pas ce papier périssable. Un titre foncier, ça peut se déchirer... on peut essayer ailleurs... L'honneur, c'est autre chose ! Le déchirer, c'est mourir du mépris de ses semblables... » Et d'entendre avec frayeur, dans sa conscience en lambeaux, la terrible sentence qui ne viendrait sûrement pas de Mapaté, de Sabou, de Sada ou d'une multitude de personnes bienveillantes et éduquées. Qui viendrait des esprits méchants, aigris, jaloux : Doo Darra ! Tu n'es rien ! Sentence d'échec et de déchéance (*L'EM*, p.51).

Dans ces lignes le narrateur extériorise le discours que Taaw prononce dans sa tête. L'usage du verbe « penser » et la présence des guillemets semblent révéler que celui-ci rapporte textuellement des paroles proférées intérieurement par le personnage. Il crée dans ce cas « autant un discours de pensées qu'un discours d'émotions, car il peut donner lieu à une analyse de faits »³¹⁴. Tout à fait, ce discours peut amener à analyser la crainte du personnage qui ne se soucie plus du papier qui « peut se déchirer », mais par l'obligation de relever un défi et de sauvegarder l'honneur en tant qu'aîné de la famille. L'autre fait majeur à analyser chez le personnage et qui corrobore l'idée de la puissance du narrateur, c'est la peur d'être à la risée des gens, d'autant plus que ce sentiment est plutôt imaginé que dit. Le verbe « entendre » et les mots « conscience » et « esprits » confirment l'omniscience du narrateur dans la mesure où il a ce don d'exposer « non pas ce qui se passe autour de lui, mais ce qu'il voit se passer, non pas qui sont dites, mais qu'il entend »³¹⁵. Il convient de noter donc à travers ce passage que le

³¹³ Ibidem.

³¹⁴ Mbaye Diouf, op.cit, p. 176.

³¹⁵ Édouard Dujardin, op.cit, p.221.

narrateur omniscient se meut sur la conscience des personnages pour mettre à nu leur monologue. Ce type de narrateur se fait également sentir dans *l'ex-père de la nation*. En effet, dominé par la situation d'abandon et de trahison de la part de ses collaborateurs, le héros Madiama prend conscient de la mauvaise foi de ces derniers et fait son introspection, tel que nous le montre le narrateur : « Double solitude que de vivre cette réalité-là et d'être conscient que l'on est désormais dépouillé du droit de la vivre au nom de l'idée que l'on se fait de vous parce que vous réglez » (LPN, p.53). Cette introspection révèle le point de vue intérieur du personnage sur sa situation d'avant lorsqu'il était à la tête du pays et sa nouvelle situation de prisonnier. Dans cette logique, que Wayne Booth soutient que : « Tout point de vue interne soutenu [...] transforme momentanément en narrateur le personnage dont la conscience est dévoilée »³¹⁶. Et cette conscience dévoilée permet à quel niveau Madiama se rend compte qu'il était pris en otage par ses collaborateurs dont le souci était de préserver leur privilège.

En somme, l'étude de ce chapitre laisse voir qu'Aminata Sow Fall fait recours à tous les types de narration dans ses œuvres. Cette manie de voguer d'une narration à une autre montre sa maîtrise de la technique narrative.

³¹⁶ Wayne Booth, cité par Babou Diéne, op.cit, p.212.

CONCLUSION GÉNÉRALE

En définitive, nous nous sommes rendu à l'évidence dans ce travail que les œuvres d'Aminata Sow Fall sont une véritable peinture des réalités sociales et politiques de l'Afrique en général et du Sénégal en particulier. À l'image d'une vitrine, elles reflètent parfaitement les différentes facettes qui caractérisent toute société à savoir ses tares et ses qualités. Parmi ces tares figure en bonne place l'hypocrisie qui est causée par l'excès de jalousie, la haine et la rancœur qui poussent certains individus à s'immiscer dans les affaires d'autrui, à médire, à commenter et à critiquer les défauts alors qu'ils en ont assez. Entre autre défaut lié à l'hypocrisie, nous avons le manque de sincérité dans les relations humaines. Nombreux sont des individus qui affichent un air de sympathie, d'affection envers leurs semblables alors qu'en réalité ils sont uniquement mus par le désir de bénéficier des privilèges et de la fortune de ces derniers. Ce qui fait naître un autre défaut qu'est la cupidité. En effet, dominé par le principe que tous les moyens sont bons pour gagner sa vie certains individus prennent le mensonge, la roublardise et la délation comme de leviers puissants pouvant leur permettre d'assouvir leurs bas instincts et de parvenir à leurs fins. D'autres se donnent la manie de toucher les fibres sensibles de la personne afin d'éveiller chez elle son devoir à la solidarité en proférant des paroles douces pour lui rappeler le sens de la fraternité. De plus, il est à noter qu'à côté de l'hypocrisie et la cupidité figure la folie de grandeur qui est provoquée par la quête effrénée de l'argent, la recherche du renom, le goût de l'honneur et du titre. Ce goût de l'honneur entasse les rapports humains que doivent noués les individus entre eux. Ceux-ci ne sont plus naturels, ils se fondent sur la base des calculs mesquins à travers lesquels doivent se tirer des profits de part et d'autre. Cette folie de grandeur occasionne également une concurrence malsaine entre les femmes et favorise ainsi des gaspillages inouïs dans les cérémonies familiales qui ont fini par perdre leur nature d'antan.

Par ailleurs, nous avons démontré que les tares de la société n'épargnent pas le domaine de la politique. Elles s'expliquent sur ce plan par la faillite des différents gouvernements qui se sont succédé de l'indépendance à nos jours. Une telle faillite se manifeste par un laxisme grandissant noté dans les administrations publiques. Par le manque de sérieux, de rigueur et de conscience civique, certains membres de l'administration foulent aux pieds les règles régissant leur métier et adoptent des comportements peu orthodoxes à l'endroit des usagers qui souffrent le martyre pour

bénéficier de leurs services. Ce faisant, pour obtenir gain de cause nombreux sont ceux qui n'hésitent à pas à se nouer avec les démons de la corruption qui est une pratique nébuleuse et qui constitue un énorme manque à gagner pour les pays sous-développés, tel que nous l'avons montré. Par conséquent, les défauts liés au laxisme et à la corruption présentent des répercussions graves sur les pays africains. Ils conduisent les pouvoirs politiques vers un échec patent qui se sent par une dépendance accrue des dirigeants Africains vis à vis des puissances étrangères et l'absence d'une bonne politique pouvant permettre aux populations de satisfaire le minimum de besoin pour leur survie.

Toutefois, ces différentes tares notées sur le plan social et politique n'empêchent pas de voir que la société décrite par Aminata Sow Fall présente des qualités magnifiques. Notre analyse de ses œuvres nous a permis de constater que par souci de fidélité au principe du réalisme, l'auteur se donne la peine de relativiser en faisant la promotion des valeurs cardinales qui fondent le ciment d'un bien-être social entre les individus et la préservation de leur dignité. Parmi ces valeurs nous avons pu souligner la solidarité qui se lit à travers l'acceptation de l'autre, le vivre ensemble, le don du partage et le devoir moral d'assister son prochain en cas de difficulté. Derrière le principe de solidarité nous avons aussi noté que les personnages de Sow Fall sont souvent animés par le sentiment de sauvegarder leur honneur. Ils considèrent comme adversaire à abattre par tous les moyens tout ce qui peut compromettre leur honorabilité, quitte à y laisser leur vie. Toujours dans ce même sillage, le culte de l'honneur se fait sentir par le respect de la parole donnée et le refus de la trahison. Ce sursaut d'honneur crée chez les individus le réflexe de gagner décemment leur vie et de vivre dignement en toute liberté sans attendre rien de personne. Ce besoin d'autonomie s'obtient par l'amour du travail qui procure en même temps bonheur et tranquillité d'esprit.

Ainsi, en nous montrant les différentes facettes de la société, Aminata Sow Fall approuve l'idée selon laquelle : « Ecrire, c'est [...] dévoiler le monde »³¹⁷. Cette ambition de dévoiler le monde se sent par l'importance qu'elle accorde à la représentation de l'espace dans ses œuvres. Tel que nous l'avons souligné dans la deuxième partie de notre travail, l'espace joue un rôle primordial et non négligeable dans la description du réel, en ce sens où il permet de comprendre le comportement des différents personnages. Dans cette étude, nous avons analysé l'espace comme étant le

³¹⁷ Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Editions Gallimard, 1948, p.67.

véhicule de la tradition africaine à travers la croyance au mythe, le rôle des vieillards qui montrent leur ardente obsession à la conservation de la tradition et à sa transmission à la jeune génération, mais aussi de la conception qu'ils se font de la femme africaine concernant sa place et sa fonction dans la société. Au-delà de l'aspect culturel, nous avons étudié l'espace dans le cadre géographique en le subdivisant en deux sous espaces tels que l'espace rural et l'espace urbain dont chacun présente des caractéristiques spécifiques. Pour l'espace rural, nous avons montré qu'il est caractérisé par la pratique des activités primaires à savoir la pêche et l'agriculture qui permettent aux populations de trouver leur moyen de survie. C'est aussi un espace de convivialité où le vivre ensemble et le partage demeurent des principes philosophiques intarissables. Cependant, nous n'avons pas manqué de signaler que cet espace se trouve souvent confronter à des conditions misérables. Ces difficultés se sentent par l'abandon de l'Etat qui se traduit par l'absence d'infrastructures dignes de ce nom, mais également aux calamités naturelles comme la sécheresse qui pousse une bonne partie de la population à aller trouver fortune ailleurs. Concernant l'espace urbain, nous avons retenu que c'est un espace de désillusion pour ces milliers de jeunes qui ont quitté le monde rural dans l'espoir d'améliorer leur condition de vie. Cette perte d'espoir conduit la majorité des jeunes à se lancer dans la débauche avec des pratiques qui sont à l'encontre des valeurs auxquelles ils ont été éduqués au village. Ce qui fait de cet espace un espace de perversion, et à la fois un espace d'oppression car ce déplacement massif des populations des campagnes vers la ville crée la promiscuité et oblige certains à vivre dans des maisons inhabitables qui sont souvent à cause de l'inondation pendant la saison des pluies. Hormis l'inondation, les populations de la ville voient leur quiétude menacée par le développement fulgurant de la délinquance juvénile à cause d'une absence de dispositif sécuritaire suffisant.

Au regard de cette étude nous pouvons affirmer que la description de l'espace est un élément sine qua non dans la représentation du réel. Au demeurant, nous avons aussi souligné que pour bien mettre en exergue les réalités de la société, Aminata Sow Fall fait recours à son talent d'artiste en inscrivant dans ses textes romanesques des éléments qui appartiennent au genre oral. C'est ainsi que nous avons remarqué la présence des chants, du récit initiatique et des proverbes. La présence de ces éléments oraux a pour but de montrer son attachement à la culture africaine en général et sénégalaise en particulier. Un autre trait qui a vocation à mieux visualiser la culture de

son terroir est l'usage des mots empruntés à sa langue maternelle, la création des scènes dialogiques, et l'emploi d'un langage comique à travers l'humour et l'ironie. Tel que nous l'avons montré ces fragments de mots, de dialogues et de langage spécifiques à d'autres genres ou à d'autres registres est un moyen pour l'auteure de mieux capter l'attention du lecteur sénégalais ou africain, mais aussi et surtout de rendre son message plus accessible afin de corriger les tares de la société. Nous avons également noté dans cette logique que le mélange de langue, de genre et de registre prouve qu'Aminata Sow Fall se dote d'un pouvoir et d'une capacité de création magnifique qui fait la beauté de ces textes. Ce pouvoir de création lui donne la facilité de passer d'une forme de narration à une autre. Ce qui nous a permis de déceler à fois la présence d'un narrateur homodiétiq, hétérodiétiq et omniscient dans ses textes.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

I. Œuvres du corpus

FALL Aminata Sow, *Douceurs du bercail*, Dakar, Khoudia, 1998.

FALL Aminata Sow, *L'empire du mensonge*, Dakar, Éditions Khoudia, 2017.

FALL Aminata Sow, *L'ex-Père de la Nation*, Paris, L'Harmattan, 1987.

II. Autres romans d'Aminata Sow Fall:

FALL Aminata Sow, *Le Revenant*, Dakar, NEAS, 1976.

FALL Aminata Sow, *La Grève des battus*, Abidjan, Dakar, 1979.

FALL Aminata Sow, *Festins de la détresse*, Edition d'en bas, 2005.

FALL Aminata Sow, *L'appel des arènes*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines du Sénégal, 2015.

III. Autres œuvres de fiction sur la littérature africaine

Ba Amadou Hampâthé, *Contes initiatiques Fulbe. Njeddo Dewal, mère de la calamité*, Paris, Stock, 1984.

CESAIRE Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1947.

DIENG Faty, *Chambre 7*, Dakar, L'Harmattan, 2019.

DIOME Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.

FALL Marouba, *La collégienne*, Dakar, NEAS, 2016.

LOPES Henri, *La nouvelle romance*, Yaoundé, Clé, 1976.

LOPES Henri, *Tribaliques*, Yaoundé, Clé, 1971.

OUOLOGUEM Yambo, *Le devoir de violence*, Paris, Seuil, 1968.

SAMB Mamadou, *De pulpe et d'orange Autobiographie d'une prostituée dans une ville ouest-africaine*, Dakar Nouvelles Editions Numériques Africaines, 2011.

SANKHARE Oumar, *La nuit et le jour*, Saint-Louis, Xamal, 1995.

TANSI Soni Labou, *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979.

SEMBENE Ousmane, *Le mandat*, Paris, Présence africaine, 1966.

IV. Etudes sur les romans d'Aminata Sow Fall :

A. Articles :

CALI Andréa, « Douceurs du Bercaïl : une voie pour l'Afrique ». In : *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies*, Lecce, Alliance française, juin-juillet 2015, pp.239-267.

CISSE Fatoumata Touré « Société, phénomènes migratoires et fonctionnalisation dans Douceurs du bercaïl ». In : *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies* Lecce, Alliance française, juin-juillet, n° 27 2015, pp. 221-237.

DIENE Babou, « Espace migratoire et polyphonie narrative à travers Douceurs du bercaïl ». In: *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies*, Lecce, Alliance française, n°27, juin-juillet 2015, pp. 205-219.

DIOP Cheikh Mouhamed Soumoune, « Wallu Wa Alaaxira, une adaptation du Revenant ». In : *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies* Lecce, Alliance française, n°27, juin-juillet 2015, pp. 15-32.

DIOUF Mbaye, « Aminata Sow Fall, ironiste ». In : *Aminata Sow Fall, itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies*, Lecce, Alliance française, n°27, juin-juillet 2015, pp.149-164.

DIOUF Mbaye, « De Sow Fall à Fatou Diome: mécanismes d'une métafiction de l'immigration ». In: *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 47, n°1, 2016, pp.23-42.

GUEYE, Médoune, « la question du féminisme chez Mariama Bâ et Aminata Sow Fall ». In : *The French Review*, n°2, décembre, 1998, pp. 308-319.

HOUNFONDJI, Raymond « Rapport causal et conséquentiel entre la politique et l'immigration dans Douceurs du bercaïl ». In : *Aminata Sow Fall : Itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies*, Lecce, Alliance française, n°27, juin-juillet 2015, pp.187-204.

MOKAM, Yvonne Marie, « Mémoire, Histoire, subjectivité dans l'Ex -père de la nation ». In : *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière*, Lecce, Interculturel Francophonies, Alliance française, n°27, juin-juillet 2015, pp. 131-148.

NDIAYE, Assane, « Onomastique ou poétique du réalisme dans quatre romans d'Aminata Sow Fall ». In: *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, Abidjan, Édilivre, 2018, pp. 72-100.

PIAFF, Françoise, « Aminata Sow Fall: l'écriture au féminin », Paris, *Notre librairie*, n° 81, octobre-décembre 1985. p. 136.

SOW, Amadou, « Langue et culture du terroir dans la Greve des battù ». In : *Aminata Sow Fall : itinéraire d'une pionnière, Interculturel Francophonies* Lecce, Alliance française, juin-juillet 2015, pp.33-46.

B. Ouvrages :

BLACHÈRE, Jean Claude, *Aminata Sow Fall, les genres littéraires par les textes : méthodes critiques expressions théâtrales*, Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1977.

GUÉYE, Médoune, *Aminata Sow Fall, oralité et société dans l'œuvre romanesque*, Paris, L'Harmattan, 2005.

C. Mémoires

KANE, Seydina Malick. La gestion du pouvoir politique dans la fiction romanesque des écrivains africains contemporains : les exemples de *La Folie et la mort (Ken Bugul)*, *Les vertiges du trône (Patrick G. Ilboudou)*, *L'ex-père de la nation (Aminata Sow Fall)*. *Mémoire de Master*, Littérature africaine, Université Assane Seck de Ziguinchor, Département de Lettres Modernes, 2016-2017.

THIOYE, Cathy Diagne. L'immigration dans la littérature africaine à travers Douceurs du bercail d'Aminata Sow fall et Le Ventre de L'Atlantique de Fatou Diome. *Mémoire de Maitrise*, Littérature Africaine, Université Gaston Berger de Saint-Louis, UFR des Lettres et Sciences Humaines, Section de Français, 2004-2005.

D. Thèses :

DIOUF, Madior. Les formes du roman négro-africain de langue française 1920-1976. *Thèse de Doctorat d'Etat*, Lettres Modernes, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Facultés des Lettres et Sciences Humaines 1991.

DIOUF, Mbaye. L'énonciation de l'exil et de la mémoire dans le roman féminin francophone : Anne Hébert, Aminata Sow Fall et Marguerite Duras. *Thèse de Doctorat*, département des Littératures, Faculté des Lettres de l'Université Laval, Québec, 2009.

DIOUF, Mbaye. L'énonciation de l'exil et de la mémoire dans le roman féminin francophone : Hanne Hébert, Aminata Sow Fall, Marguerite Duras. *Thèse*. Québec, Université Laval, 2009.

HAYATOU, Guedeyi Yaeneta. Les mécanismes de la représentation du pouvoir dictatorial dans le roman africain francophone après la période coloniale. Le cas de *L'ex-père de la nation* d'Aminata Sow Fall, et *Branle-bas en noir et blanc* de Mongo Beti. *Thèse pour diplôme de Maître des Arts*, Graduate College, mai 2011.

V. Etudes sur la thématique :

A. Articles :

BACUEZ, Pascal, « Honneur et pudeur dans la société swahilie de Zanzibar ». In: *Journal des africanistes*, 1997, tome 67, pp.25-48.

BESRA, Chihab, « La poétique du réel dans Une autre couleur du bonheur de Paule Auriane Ntchouadep ». In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, Abidjan, Édilivre, 2018, pp. 45-69.

BLANCHOT, Maurice, « La douleur du dialogue ». In : *Le Livre à venir*, Paris, Seuil, 1959, pp.207-218.

BONNET, Christophe, « Espaces urbains, espaces communautaires, espaces de violence : les géographies de Ways of Dying de Zakes Mda. In: *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, vol. 25, n°99-100, 1998, pp.51-58.

CAPRON, Jean, « Univers religieux et cohésion interne dans les communautés villageoises traditionnelles africaines ». In : *International African Institute*, Oxford University Press, 1962, p.132-171.

CLAUDETTE, Savonnet-Guyot, « La communauté villageoise comme système politique : un modèle ouest africain. ». In: *Revue française de science politique*, 25^e année, n°6, 1975, p.1112-1144.

DEHON, Claire, « Le réalisme africain : un mode en évolution ». In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, Abidjan, Édilivre, 2018, pp.20-43.

DIOP, Boubacar Boris, « Cheik Aliou Ndao, je m'adresse à mes compatriotes ». In : *Notre librairie*, n°8, 1985, pp. 94-320.

DUGAS, Christian « L'honneur ». In: *La revue pédagogique*, tome 89, Juillet-Décembre 1926, p.259-272.

FAYE, Mactar, « La « teranga » sénégalaise facteur de développement du tourisme urbain ». In: *Norois*, n°178, Avril-Juin 1998, pp. 337-341.

GARNER, Hélène et al, « La place du travail dans les identités ». In: *Economie et statistique*, n°393-394, 2006, pp. 21-40.

GOTMAN, Anne, « la question de l'hospitalité aujourd'hui ». In : *Communication*, n°65, Paris, Seuil, 1997, p. 5-19.

HERITIER, Françoise, « La paix et la pluie, rapports d'autorité et rapport au sacré chez les Samo ». In : *L'homme*, vol. XIII, cahier 3, 1973, pp. 121- 138.

KABORE, Paré-, « L'Éducation traditionnelle et la vie communautaire en Afrique : repères et leçons d'expériences pour l'éducation au vivre-ensemble aujourd'hui ». In : *Revue des sciences de l'éducation* Vol 48, n° 1, Burkina Fasso, Université Koudougou, 2013, pp.15-33.

N'GOM, M'bar, « Réalité post-coloniale et expérience urbaine dans Niiwam d'Ousmane Sembéne ». In : *Morgan State Univerity*, Francophonia, n° 8,1999, pp.291-306.

NIAMIEN, Koffi Désiré, « Les nouvelles écritures romanesques africaines et la problématique de l'identité culturelle : étude du réalisme merveilleux, fantastique et magique chez Maurice Bandaman ».In: *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, Abidjan, Édilivre, 2018,pp.129-154.

B. Ouvrages :

KAIN, Arsène Blé, *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, Abidjan, Édilivre, 2018.

VI. Etudes critiques sur la littérature africaine :

A. Articles :

BA, Barka et MBENGUE, Abdou Rahmane, « La littérature est une perpétuelle réinvention », *Le Quotidien*, 9 avril 2005 (Entretien), pp.1-6

BASSANE, Ernest, « Initiation et subjectivisation du personnage dans trois romans francophones : L'Enfant noir de Camara Laye, Crépuscule des temps anciens de Nazi Boni et Les deux maris de Adiza Sanoussi ». In : *Annales de l'Université de Moundou Norbert Zongo/ Koudougou, Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Burkina Fasso* Vol.7(1), 2020, pp. 126-144.

BERNARDIN, Sanon, « L'intertextualité dans les romans ouest africains francophones ». In : *Revue Franco-Africaine, Langages, Textes et Sociétés*, Université de Toulouse-Le Mirail, 2000, pp 47-60.

DIARRA, Modibo, « La ville dans le roman africain : lieu de libertinage, d'incarcération et du souvenir colonial ». In : *Études des langues, littératures et cultures*, vol 6, n°1, Université des Lettres et des Sciences Humaines de Bamako, 2022, pp.63-72.

DIOUF, Daouda, « Le français dans le Pleurer-rire d'Henri Lopes : entre déconstruction syntaxique, style oral, création néologique et interférence linguistique ». In : *Akofena* n°6, Vol.1, 2021, pp.359-370.

GBANOU, Sélom Komlan, « Le fragmentaire dans le roman francophone africain ». In : *Tangence*, n° 75, Université de Lausanne, 2004, pp.83-105.

KEKRE, Josué Olloé, « La problématique de l'identité dans le roman migrant : une quête réaliste ». In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, Abidjan, Édilivre, 2018, pp.155-179.

NDONGO, Jacques Fame « les sources traditionnelles de la littérature écrite ». In : *Notre librairie*, n° 99, Paris, Clef, octobre-décembre, 1989, pp.95-99.

ROUDE, Dr Guillaume Taïgba, « Le rayonnement de la tradition littéraire orale dans le roman africain contemporain : une poétique réaliste en soi et pour soi ». In : *Le Réalisme africain aujourd'hui : une po-ét(h)ique de la diversité*, Abidjan, Édilivre, 2018, p.181-202.

B. Ouvrages

BA, Kalidou, *Le roman africain francophone postcolonial. Radioscopie de la dictature à travers une narration hybride*, Paris, L'Harmattan, 2009.

CHEMAIN, Roger, *la ville dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1981.

CHEVRIER, Jacques, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1974.

DE SILVA, Gérard, *Nouvelles Ecritures Africaines : Romancier de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan, 1986.

GASSAMA, Makhily, *Kuma. Interrogation sur la littérature nègre de langue française. (poésie-roman)*. Dakar-Abidjan, NEA. 1978.

GRIAULE, Gneviève Calame, *La littérature orale. In : colloque sur l'art nègre, tome 1*, Paris, Présence Africaine, 1967.

KANE, Mohamadou, *Roman africain et traditions*, Dakar, NEA, 1982.

KESTELOOT, Lilyan, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala, 2004

NGAL, George, *Civilisation noire et littérature*, Lagos, Le Sahélien, 1977.

PARAVY, Florence, *L'espace dans le roman africain francophone contemporain 1970-1990*, Paris, L'Harmattan, 1999.

SENGHOR, Léopold Sédar, « *l'esthétique négro-africaine* », Liberté1, Négritude et Humanisme, Paris, Seuil, 1964.

SENGHOR, Léopold Sédar, *Négritude et civilisation de l'universel*, Liberté 3, Paris, Seuil, 1977.

C. Thèses

Diémé, Saly Amy. La poésie orale féminine dans le mariage wolof et les chants de naissance lébou-Sénégal. Thèse, Institut National, des Langues et Civilisations Orientales, Ecole doctorale n°265, 2021.

TALL, Gorgui Ibrahima. La problématique de l'engagement dans la littérature africaine francophone: étude sur les œuvres de Yasmina Khadra, de Mariama Bâ et d'Ahmadou Kourouma. Thèse, Texas Tech University, 2014.

MBOW, Fallou. Énonciation et dénonciation du pouvoir dans quelques romans négro-africains d'après les indépendances. Thèse de Doctorat, Université Paris-Est, 2010.

MOJI, Polo Belina. Nationalisme africain, engagement sociopolitique et autoreprésentation chez les romancières subsaharienne. Thèse de Doctorat, Littérature française et comparée, Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3, Ecole doctorale 120, 2011.

VII. Etudes théoriques :

A. Articles :

DENIS, Dormoy, « Narrateur et point de vue ou comment raconter ». In : *Repères, recherches en didactiques du français langue maternelle*, 1996, n°13, pp.165-190.

DURRER, Sylvie « Le dialogue romanesque : essai de typologie ». In: *Pratiques linguistique, littérature, didactique*, n°65, 1990, pp.47-62.

MURAT, Michel, « *Le dialogue romanesque dans Le Rivage des Syrtes* », *Revue d'Histoire Littéraire de la France, Paris, Gallica, N° 2, 1983, p.179-193.*

SADI, Kirschen Etienne, « La corruption ». In: *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, tome 61, Bruxelles, Palais des académies, 1975, pp.329-343.

B. Ouvrages

DIOUF, Jean Léopold, *Marina Yaguello, j'apprends le wolof*, Paris, Karthala, 1991.

DUJARDIN, Édouard, *Les lauriers sont coupés suivi de Le monologue intérieur*, Rome, Bulzoni, 1977.

LEBOYER, Lévy, *Psychologie et environnement*, Paris, P.U.F, 1980.

SARRAUTE, Nathalie, *L'ère du soupçon : essai sur le roman*, Paris, Gallimard, 1887.

L'Harmattan, 1985.

VIII. Ouvrages de méthodologie

CHIMOUN, Mosé, *Méthodes contrastives des recherches et de rédaction des travaux scientifiques, Laboratoire de Littérature Comparée Collection Inter littératures, Série Générale 1*, Saint –Louis, Xamal 2017.

IX. Ouvrages généraux :

CAPRON, Jean, *Classes et associations d'âge en Afrique de l'Ouest*, Paris, Pion, 1971.

DIOP, Cheikh Anta. *Nations nègres et cultures*, Paris, Présence Africaine, 1954.

CABAKULU, Mwamba, *Dictionnaire des proverbes africains*, Paris, L'Harmattan-Achiva, 1992.

HALL, Edward .T. *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1966.

KABOU, Axelle, *Et si l'Afrique refusait le développement ? L'Harmattan, Paris, 1992.*

LY, Boubacar, *La morale de l'honneur dans les sociétés wolof et halpulaar : une approche des valeurs et de la personnalité culturelles sénégalaises*, Paris, L'harmattan, 2015.

MBEMBE, Achille, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Paris, l'Harmattan, 1985.

SYLLA, Assane, *La philosophie de la morale wolof*, Université de Dakar, 1994.

TIMOTHÉE, Ngakoutou, *L'éducation africaine demain : continuité ou rupture ?* Paris, L'Harmattan, 2004.

X. Webographie :

BA, Amadou Hampaté, discours prononcé à l'UNESCO. In : [http:// www.dicocitation.com](http://www.dicocitation.com) (consulté, le 25/12/2022)

BATIONO, Jean Claude, « la ville, objet de civilisation et de littérature en cours français et de langue étrangère ». In : [http:// www. linternaute.fr](http://www.linternaute.fr), (consulté le 06/04/2023)

DERIVE, Jean, « Quand le roman s'amalgame au mythe. Usage d'un modèle mythologique africain dans "Les Soleils des indépendances" d'Ahmadou Kourouma ». In : [https : // www. halshs.archives-ouvertes.fr](https://www.halshs.archives-ouvertes.fr) (consulté le 26 /11/ 2022)

Dictionnaire français. . In : [https:// www.linternaute.fr](https://www.linternaute.fr). (Consulté le 06/04/2023)

KI-ZERBO, Joseph, *Eduquer ou périr*. In : [http://www. érudit.org](http://www.érudit.org), (consulté le 10/05/2023)

TANYA, Merchant Henson, « Tradition et construction identitaire dans la musique et le mariage des femmes uzbeks », Cahier d'ethnomusicologie. In : [http// journals openedition. org/](http://journals.openedition.org/)

TABLE DES MATIÈRES

Table des matières

DÉDICACE	ii
REMERCIEMENTS	iii
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE : LES REALITÉS SOCIALES DANS L'ÉCRITURE D'AMINATA SOW FALL	9
Chapitre 1 : Les tares de la société	12
1.1. L'hypocrisie sociale	12
1.2. La cupidité.....	15
1.3. La folie de grandeur	18
Chapitre 2 : la faillite des pouvoirs politiques	22
2.1. Le laxisme dans les administrations	23
2.2. La corruption.....	26
2.3. L'échec des pouvoirs politiques.....	29
Chapitre 3 : La promotion des valeurs morales	33
3.1. La solidarité	33
3.2. Le culte de l'honneur	37
3.3. L'amour du travail.....	39
DEUXIEME PARTIE : LE REFLET DE L'ESPACE SOCIAL DANS LA REPRÉSENTATION DU RÉEL	44
1.1. La croyance au mythe	46
1.2. Le rôle des vieillards.....	49
1.3. Le statut de la femme	53
2.1. La pratique des activités primaires :	56
2.2. La convivialité.....	59
2.3. La misère :.....	62
Chapitre 3. L'espace urbain	66
3.1. Un espace de désillusion.....	66
3.2. Un espace de perversion.....	69
3.3. Un espace d'oppression.....	73
TROISIÈME PARTIE : CRÉATION ET REINVENTION DANS L'ÉCRITURE D'AMINATA SOW FALL	76
Chapitre 1 : La présence des genres oraux dans l'écriture	78
1.1. Les chants.....	78
1.2. Le récit initiatique	81
1.3. Les proverbes.....	86
Chapitre 2. Jeux d'interférence dans l'écriture	90

2.1. L'interférence linguistique :	90
2.1. Les fragments dialogiques	93
3.3. Le langage comique :	97
Chapitre 3. L'identité narrative :	102
3.1. Le narrateur autodiégétique	102
3.2. Le narrateur hétérodiégétique	106
3.3. Le narrateur omniscient	109
CONCLUSION GÉNÉRALE	112
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE	117